# ACTUEL

nova press

N° 14. mensuel. Novembre. 1971. 3f. Belgique 35 f.b.

# LA GRANDE MISÈRE DU SEXE

MICHEL FOUCAULT
WILHELM REICH
AMON DÜÜL II
Mc LAUGHLIN

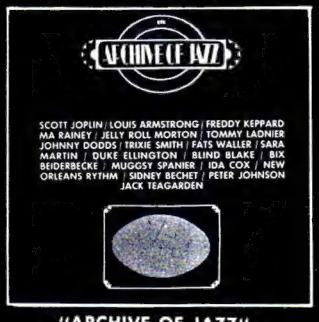
# BYG RECORDS ?
# DES NOUVEAUTES !

BYG RECORDS

BYG RECORDS

# 2 DISQUES POUR LE PRIX D'1 * !

## JAZZ TRADITIONNEL !




**"ARCHIVE OF JAZZ"**
SCOTT JOPLIN
LOUIS ARMSTRONG
FREDDY KEPPARD
MA RAINEY
JELLY ROLL MORTON
TOMMY LADNIER
JOHNNY DODDS
BLIND BLAKE
BIX BEIDERBECKE
MUGGSY SPANIER
IDA COX
NEW ORLEANS RYTHM
TRIXIE SMITH
FATS WALLER
SARA MARTIN
DUKE ELLINGTON
SIDNEY BECHET
PETE JOHNSON
JACK TEAGARDEN

## JAZZ !

**"JAZZ MASTERS"**
CHARLIE PARKER
STAN GETZ
FATS NAVARRO
ERROL GARNER
DEXTER GORDON
CHARLIE MINGUS
JOHN COLTRANE
CANONBALL ADDERLEY
MILT JACKSON
YUSEF LATEFF

## FREE JAZZ !

**"NEW THING"**
ARCHIE SHEPP
GRACHAN MONCUR
SUNNY MURRAY
SUN RA
SONNY SHARROCK
DON CHERRY
ART ENSEMBLE OF CHICAGO
PAUL BLEY
CLIFFORD THORNTON

## BLUES AND FOLK !

**"REAL BLUESMEN & FOLKSINGERS"**
HOWLING WOLF
WOODY GUTHRIE
SONNY TERRY
LIGHTNIN'HOPKINS
YANK RACHELL
JOHN LEE HOOKER
JUNIOR WELLS'CHICAGO BLUES BAND
BIG JOE WILLIAMS
LEADBELLY
ELMORE JAMES
OTIS SPANN - BUDDY GUY - JUNIOR WELLS
PETE SEEGER
ARTHUR "BIG BOY" CRUDUP
SLEEPY JOHN ESTES
CISCO HOUSTON

## FOLK ANGLAIS !

JOHN RENBOURN
BERT JANSCH
PENTANGLE

## POP MUSIC !

**"BYG'S MELTING POP"**
ALEXIS KORNER
AYNSLEY DUNBAR
DAEVID ALLEN GONG
BALLS
IKE & TINA TURNER
FREEDOM
PACIFIC GAS
ALICE
PENTANGLE
SLY & THE FAMILY STONE

## *VINGT QUATRE FRANCS VINGT CINQ CENTIMES !

BYG RECORDS 10, RUE LOUIS PHILIPPE - 92-NEUILLY S/SEINE

A SUIVRE...

**Actuel 14**
novembre 1971
60, rue de Richelieu
Paris 2
OPE 20-20
**Rédaction :**
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Henri Gougaud
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Yves Simon
**Maquette :**
Didier Chapelot
Christian Otvos
**Maquette :**
Didier Chapelot
Claudine Maugendre
François Vitalis
Christian Otvos
**Administration :**
Jacques Goyet
**Publicité :**
A. B. Kamir
**Secrétariat :**
Martine Halphen
**Composition :**
Composition Moderne
Luxain
**Photogravure, montage offset :**
Eurographic
**Tirage :**
Roto Technic offset
**Diffusion :** N.M.P.P.
**Ont participé à ce numéro :**
Paul Alessandrini
Caroline Alexander
Michel Barthelemo
Richard Belfer
Nicole Bley
Jean-Patrick Capdevielle
Costric
Alain Dister
Harlan Ellison
Alain Gourdin
Philippe Graine
Daniel Habrekorn
Docteur Hachis-Buisson
Jim Haynes
Docteur Hip-Pocrates
La Belette
Ephraïm Lagoye-Gris
André Laude
Frédéric Mornand
William Rankin
Ran Tan Plan
Michael Reys
Christian Roux
Sabatier
Colette Saint-Cyr
Pierre Scias
Constantin Sinelnikoff
Gilbert Shelton
Vasco
Julien Vladimir
Jean-Pierre Weintzem
Rex Weiner
Zaza
**Actuel** est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
**Directeur de la publication :**
Jean-François Bizot

**La grande misère du sexe en 1971 p. 2 à 23**
**Les immigrés p. 5**
**Le Poitou p. 9**
**Lycées p. 14**
**Une femme qui en a marre p. 16**
**Wilhelm Reich p. 18**
**Un test p. 22**
**Petite B.D. p. 24**
**Ouais ! p. 25**
**Nova-press p. 27**
**René Gilson p. 30**
**Vailland p. 32**
**My Generation p. 36**
**La jeune peinture p. 38**
**Michel Foucault p. 42**
**Petite B.D. p. 48**
**Amon Düül II et Van Der Graaf Generator p. 50**
**Underguide p. 53**
**La nouvelle super p. 54**
**Une bande de Shelton p. 60**
**Mosik p. 64**
**Steve Lacy p. 66**
**Courrier p. 68**
**Guitare free et rock p. 72**
**Communautés et petites annonces p. 78**

Nous avons emprunté beaucoup d'illustrations du dossier sur le sexe dans l'œuvre de Roy Lichtenstein, un des plus grands peintres du « pop art » américain. On les trouve dans un gros livre édité par les éditions du Chêne. C'est très beau, ça vaut, hélas, 160 F.

# SEXE 71 : LA DÉBANDADE

**Vous croyez peut-être que « c'est arrivé », que ce combat-là est enfin un combat d'arrière-garde. Nous l'avons aussi cru un moment entre deux aventures joyeuses. Nous avions commencé un dossier sur les nouvelles formes de sexualité, les nouvelles libertés : il nous a fallu faire un sacré demi-tour. Il y a peut-être des sex-shops, mais finalement fort peu de sexe. Le Poitou reste très sobre, les immigrés payent cher leur ration de plaisir, les lycéens s'émancipent tout doucement, Wilhelm Reich, le vieux combattant des années trente, est toujours d'actualité. Quatre lettres de lecteurs donnent le ton, et deux « tests » qui sont une incitation incomparable au débat et à l'ébat : marrez-vous avec le premier, ci-contre, s'il y a de quoi — vous aurez droit au second, très sérieux malgré les apparences, après avoir lu les vingt pages de notre dossier.**

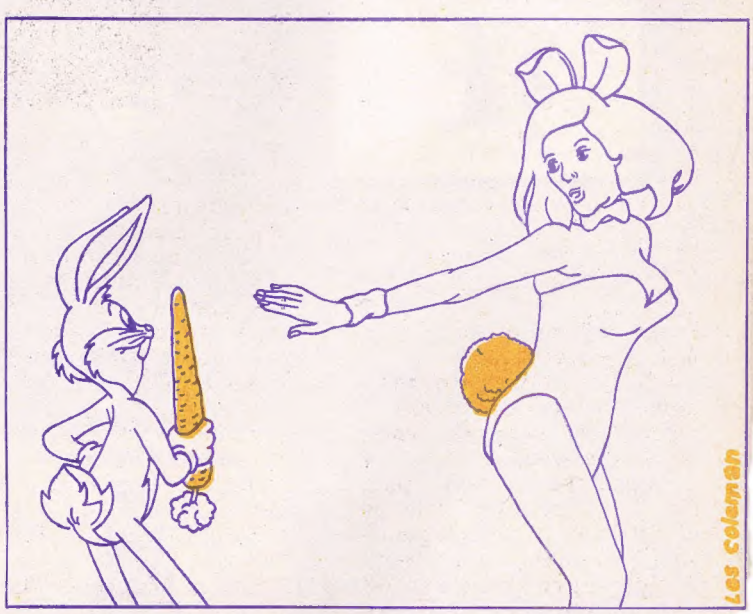
Hello ! J'adresse cette lettre au docteur Hip-Pocrates dont vous ne donnez pas l'adresse. Ça va vous paraître assez con comme sujet mais puisque vous vous vantez d'être le journal underground français, le journal proche des masses (voire du lecteur) je pense que vous publierez ma lettre. Je passe mes exams et je n'ai pas le temps de faire « du style adéquat ».
J'ai vingt et un ans, je suis une nana, une refoulée, j'ai fait pas mal de fois l'amour depuis mes dix-huit ans et je n'ai jamais joui. Ça me travaille plutôt et je vais vous demander quelque chose dont **je n'ai jamais parlé à personne.** C'est très important pour moi et j'aimerais trouver une réponse dans peu de temps. J'ai découvert la masturbation à huit ou neuf ans, et depuis je me masturbe presque tous les jours (parfois plusieurs fois). C'est le seul plaisir que je connaisse. Mais mon problème est que je n'en connais pas les conséquences.
1. La masturbation est-elle la cause de ma frigidité vaginale ?
2. Est-ce dangereux pour les organes génitaux ?
3. Puis-je devenir stérile ?
4. Vais-je un jour trouver la satisfaction à deux ?
Je suis jolie, mais complexée. J'ai peur de mon « secret ». Répondez, c'est si important pour moi.

Love in vain.

*Oui, l'orgasme existe. Non, la masturbation n'a jamais fait de mal à personne, ni frigidité, ni danger pour les organes génitaux, ni stérilité. Tout le reste est bavardage de moralistes. Peut-être pourras-tu résoudre ton problème en te caressant devant un copain pour qui tu as vraiment de la tendresse et qui t'aime aussi. Il essaiera d'apprendre à te connaître et à retrouver dans l'amour les gestes que tu souhaites. Lis peut-être Masters et Johnson,* Les réactions sexuelles (*Laffont*) *et* Les mésententes sexuelles (*Laffont*). *Notre société est ainsi faite que tu n'es pas la seule à être matraquée par des siècles d'abjection puritaine : c'est ce que nous essayons de dire.*

Quand j'ai lu le mot d'une bande de refoulés, j'ai eu envie de chialer. **Faites comme tout le monde. Faites l'amour en groupe** (*Actuel,* sept. 1971). J'ai vingt ans, le (trop) bel âge. Depuis l'âge de dix-sept ans je suis **seul,** qu'on veuille bien comprendre ce mot. A cause d'une petite différence qui a fait que mes copains ont foutu le camp. J'ai vingt ans, je suis homosexuel. Albert, de Brest, il n'y a rien de déshonorant à aimer un gars, rien de déshonorant. Il n'y a que les **autres** qui vous déshonorent, qui font tout pour qu'à vingt ans on ne sache plus tout à fait de quel côté se tourner. J'aimerais vivre, **vivre** avec Albert, avec toi, Robert, avec tous les gars qui sont dans mon cas. Je chiale, mais je relève la tête.

François.




**Un petit point m'intrigue, m'inquiète dans votre journal. Pourquoi donc toujours parler de femmes, ou montrer des femmes quand vous évoquez le sexe ? Des hommes à poil ! Ça paraîtra plus honnêtre vis-à-vis du M.L.F. Salut.**

**C.**

# super test

**Bourgeoises, êtes-vous aptes à faire l'Amour ?**

**— Vous considérez l'acte sexuel comme :**

1. Un don.
2. Un abandon.
3. Une passionnante étude du comportement des mouches.
4. Une justification d'honoraires.
5. Un cadeau d'anniversaire.

**— Quelle zone corporelle est la plus érogène ?**

1. Le mamelon.
2. Le clitoris.
3. Le fond de l'orbite.
4. Le pylore.
5. La dent de sagesse.
6. Le ganglion sous-digastrique de Kuttner, face antérieure de la jugulaire interne dans l'espace Retrostylien.

**— A quelle sorte d'attouchements vont vos préférences ?**

1. Le titillement.
2. L'agacerie.
3. Le gouzi-gouzi-la-bêbête-qui-monte.
4. Le farfouillage.
5. L'ecchymose.

**— Comment demandez-vous ces attouchements ?**

1. A la pogne.
2. Avec le genou.
3. Avec les éperons à molette.
4. Avec un tracteur.
5. Au choix du client.

**— Pour vous, votre sexe est :**

1. Un vulgaire trou.
2. Un délicat coquillage des îles.
3. L'antre moite du plaisir.
4. Un placement.

**— Si les obligations mondaines vous entraînent à parler du sexe de votre mari, êtes-vous :**

1. Enfantine : son petit zizi, son pipi, son robinet.
2. Glaciale : ses organes, son bas-ventre, ses attributs.
3. Pornographique : sa grosse bite, sa queue poilue, sa pine de ch'val.
4. Médicale : son appareil génital, l'ensemble scrotum-verge-gland (avec ou sans prépuce).
5. Refoulée : ses parties honteuses, « ce à quoi je pense... hi... hi... hi ! ».
6. Erotique : son éperon de chair, son glaive turgescent, son dard fièrement dressé.

**— A qui devez-vous penser pour jouir parfaitement ?**

1. Alain Delon, Charles Bronson...
2. Michel Droit, Royer, maire de Tours...
3. Jack l'éventreur, Adolf Hitler...
4. Roger Peyrefitte, Bernard Gavoty...
5. Ursula Andress, Marlène Jobert...

**— Pendant l'amour, dites-vous plutôt :**

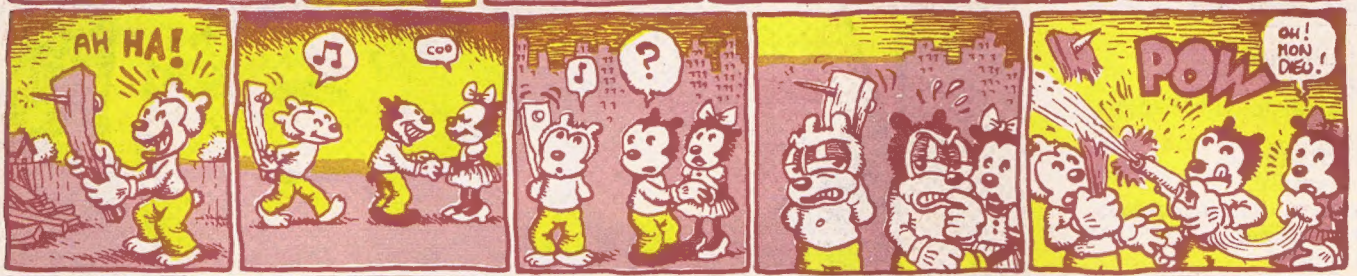
1. Han !... Han !...
2. Abaga-boubourba-gniouf-gniouf-sblatch !
3. Poil au cul !
4. Ciel, mon mari !
5. Oum, cé bon, cé bon !
6. Source délicieuse, en mi-
[sères fécondes,
Que voulez-vous de moi,
[flatteuses voluptés ?
Honteux attachements de
[la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous,
[quand je vous ai
[quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs,
[qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe
[par terre ;
Et comme elle a l'éclat
[du verre
Elle en a la fragilité.

**Costric.**

# LES GENTILS PETITS NOUNOURS

## BD POUR FREAKS COMPLETEMENT FLIPPES

NOTRE DEVISE : DE TOUTE FAÇON TOUTES LES BD SONT DEBILES



## JUNIOR HIGH & HIS SIDEKICK JUDY HOLIDAY

# SEXE APARTHEID

Qu'ils viennent travailler chez nous, c'est bien. Qu'ils envoient au pays la majorité de leurs salaires, on le supporte mal. Alors on les rançonne : carte de travail, loyer, transport, bordel. La solitude aussi se paie.

Les immigrants arrivent le plus souvent seuls, et sont condamnés à le rester. Le racisme latent mais bien vivant, les contraint à un recours presque exclusif aux prostituées. Pour que les maladies vénériennes ne les effraient pas, on leur laisse croire que les « dames en carte » existent toujours.

Tout le reste est très simple. Les immigrants se rassemblent dans les bordels avec autant de docilité que devant les usines. Un par un ils montent pointer. Trois minutes et ils redescendent, après avoir dépensé le gain d'une demie journée de travail. Ils sont environ cent cinquante mille dans la seule région parisienne et ils remettent ça plusieurs fois par semaine : on comprend l'intérêt de l'opération. On comprend mieux aussi l'indulgence policière dont jouissent certains quartiers. Barbès, par exemple, où l'on vend son cul comme de la salade : à la criée.

Tout incite au mirage : le cinéma Louxor Pathé, les arabesques 1900 du métro aérien, l'Ibis Hôtel, les bains du Delta, l'enseigne du boucher de la rue de la Goutte-d'Or — zébrée de signes barbares —, les sheiks mannequins couverts de moires et de lamés aux vitrines des merceries, les grands relents monophoniques qui émanent du Chango bar... Ce déballage de faux palmiers n'est qu'un miroir aux alouettes. Ce qui les attire ici, c'est l'envers du décor, le face à face muet avec les femmes. Mais il faut laisser ce paysage dérisoire, parler des garnis où les Maliens s'entassent à trois par lit, parler des caves du bas-Puteaux qui « abritent » jusqu'à dix Sénégalais. Il faudrait enquêter parmi les 500 000 habitants des bidonvilles, parmi les ouvriers qui séjournent dans les logements des chantiers. Parler des foyers pour travailleurs immigrés. L'Etat, qui a souvent contribué à leur financement voit dans ces foyers une solution satisfaisante. En fait, ils sont l'une des causes de l'aliénation sexuelle des travailleurs immigrés : « La vie dans les foyers présente des avantages indéniables, quant au confort, aux possibilités de vie culturelle et communautaire. La présence des compatriotes

diminue l'isolement. Pourtant, une réglementation quasi policière, surtout pour les foyers patronaux, interdit toute présence étrangère, en insistant spécialement sur les femmes : l'immigré est venu travailler, les rapports sexuels font sans doute partie des activités luxueuses qu'il prendra soin de réserver pour le retour au pays. »(1)
Le foyer de l'A.L.T.I. à Limay, Seine-et-Oise, où a été réalisée l'interview qui suit correspond assez bien à cette description. Il a été construit par une société privée qui loue ses chambres aux ouvriers de l'usine Renault de Flins. Le loyer (6,20 F par jour) est retenu sur le salaire et donne droit à une chambre avec cabinet de toilette à un changement de draps tous les quinze jours, à l'usage de l'eau, de l'électricité, à la fréquentation de grandes salles communes, de cuisine, de détente et de télévision. Un foyer, de taille moyenne pour la région parisienne, comporte 208 chambres. 25 % des locataires possèdent une voiture. Les travailleurs immigrés considèrent ce foyer comme le plus agréable de la région parisienne. Quelques fausses notes cependant, les unes tiennent au règlement, les autres à l'architecture intérieure. Le règlement : les étrangers au foyer doivent être reçus dans les installations communautaires ; les visites féminines sont interdites. Le renvoi de l'usine Renault ainsi que le manquement à l'une des deux règles précédentes entraînent l'expulsion du centre. L'architecture intérieure, quant à elle, a joué le « modernisme » à grand renfort de céramique et de cloisons de verre. Le foyer ne préserve pas beaucoup l'intimité de ses locataires. Rien n'échappe à la censure du milieu, l'intrusion dans la vie individuelle est constante.
Les travailleurs qui ont répondu à nos questions n'ont pas semblé très conscients de ce point. Etant en majorité d'origine algérienne et marocaine, ils étaient plutôt sensibilisés à l'hostilité que déchaîne leur présence.
Etaient réunis Abderaman, Marocain de 20 ans, sobre, posé, réfléchissant longuement avant chaque réponse ; Amar, Algérien de 23 ans, en France depuis plusieurs années, sans illusions, et portant une étonnante perruque de cheveux lisses ; Arroum, Marocain de 19 ans, beau et frêle, la chevelure hippisante, le vêtement semblable (jusque dans la croix autour du cou) à celui des loulous de banlieue... Et puis il y avait aussi Milou, Mustapha, et Hadj, 20 ans tous les trois, le dernier plus révolté que les deux autres et plus véhément ; Hamed, 23 ans, grande gueule, admiré de quelques-uns, fui par les autres ; enfin Abdeslam, Hassan et Mohamed, chacun d'eux approchant la trentaine, habillés avec moins de recherche, acceptant plus difficilement le dialogue...
(1) « Les travailleurs immigrés en France », Bernard Granotier.

Avec eux et quelques autres, nous avons parlé pendant plusieurs heures.

**Actuel : Vous êtes, aujourd'hui, restés au foyer : quel est d'habitude votre emploi du temps pendant les week-end ?**

**Abderaman :** On rend visite à des copains dans des centres comme celui-ci. Ensemble on va au cinéma, ou alors dans des bals. Depuis quelques mois on évite la région. Le racisme y est trop fort. Alors, on va vers Beauvais, là-bas on peut entrer dans des bals français.

**Amar :** Je ne suis jamais allé à Beauvais, mais on m'avait dit qu'à Poissy on nous laissait tranquille. J'y suis allé, c'est la même chose que par ici. Avant même qu'on entre dans un bal le racisme se déchaîne. Paris, c'est la seule solution.

**Arroum :** C'est pareil dans les bars. On ne nous sert pas ou on nous accueille mal.

**Actuel : Avez-vous la possibilité, en France, de sortir avec des Nord-Africaines ?**

**Abderaman :** Les filles marocaines qui vivent ici sont encore fidèles à nos coutumes ; elles restent dans leur famille.

**Amar :** J'ai même l'impression que leurs parents ont encore plus peur de les laisser sortir ici qu'en Afrique du Nord.

**Actuel : Que se passe-t-il lorsque vous sortez avec des Françaises ?**

## les filles elles nous font payer plus cher elles savent bien qu'on a un machin comme ça

**Arroum :** Ça m'est arrivé dernièrement, mais ça n'a pas duré très longtemps. Elle a voulu étudier mon caractère, elle a vu que je n'étais pas très cultivé ni très civilisé à l'Européenne. Elle ne m'a pas donné le temps de m'expliquer, elle m'a mal jugé. Pourtant, elle n'était pas raciste, elle ne fréquentait que des Africains...

**Abderaman :** Souvent dans la rue lorsque l'on est avec une Française, les gens font des réflexions. Parfois, ça se termine par des bagarres...

**Actuel : Vous arrive-t-il de draguer dans la rue ?**

**Hadj :** Oui, mais les passants nous regardent avec méchanceté, ils ont l'impression qu'on va sauter sur la fille.

**Abdeslam :** Parfois ils nous insultent. Une fille, même si elle a envie de nous parler, elle ne peut pas. Elle se demande ce que les gens vont penser d'elle, elle a peur.

**Hadj :** J'avais un copain l'année dernière, il avait fait la connaissance d'une fille, ils travaillaient tous les deux. Ils avaient décidé de se marier, les parents de la fille les ont empêchés. Ils lui ont interdit de revoir ce bougnoul. Une fois, à la gare, il l'a revue par hasard, ils se sont parlé. Soudain, il a été encadré par deux flics, ils l'ont emmené au commissariat et a reçu des gifles et des coups de pieds. On lui a dit de laisser la fille.

**Actuel : Lorsque vous entrez dans un bal français, comment les choses se passent-elles ?**

**Hadj :** Quand on arrive on trouve des gars qui nous emmerdent dès le début. Surtout si on est en bagnole. Ils disent : « Tiens, regarde ces mecs-là, ces bougnouls ». Leur nouveau mot c'est « fausse couche ». Et puis, chaque fois que l'on invite une fille à danser, ses amis l'empêchent, ou alors qu'on trouve une fille qui accepte, c'est pour profiter de nous. Pour qu'on la fasse entrer dans le bal, ou bien pour que l'on paie un coup. Maintes fois, il m'est arrivé de payer l'entrée d'une fille dans un bal. Dès qu'elle est entrée, elle trouve des copains : ça y est, on est foutu, elle nous laisse tomber. Ces filles c'est comme des putains.

**Abderaman :** De toute façon lorsque l'on va dans un bal de la région, on est obligé de se battre à la sortie.

**Arroum :** A Paris, c'est mieux. A Saint-Michel il y a une boîte où je vais tous les samedis. C'est juste à côté du métro Odéon... Là-bas il y a peu de racisme, et pourtant il y a beaucoup de Français.

**Actuel : Qu'espérez-vous lorsque vous décidez de passer une soirée dans un bal ?**

**Hadj :** Danser, m'amuser... Après, on peut revoir une fille que l'on a rencontrée, on peut même passer sa vie avec elle. Tous les célibataires ici ne souhaitent que ça. Lorsqu'on invite une fille de 17 ou 18 ans à danser on ne va pas l'emmener pour la violer. C'est pas notre but. Il y a des Français qui le font, je trouve que les Algériens et les Marocains, qui ont la même éducation que ces Français, se comportent souvent mieux qu'eux.

**Abderaman :** Pourtant les filles croient que l'on va sortir avec elles une ou deux fois et puis que l'on va les jeter à la rue.

**Actuel : Chaque fois que je vous parle de filles vous me répondez mariage, vie passée ensemble ; pourquoi ?**

**Hadj :** Au Maroc, sortir avec une fille c'est toujours lié au mariage.

**Amar :** C'est pareil en Algérie.

**Ouari :** Je ne suis pas d'accord, çà a existé ; mais plus maintenant. En Algérie, ça se passe comme en France. On fréquente la fille et puis, au bout d'un certain temps on finit par coucher avec elle.

**Actuel : Comment réagissez-vous lorsqu'une fille danse plusieurs fois avec vous et refuse de vous revoir ensuite ?**

**Ouari :** Elles refusent presque toujours, elles n'acceptent que pour profiter de notre argent. De toute façon, elles ont peur de nos copains et nous des leurs.

**Actuel : Elles croient donc que vous allez les violer à quatre ou cinq ?**

**Abderaman :** Oui, je crois que c'est ça.

**Actuel : Comment faites-vous, alors, pour trouver des filles ?**

**Ahmed :** Il faut se démerder pour les trouver, c'est pas en restant dans sa chambre toute la journée qu'on les fait venir. Il faut aller dans les dancings, il faut gaspiller de l'argent. Mais dans le monde entier c'est pareil.

**Abderaman :** Oui, mais au Maroc, c'est moins cher.

**Hamed :** Ceux qui ne trouvent pas de filles c'est parce qu'ils ne veulent pas sortir, parce qu'ils envoient leur argent à leur famille. Quand on dépense huit cents francs par mois dans les bals il ne reste pas grand-chose pour la famille et les vacances au Maroc.

**Arroum :** Ceux qui ne travaillent pas pour leur famille, mais pour eux, dépensent tout avec les filles. Ils reçoivent la paye le 7, le 15 ils n'ont plus rien. Ils claquent tout.

**Ahmed :** Mais ils en profitent bien...

**Abderaman :** A moins que les filles profitent d'eux et de leur argent, comme presque toujours.

**Hadj :** Les Français, pour baiser une fille, ça leur coûte moins cher que nous. Une fois avec des copains français on est sorti en bagnole, ils avaient emmené des filles, ils les ont baisées comme ça, c'était facile, je les ai baisées avec eux. Je n'ai pas gaspillé un sou.

**Actuel : Y a-t-il des prostituées dans la région ?**

**Abderaman :** Ici non, plus beaucoup, ça se passait dans des cafés surtout tenus par des Nord-Africains, mais il y avait des bagarres. Alors ça a été interdit.

**Hadj :** On peut encore en trouver quelques-unes dans les gares.

**Actuel : Est-ce que les clients français et nord-africains allaient dans les mêmes cafés ?**

**Hadj :** C'était séparé, il y en avait un pour les Africains à Rolleboise, l'autre c'était « Le Corail », pour les Français.

**Abderaman :** Ça dépend du propriétaire. Celui de Rosny, qui était tenu par un Marocain n'avait que des clients Africains. Au Corail, par contre, il n'y avait presque que des Français.

**Abdeslam :** 80 %.

**Milou :** 100 %.

**Hassan (Marocain) :** Moi ça m'étonne, je suis depuis deux ans dans le foyer et je peux dire que la majorité de ceux qui font monter des filles malgré l'interdiction sont Nord-Africains. Vous ne savez pas vous débrouiller. Il faut être bien habillé, poli, propre. Et alors ça marche.

**Hadj :** C'est pas vrai, lorsqu'on m'a refusé une, deux ou trois fois, je n'insiste pas, je ne vois pas ce que je peux faire pour me débrouiller lorsque l'on ne veut pas de moi avant même que j'ouvre la bouche.

**Milou :** Ce sont les harkis ou les pieds noirs qui trouvent des filles, pas nous. Les harkis ont la nationalité française. C'est très différent, les femmes leur font beaucoup plus confiance qu'à nous.

**Mohamed :** Le problème, pour nous, c'est qu'on ne peut pas savoir si l'on est Algérien, Tunisien ou Marocain. Une fille qui a eu une mauvaise aventure avec un Tunisien par exemple se méfiera de tous les Nord-Africains. Chez nous on dit : « Un poisson pourri donne son odeur à toute la pêche ».

**Actuel : Vous arrive-t-il de sortir avec une jeune Française sans coucher avec elle puis le soir d'aller à Barbès ?**

**Mustapha :** Bien sûr, on ne va pas sortir avec elle et après se branler... Ça nous arrive assez souvent comme ça. Toutes les fois que l'on va dans les bals et qu'il est trop tard ensuite pour passer à Barbès ou à Pigalle par exemple.

**Amar :** Quand on en a marre on va à Paris un week-end ou, si l'on a quelques jours, en Hollande. Là-bas il n'y a pas de racisme.

**Abdeslam :** Là-bas 60 % des Marocains sont mariés avec des Hollandaises, tandis qu'ici 5 ou 10 % seulement ont épousé des Françaises...

**Abderaman :** Les Hollandaises c'est même un peu trop facile de coucher avec elles...

**Actuel : La fréquentation constante des prostituées ne vous pose-t-elle pas des problèmes de maladies vénériennes ?**

**Amar :** Il faut être prudent. Il y a des prostituées qui ont des cartes. Celles-là ça va, les autres il faut les éviter.

**Abderaman :** Je connais beaucoup de gens qui ont attrapé des maladies en France avec des prostituées. Alors quand les Français disent que les bougnouls ont tous la vérole...

**Actuel : Avez-vous des amis nord-africains qui sont devenus homosexuels parce qu'ils ne réussissaient pas à trouver de femmes en France ?**

**Abderaman :** Je n'en ai jamais entendu parler.

**Arroum :** Moi si, ils couchent avec des homosexuels au lieu de coucher avec des prostituées. Ils font la même chose, et en plus ils reçoivent de l'argent.

**Actuel : Les Françaises refusent-elles certaines de vos pratiques sexuelles ?**

**Mohamed :** Dans les bordels on ne peut pas embrasser les filles sur la bouche, elles ne veulent pas. On a juste le temps de tirer un coup et de sortir.

**Abdeslam :** Dans le lit je caresse un peu la fille, une fois qu'elle est chauffée je lui demande comment elle veut... Il faut qu'elle accepte.

**Actuel : Quelle est votre principale revendication sur le plan de la sexualité ?**

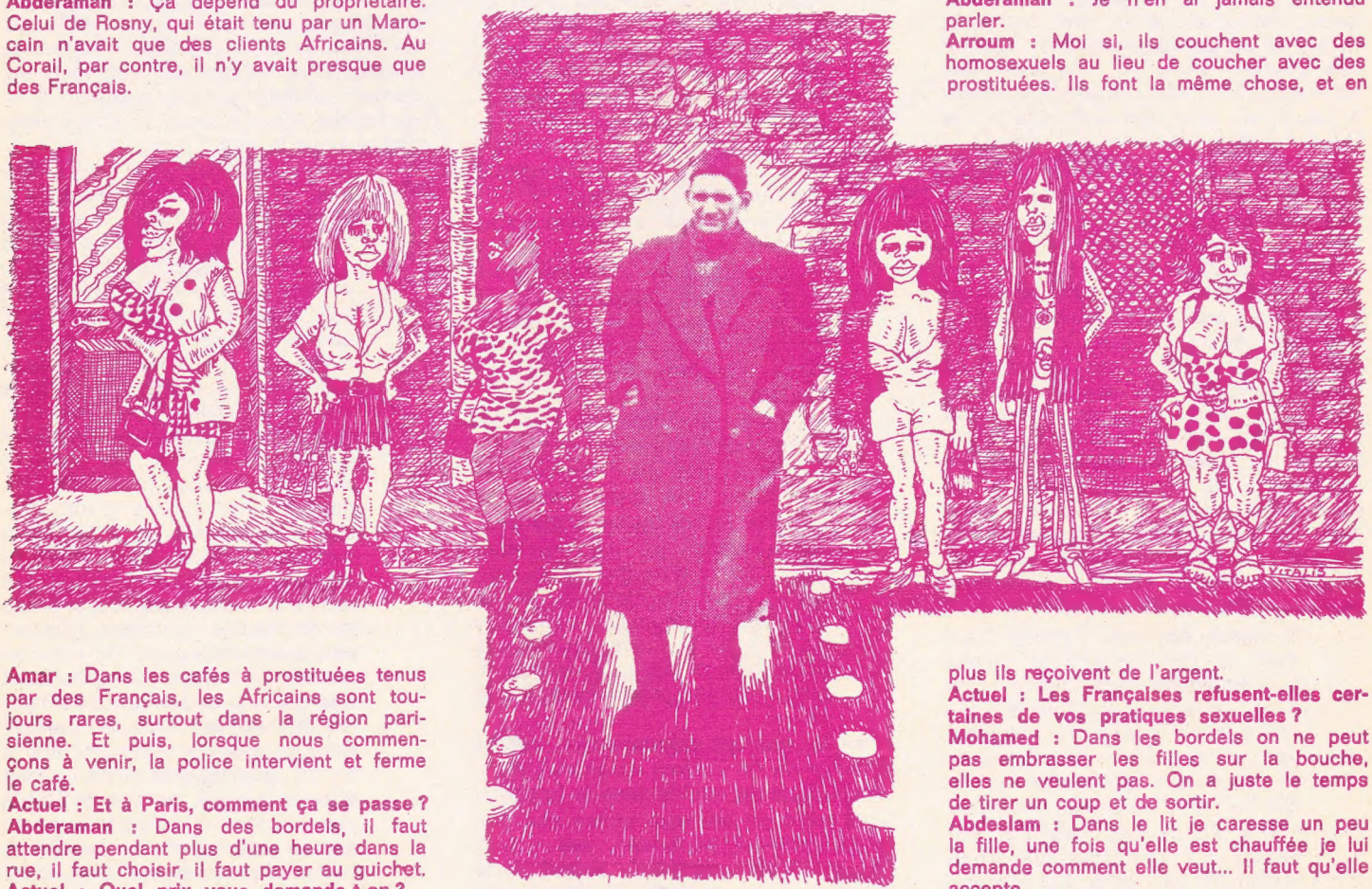
**Mustapha :** Que l'on cesse de nous chercher des histoires. Avant on pouvait aller dans les bars de la région. Maintenant ils sont fermés. Ça n'est plus possible, moi je vais quitter la région parisienne.

**Abdeslam :** Moi aussi, je vais même peut-être aller en Espagne ou en Italie ; là-bas aussi il y a du travail.

**Amar :** De toute façon il commence à y avoir du racisme partout où il y a de grandes usines.

**Abderaman :** On ne peut pas espérer que les gens cessent d'être racistes d'un seul coup. Alors si je reste dans la région parisienne la seule chose que je demande c'est un bordel près de l'endroit où j'habite. Et qu'on le ferme pas au bout d'une semaine. C'est tout.

Jean-Patrick Capdevielle.



**Amar :** Dans les cafés à prostituées tenus par des Français, les Africains sont toujours rares, surtout dans la région parisienne. Et puis, lorsque nous commençons à venir, la police intervient et ferme le café.

**Actuel : Et à Paris, comment ça se passe ?**

**Abderaman :** Dans des bordels, il faut attendre pendant plus d'une heure dans la rue, il faut choisir, il faut payer au guichet.

**Actuel : Quel prix vous demande-t-on ?**

**Abdeslam (32 ans, Marocain) :** A Barbès deux mille cent, à Pigalle cinq mille plus la chambre.

**Actuel : Avez-vous entendu parler de prostituées refusant des clients africains ?**

**Abderaman :** A Mantes-la-Jolie, rue de l'Hôpital, il y a un café dont j'ai oublié le nom où on n'accepte pas les arabes, mais avec les prostituées dans la rue ça n'arrive presque jamais. Certains d'entre nous passent pour des Italiens, des Espagnols ou des Portuguais.

**Abdeslam :** Il y a des filles qui nous demandent 80 F ou même le double du prix normal. Elles savent bien qu'on a un machin comme ça...

**Actuel : Quel est le pourcentage de prostituées parmi vos partenaires sexuelles ?**

**Abderaman :** 90 %.

**Hadj :** 70 %.

**Arroum :** 80 %.

# poitou: LE SEXE EN JACHÈRE

**« Gendarme mon vieux, gendarme, ça c'est une belle place. Les filles, elles préfèrent les fonctionnaires, elles veulent plus se marier avec les cultivateurs. Même si tu as cent hectares, même si tu as du bien, elles veulent pas coucher avec toi. Ou alors les vicieuses, mais de celles-là, il n'y en a pas assez pour tout le monde. C'est dur la culture. Allez, faut y aller !... »**

**Nous avons fini notre verre, un coup de rouge du pays, pas bien fort mais pas trafiqué comme à la ville. On a hoché tous les deux la tête. Raymond a essuyé du revers de sa manche une perle de picrate au coin de sa moustache. Il m'a quitté pour faire la tournée des bals dans son beau costar bleu des jours de sortie. C'est dimanche en Poitou. Raymond n'a pas touché une fille depuis plus de quatre mois, si l'on excepte les slows où soudés l'un à l'autre les deux danseurs jouent les indifférents, la bouche sèche et le corps raidi, sans un mot, avec seulement un petit merci à la fin de la séance avant de demander à la fille si elle veut bien « sortir » du parquet, et de se voir refuser.**

Monique est une de ces filles dont la rumeur affirme qu'elle a « mauvaise réputation ». Une cible évidente pour une kyrielle de bonshommes qui reniflent ses jupes. Elle supporte avec élégance une silhouette rebondie et des courbes précises. Elle a 23 ans et demeure célibataire, ce qui constitue manifestement un péché d'envergure. Fille de fermier, elle travaille à la ferme. Plantée sur le parquet au milieu des filles de sa tribu, elle rayonne, domine, submerge. Comment l'esprit vient-il aux filles ?

— Devant une telle bande de refoulés, on a un peu l'impression de jouer les assistantes sociales. La majorité de ces types traitent les femmes comme le bétail qu'ils utilisent pendant la semaine. Avant de vous proposer de sortir, c'est tout juste s'ils sont capables de murmurer trois phrases tellement plates et bêtes qu'on se demande où ils vont les chercher. Leur seul souci, c'est de pouvoir raconter leur triomphe à leur petit copain et quel triomphe ! Y faut les voir, maladroits et précipités. Pour eux, le succès, c'est de vous avoir entraînée dans une voiture. Après, les gestes n'ont plus d'importance. Ils deviennent empotés, brouillons ou tendres, ridicules ou touchants et c'est ça leur succès : sortir un soir avec une fille qui ne pense pas forcément au mariage.

— Il y en a qui te plaisent quand même ?

— Oui, on sort ensemble pendant quelque temps et ça se passe toujours de la même façon. Un jour, ils s'en vont ou alors ils me demandent en mariage.

— Est-ce que tu crois être différente des autres ?

— Tôt au tard les filles coucheront avec les types, mais la majorité le fait après le mariage. Moi, quand je me marierai, c'est que le type me plaira vraiment. Pour le moment, je ne vois pas pourquoi je le ferais. »

Au café de la place, devant nos deux blancs secs, l'assemblée, cinq minutes après, devenait une fête.

**C'est le moment crépusculaire, délicat mélange de fin du jour et de nuit d'automne. Ils sont quatre dans la bagnole. L'un porte un col mao et les cheveux longs, original et crispé, les autres des complets croisés, la nuque forte et colorée. Ils partent en chasse sur les routes de la Vienne, de bals publics en salles de mairie, de comices agricoles en fêtes de sous-préfectures. L'un d'entre eux achète une entrée et va faire l'inventaire des possibilités, repérer les proies éventuelles, les nénettes à qui ils avaient murmuré un vague rendez-vous informel et timide au cours des bals précédents. S'il existe un espoir de succès, il appelle les autres, sinon le groupe ne reste pas plus d'un quart d'heure. Ils sèment rarement un copain pour cause de bonne fortune. Le gars se débrouillera toujours pour rentrer au pays. Les malchanceux continuent la quête après quelques verres d'alcool, dans l'ivresse qui avance. Samedi soir et dimanche soir, dans la plaine d'Assay où Charles Martel confirma jadis la supériorité de l'Occident sur les travailleurs immigrés, et dans les collinettes autour de Poitiers, rasant les murs de pierre sèche croulant la terre par toutes brèches, les voitures surchargées de jeunes se croisent, se frôlent et s'accidentent, danse nuptiale jamais aboutie, à la recherche d'eux-mêmes et d'une compagne pour la nuit.**

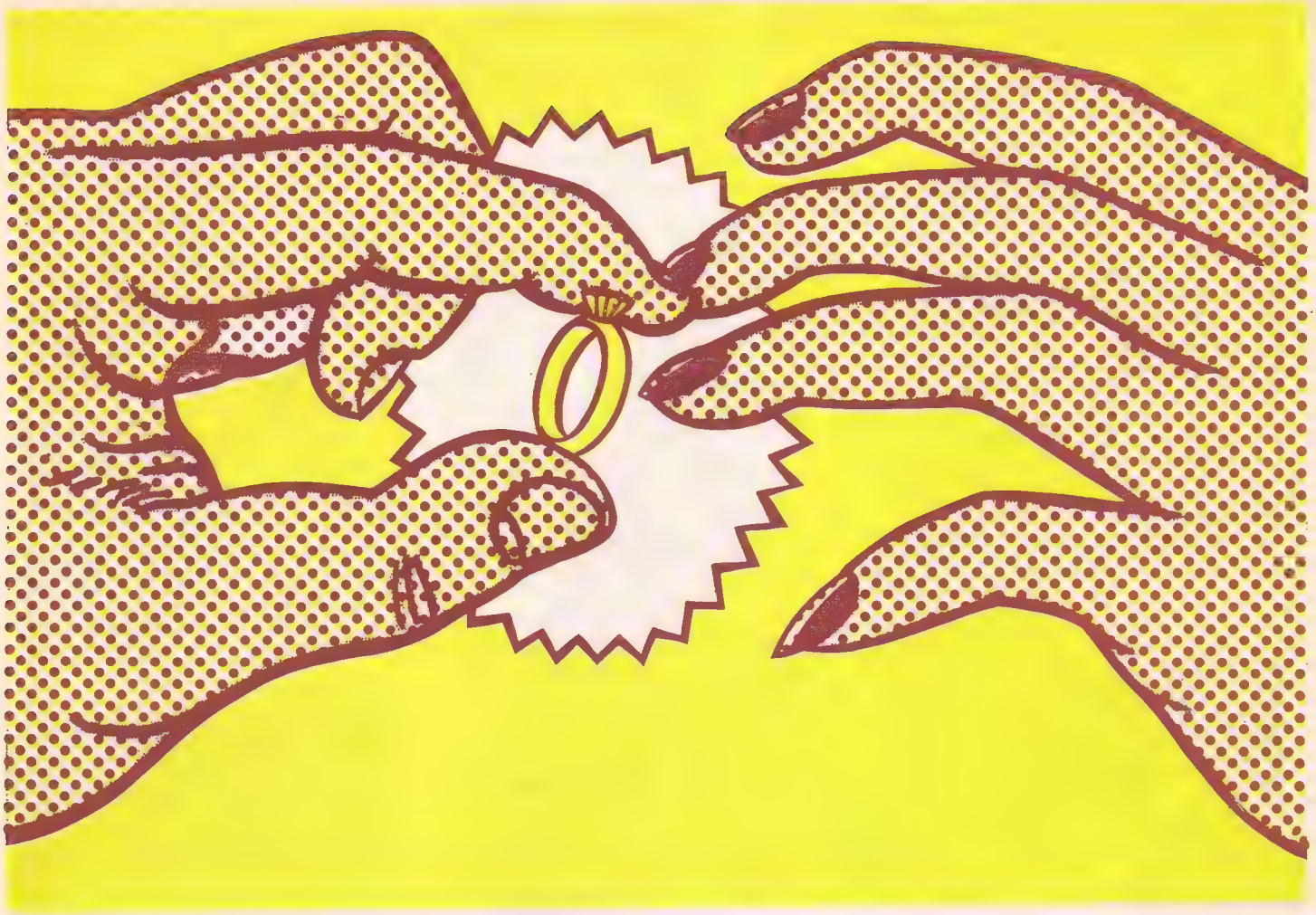
Jean-Luc a l'air déjà vieux, dix-neuf ans, une petite moustache et le regard sérieux. Il a quitté la terre pour un travail d'ouvrier qualifié sur les chantiers. Reconversion difficile. Paysan, il n'avait pas assez d'argent de poche et pas de voiture. Les filles ne voulaient pas se laisser caresser. Alors il a tout chahuté dans sa vie et le voilà casé, accompli, sans ardeur. Un homme fini avant d'être un homme, un vieillard sérieux aux joues roses. Maintenant, il a une voiture et une fiancée : fini la culture, il attend le service militaire et le mariage aussitôt après. Il habite une ferme à l'ancienne, ocre jaune et démesurée. « Avant, je tournais avec les autres. On allait au cinéma à Parthenay, une ou deux fois par an et sur les bals tous les dimanches. Dans les campagnes le samedi soir c'est fini, il n'y a plus grand chose. Faut aller à la ville, et quand j'avais pas de voiture, fallait trouver un copain pour partir en bande et rester tous ensemble. Seul, c'est pas marrant de tourner en rond autour du même parquet. Des fois, je trouvais une fille pour m'amuser.

— S'amuser ?

— Danser, quoi, flirter un peu dans une voiture ou dans les champs. Mais la plupart des filles sont là uniquement pour le spectacle. Elles restent ensemble dans un endroit du parquet et refusent le gars qui demande à danser. Et elles rigolent. Certaines fois même, elles dansent entre elles.

— Et l'amour ?

— Y a des types qui y arrivent chaque dimanche et qui changent de filles aussi souvent. Y sont pas une légion. A la campagne, c'est plus difficile qu'à la ville.



Mais les mieux, ceux qui ont les moyens, ils trouvent quelque chose, mais c'est toujours les mêmes. Pour la majorité, des coups comme ceux-là n'arrivent qu'une ou deux fois par an, et beaucoup ne font jamais l'amour avant d'avoir trouvé une fiancée. Enfin y faut tenter sa chance. Depuis quelques années, les mœurs se sont relâchées, tu ne peux pas savoir d'avance à qui tu as affaire.

— Mais vous connaissez toutes les filles ?

— Celles qui couchent, tout le monde les connait et essaie bien de leur tourner autour. Elles sont pas toujours sur le bal, elles sont là au début, mais après elles sortent.

— Sont-elles nombreuses ?

— Des fois, y en a pas du tout. Des fois, y en a deux, des fois quatre dont on est sûr. Pour le nombre de gars, tu penses, ça va pas loin. Pourtant y en a qui commencent à quinze ans, des filles, et c'est souvent les plus jolies.

— Tu trouves ça bien ?

— Quinze ans, c'est trop jeune. Evidemment, pour le gars qui peut aller avec elles, c'est bien. Mais moi, j'aimerais pas que ma fiancée fasse ça. Les filles qui couchent, elles ont mauvaise réputation et si elles finissent par se marier, c'est loin de leur pays. Parce qu'un gars pas trop demeuré prendrait pas pour femme une fille qui a mauvaise réputation.

— Dans les bandes de jeunes, y a des filles ?

— Chez les étudiants, oui. Mais pas dans les campagnes. On part au bal entre garçons. Dans les bagarres, quand y a des bouteilles qui volent, vaut mieux pas être avec les filles. Y a des villes, Thenezay, par exemple, où on est sûr que ça va cogner.

— Et les filles d'ici ?

— Dans son village, on se tient tranquille. Et en semaine, y a le boulot, on ne voit jamais les nénettes. Avant d'être fiancé, y m'arrivait de faire deux cents kilomètres dans un dimanche. Les routes étaient pleines de gens qu'on connaît.

— Comment sentais-tu que ça pouvait marcher avec une fille ?

— On se voyait quelques dimanches, on parlait un peu quoi, sur l'orchestre ou sur le temps. Tu lui demandes de sortir. Finalement un jour elle veut bien. On va d'abord boire au café, un petit verre de blanc ou un cognac et puis ensuite si elle veut bien on va flirter dans la voiture d'un copain. Au mieux ça dure quelques dimanches et puis la fille s'en va.

— Ça t'est arrivé souvent ?

— Une ou deux fois. Maintenant c'est pas pareil, j'ai ma fiancée.

— Tu couches avec elle ?

— Un peu.

— Où l'as-tu rencontrée ?

— Au bal à Mazeuil. J'avais quitté la culture, j'avais mon coupé 404. Ça allait mieux pour moi. »

**Au centre de la place, face au petit bistrot dont la porte vitrée s'ouvre et claque sans cesse, le parquet Chillaud est dressé. Baraques démontables de bois marron couvertes de toile verte, trente mètres de long où s'entassent un orchestre, les familles du village et la jeunesse d'alentour. Des tas de petites filles impubères pouffent de rire sur les bancs et leurs aînées assises à côté d'elles tirent désespérément sur des jupes qui ne dévoilent pas grand chose. La fête,** l'assemblée : **rituelles bises annuelles dans chaque village, pour la Saint-Jean, le 14 juillet, la chasse, les vendanges ou l'ascen-**

**sion de la Vierge Marie. Tout le village est réuni. On y vient en voiture même pour faire trois cents mètres. L'occasion est trop belle de mettre un col blanc, une cravate et un vêtement sombre et de faire un tour de piste au moment du tango. Lorsque l'assemblée a lieu dans leur village, les jeunes se tiennent tranquilles. C'est la permission de minuit, sous l'œil vigilant des parents qui ne les surveillent qu'à cette occasion. Les lycéens et les étudiants forment des groupes séparés. Le cheveu est plus long, le propos plus bruyant, l'allure plus dégagée : pas de cravate et seulement le jerk. A côté d'eux, les paysans conservent une tradition plus lourde, larges épaulettes, valses à trois temps et pasodoble. Entre les deux ordres, l'animosité est flagrante, l'injure facile, le coup de poing fréquent.**

Irène est en première au lycée de Poitiers. Chaque week-end la revoit au village, dans l'épicerie familiale.

« Avec les étudiants, on sort plus pour s'amuser que pour trouver des types. En gros, on les connaît tous. Nous faisons bande à part d'une certaine façon. Des paysans viennent nous inviter, en faisant les malins. Mes copines refusent la plupart du temps. Moi, de temps en temps, j'accepte. Après, on se raconte les choses, la façon dont les gars s'y prennent. Le plus souvent, toute la danse se passe sans que notre partenaire n'ouvre la bouche, ou alors c'est pour parler de l'orchestre ou pour savoir si on vient souvent ici ! Et puis il n'est pas rare qu'ils tremblent violemment en dansant, surtout si on les serre d'un peu près ! Evidemment, on s'amuse à le faire et après on revient avec les copains.

— Tu as un petit ami ?

— C'est un instit. Il a une 204 décapotable. Mes parents sont au courant et le dimanche il vient me chercher pour aller danser. Nous allons nous marier après son service militaire.

— Tu l'attendras ?

— Bien sûr. Je l'ai bien attendu jusque-là.

— Tu veux dire que tu n'as pas couché avec lui ?

— Non et je ne le ferai pas. A la campagne, tout se sait un jour ou l'autre, et puis tu te retrouves enceinte...

— Et la pilule ?

— La pilule, c'est comme le diable, on n'a pas confiance. A la campagne, il n'y a pas d'avortement. Une fille enceinte se marie. Sinon ça finirait à coup de fusil de chasse. »

## des grandes banquettes à l'arrière, c'est commode pour rigoler

**Dans un rayon de vingt kilomètres, en voiture et en mobylette, tout ce qui est pubère est venu au rendez-vous. On s'attendait devant la boulangerie, au bistrot de Vouzailles, au billard de Mirebeau. On a décidé de l'objectif, choisi son bal et démarré tous ensemble. Aucune maison privée ne réunit les jeunes. A la campagne, il n'y a pas de surprises-parties. A la Bourrelière, petit hameau autour d'un pont crochu, une célèbre fois, la seule de mémoire de jeune homme, les villageois ont essayé de monter un bal dans une grande ferme vide. Les voisins sont intervenus. La réunion a tourné court. On a accusé les participants de se livrer dans la grange à des pratiques répréhensibles. Du coup, ils ont cherché à le faire et ça n'a pas marché. A Thenezay, deux mille habitants, un groupe culturel organise des rallyes motocyclistes et des réunions dansantes sous l'impulsion de l'instituteur et de l'apprenti charcutier. A Poitiers, les organisations politiques étudiantes secouent depuis peu une ville bourgeoise à moitié morte sous son église romane et son absence**

**d'industrie. Partout ailleurs,** l'assemblée **constitue la seule distraction, la justification d'une semaine de travail. Comme au bon vieux temps du racket, deux commerçants se partagent le marché des bals populaires. Monopole de fait, territoire de chasse, l'un n'empiète jamais sur le terrain de l'autre. La réputation des orchestres mesure la réussite ou la médiocrité des festivités. Le groupe** Fondation 7 **est le plus célèbre pour la pop. Qui se l'attribue un dimanche réussira à faire le plein des jeunes. Pour les autres, tango, valses, slow, un petit rock qui alterne et on recommence. Il arrive à la nuit tombée que la bande de Parthenay fonde sur une fête isolée. Deux voitures qui s'arrêtent, un gars un peu perdu qui en prend plein la gueule et les héros repartent jusqu'à la prochaine assemblée. Si la bande de Poitiers les rencontre, l'affrontement prend de l'ampleur, les innocents s'écartent s'ils le peuvent, et les gendarmes arrivent après la bataille.**

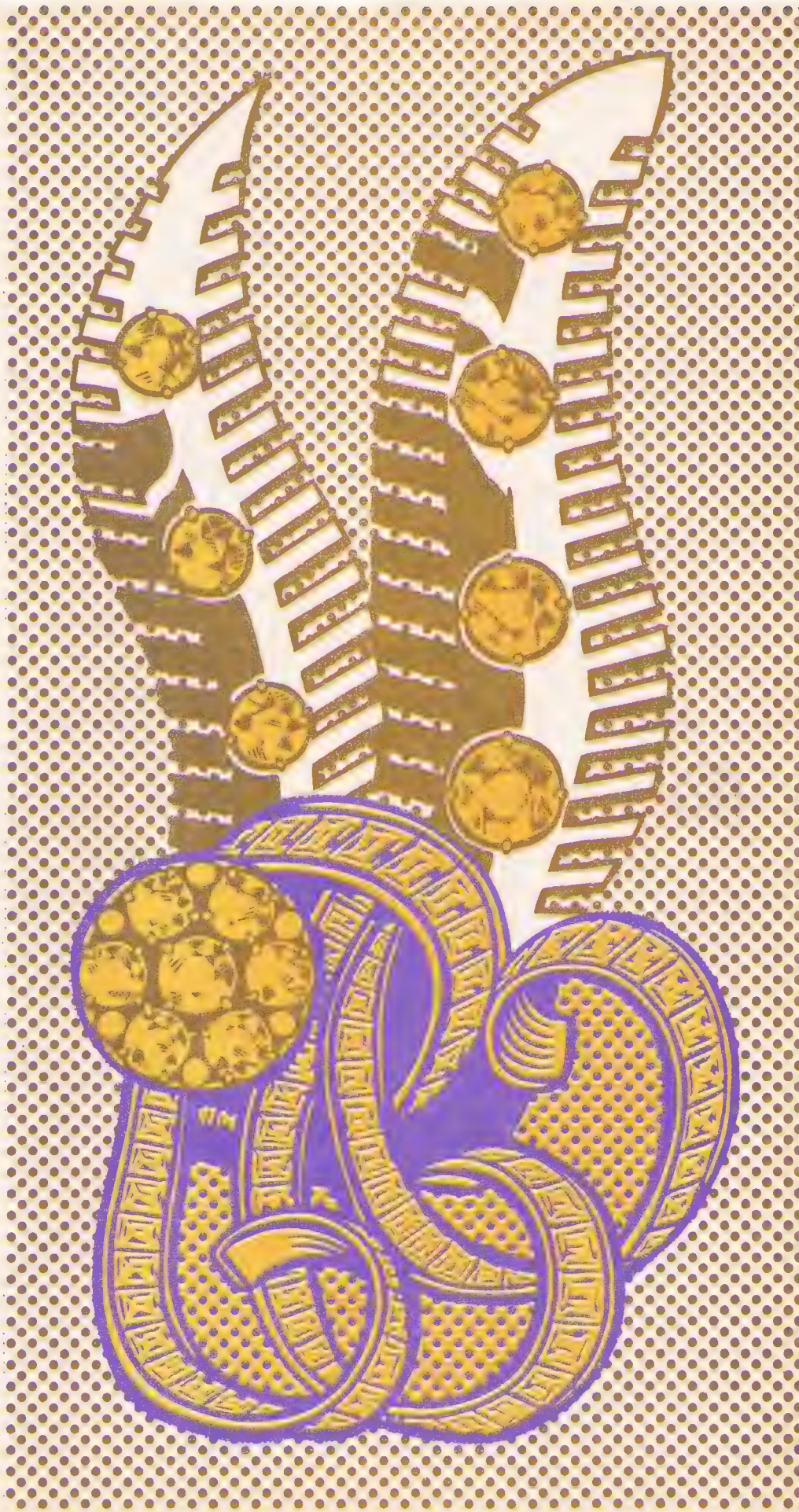
Lui c'est un beau mâle, un chef de bande à l'air bon enfant. Il ne ressemble pas à ceux qui l'entourent. Grand et bronzé, gentleman farmer avant l'âge, il règne sur une traction avant Citroën et une frégate Renault bourrées à craquer.

— « Je viens pour danser avec mes copains. On se retrouve que le dimanche parce que je travaille toute la semaine. Je suis couvreur. On a des vieilles bagnoles : des grandes banquettes à l'arrière, c'est commode pour rigoler. Mais si on voulait, on sortirait en D.S.

— Ça marche la drague ?

— Moi, je les connais toutes celles qui veulent bien s'amuser. Après je les refile aux copains. On en embarque une en voiture et tout le monde en profite. Y faut pas croire qu'on les viole, elles sont toutes consentantes. Et souvent ces salopes sont complètement « paffes ». Dans la bande, faut pas croire, y en a encore un ou deux qui sont puceaux. Ceux-là arrivent toujours au mauvais moment, quand il n'y a plus personne. Moi, j'ai commencé tôt. Dans le bâtiment, tu sais, on a des occasions. Le dimanche, on arrive toujours à trouver une fille, parfois un groupe de copines. Pour une dizaine de gars, c'est toujours un peu maigre. Enfin, moi, je m'arrange. »

Il repart vers le parquet en roulant des mécaniques. Il semble planer sur un paquet de jeunes gars à sa dévotion. Avec lui, les chances de trouver des filles sont plus grandes. On ne fait pas l'amour à chaque fois mais au moins on est sûr de toucher



un peu de chair féminine, une caresse qui s'attarde dans la clandestinité des voitures à l'ancienne et parfois une main secourable qui vous permet à peu de frais de patienter jusqu'à la prochaine aubaine. Technique moins romantique que le travail solitaire, persévérant et problématique, les ébats groupusculaires garantissant plus de réussite.

**Pour rentrer sur le parquet, il faut présenter au portier un petit bout de peau où il appliquera prestement le tampon qui donne droit à l'après-midi de réjouissance. Il en coûte six francs et il faut recommencer l'opération pour le bal de nuit. Resquiller n'est pas facile. On s'applique à cracher sur la marque afin de la reproduire sur le poignet du copain. Pour éviter la fraude, les propriétaires ferment hermétiquement les fenêtres, la température et les odeurs** suigeneris **se hissent vers les sommets. Les femmes du village demeurent pour surveiller leur progéniture, pendant que les maris sont occupés à boire. Sous les applaudissements de tous, un vieux couple se hasarde parfois dans une danse moderne ou retrouve sa jeunesse au son de l'accordéon. Pour les autochtones,** l'assemblée, **robes de nylon et talons hauts, représente une des rares réunions de l'année. Pour les jeunes, c'est la routine dominicale, la recherche de l'âme sœur, le seul lieu de rencontre de futurs époux. Au café de la place, les vieux tapent la belote, les tenanciers s'affairent à amasser plus de recettes dans la soirée qu'en trois mois de pénurie et la jeunesse, garçons et filles, pour une fois réunis, s'enivrent consciencieusement. La consommation d'alcool — on boit maintenant du cognac et du whisky — augmente sensiblement depuis dix ans.**

« Autrefois on allait au champ avec les bergères, nous étions en contact avec la nature, avec le rut, avec les bêtes et les saisons. Maintenant, il y a des clôtures électriques, et il n'y a plus de bergères. » C'est Jules qui parle, vieil anarchiste en marge de tous les courants. Il observe son village et écrit des romans en patois, un peu porno, un peu moraliste. « A la campagne, le romantisme est mort. Les tracteurs et le rendement à l'hectare remplacent les promenades au clair de lune. Les paysans ne marchent même plus dans les champs. Avant, on mariait les fiancés en plein bois et on dansait au son de l'accordéon, maintenant, les gars et les filles se marient pour baiser, les filles qui veulent rester à la campagne ne trouvent pas de mari et les gars qui veulent rester à la ferme ne trouvent pas de femmes. En réalité, ils veulent tous sortir de là, épouser un gendarme, un postier ou un ouvrier de la ville. Les citadins s'imaginent que la campagne c'est la poésie et les petits oiseaux : eh bien, à la campagne, avant le mariage, personne n'a jamais passé une nuit avec une fille. »

**Les danseurs sont peu nombreux. Autour d'eux, tirant sans habitude sur des cigarettes blondes, une foule de voyeurs recherche la rencontre. Lorsque la bonne fortune a souri pour l'un d'eux, après la traditionnelle halte autour d'un verre d'alcool, on se dirige vers les voitures. Groupés bien sagement sur le chemin de l'église, autour du cimetière et dans les rues qui essaiment autour de la place, les véhicules automobiles révèlent leur véritable destination. La buée monte sur les vitres, un murmure ou une secousse signale parfois à l'observateur attentif que la soirée a atteint son but. Etreintes furtives et rarement accomplies : la poésie des champs a fait long feu. On n'accepte plus, étant femme et villageoise, de s'étendre dans les herbes. Quand les poivrots auront regagné leurs pénates aidés des amis plus chanceux, la place rendue aux chiens du village retrouvera pour six mois un calme inoffensif.**

**Bernard Kouchner**

---

# St Avold : sexe en veilleuse

Ils sont venus nous voir, deux étudiants de la faculté de Strasbourg. Ils sont de Saint-Avold. L'amour est rare dans le désert noir. Il faut passer la frontière quand on a vingt ans et prendre son pied en Allemagne.

*Des filles à l'esprit large ? A Saint-Avold ? Il faut d'abord en trouver une. Peut-être que ce n'est pas impossible, si tu es mignon, gentil, correct. Mais ça ne va pas bien loin. De temps en temps il y a des boums. Tu y rencontres tout un tas de gens que tu ne connais pas. Il y en a pas mal qui en profitent pour se faire dépuceler.*

*On ne peut pas dire que ça vienne naturellement : tout le monde pense à tirer son coup. Les nanas, elles ont envie, mais elles se retiennent. Tu vois, du genre : « Non, faut que je sois vierge jusqu'au mariage. » Ce raisonnement con, tu l'entends tout le temps. Il y a aussi les bals ploucs, pour les ouvriers de la région. Le mec y va, boit un demi, se cherche une nana... Là, c'est différent, il y a moins de pucelles dans les bals ploucs. Les nanas font pas gaffe, elles s'en foutent. En un sens, elles paraissent plus libres. Tu vas au Pussy Cat, c'est le truc minet du coin, et tu as le double de pucelles... Tiens, le soutien-gorge, c'est bête, mais chez nous je n'ai jamais vu une nana sans soutien-gorge. C'est le scandale. Les nanas valables tu les trouves à Sarrebruck, de l'autre côté de la frontière.*

Qu'est-ce que c'est, une « nana valable » ?

*Faut que ce soit une nana qui ne me répète pas sans arrêt : « Oh là là ne va pas si haut », et puis qu'elle ne soit pas con. Le fait de discuter, c'est vachement bien. C'est pas tout, de faire l'amour, on discute, avant, après ou même pendant. A Saint-Avold, pour discuter avec une nana, c'est assez décourageant. Ce qu'elles veulent, c'est un mari qui a une bagnole et du fric. Tu peux discuter de rien.*

Les cheveux longs, c'est gênant ?

*Ça fait un tri. Ecoute, il y a des tas de nénettes que tu peux pas avoir si tu as des cheveux longs. Cet hiver, j'étais moniteur de ski à Val-d'Isère. J'avais la chiée cote. Eh bien beaucoup de nénettes me disaient : « T'as les cheveux vraiment trop longs. » Remarque bien, ça a changé. Pour coucher, il y a trois ou quatre ans, c'était pire. Quand même, on se dit toujours entre nous : « Vas-y, celle-là c'est du tout cuit. » Tu vois, c'est l'objet, le spécimen rare...*

Vous allez dans les bois ?

*Il n'y a pas de bois, rien qu'un troquet. Le gars qui veut se défouler, je te le redis, il va à Sarrebruck. Les ouvrières, à Saint-Avold, se marient presque toutes à dix-huit ans, quand elles ont un gosse. Les lycéennes, c'est une autre histoire. Elles lisent certains canards, tu peux discuter avec, et puis quand tu en as marre de discuter tu vas dans la 4 L, et ça y va. Mais c'est assez rare.*

De quoi discutez-vous ?

*De tout sauf de « ça ». C'est le sujet tabou, pas propre. J'ai essayé, un jour, de parler librement à une fille : au fond vous avez les mêmes envies que nous, etc. Après, elle ne me parlait plus. Il y a beaucoup de racisme, aussi. C'est très sélectionné. On a un copain qui est fils de mineur, on l'a emmené dans une boum et on s'est fait virer. Au stade du mariage, tu as toujours la fille du docteur qui est mariée avec le fils de l'ingénieur principal, la fille du mineur avec le fils du mineur. Bien sûr, quelques bourgeois du coin font des partouzes. Les ouvriers se bourrent la gueule au bal du samedi soir. Le rêve, c'est la voiture, et le siège arrière.*

Et les étudiants ?

*A la Cité, il y a encore un tiers de mecs puceaux. Et encore, c'est la cité libre : on peut amener des filles. Quand je suis allé prendre ma piaule à la Cité U., on m'a mis au quatrième étage, chez ceux qui refusent la visite des filles. Là, ce n'est pas l'administration qui interdit, ce sont les types « qui veulent travailler ». Tu arrives, on te donne un papier : « Est-ce que vous acceptez les visites. » Tu mets une croix dans la case que tu veux. C'est tout à fait officiel.*

Les étudiants (es) sont-ils (elles) plus libérés (es) qu'avant ?

*Tout dépend du concierge et de son niveau d'intelligence, ou de connerie. Dans les cités universitaires, il faut commencer par libérer les femmes de ménages, pour qu'elles ne nous emmerdent plus si on va chez une fille... L'année dernière, on a même réussi à occuper la Cité des filles, sous prétexte d'aller prendre le café. Dans toutes les piaules il y avait un café prêt. C'est devenu officiel. J'y suis allé, moi, dans les piaules, j'ai bu un café...*

C'est tout ?

*Oui.*

L'ALLECHANTE PETITE BRUNE HURLAIT DE TERREUR DANS LE COIN DE LA PIECE AU FUR ET A MESURE QUE L'ENORME BRUTE AVANÇAIT SUR ELLE! LORSQUE SON CORPS BIEN ROULE RENCONTRA LE MUR ELLE CRIA...

# NE ME TOUCHEZ PAS

UN FILET DE BAVE DEGOU-LINAIT DU COIN DE SA BOUCHE ENFIN IL Y AVAIT DU SEXE A L'HORIZON

ALORS QU'IL APPROCHAIT ELLE POUVAIT ENTENDRE SON SOUFFLE RAUQUE, SON VISAGE COUVERT DE SUEUR BRILLAIT DANS LA SEMI-OBSCURITE DE LA RUELLE...

LE SON GUTTURAL ET INHUMAIN QUI SORTAIT DE LA GORGE BESTIALE DE LA BRUTE SE MUA PEU A PEU EN UN RIRE DEMENT!

IL ETAIT SI PRES QU'ELLE POUVAIT SENTIR L'IGNOBLE ODEUR DE SON CORPS VEULE ET DE SES VETEMENTS SOUILLÉS...

ET MAINTENANT QU'IL LA TOUCHAIT PRESQUE ELLE ETAIT GLACEE D'HORREUR ELLE SENTAIT SON HALEINE FETIDE ET TIEDE SUR SON VISAGE, SOUS LA TENSION DE SON RIRE FRENETIQUE SES YEUX INJECTES DE SANG SORTAIENT DE LEURS ORBITES!..

ET VOILA QU'ELLE POUVAIT MEME ENTENDRE LES BATTEMENTS FURIEUX DE SON COEUR ET VOIR LES MOINDRES DETAILS DE SA PEAU GRASSE EN NAGE...

RIP

GRAPPLE

MMMGLMGHH!

SLURP DRJD

EMBRASSE MOI!

MMMYUMSMACK SMOOCH SLOAP!

MMM.. HA HA MMM..

UNH PUFF UNH PANT WEEZE..

UNH! UNH!

PLOP

AAHHH

PANT PANT PANT SIGH..

PAUVRE TARE! MINABLE! DEGUEU!

J'AI MEME PAS JOUÏ!..

THE END

# LYCÉE : LE SEXE EN HERBE

La peur des examens est revenue dans les lycées, et avec elle tous les interdits. On est moins gêné en regardant les filles, mais le désir s'arrête au regard.

C'était un vilain garçon. Un dégoûtant qui se masturbait en classe, comme ça. Les copains l'ont vite repéré, et, d'abord, l'ont chahuté. Puis ils se « sont confiés » à leur professeur principal, qui a soumis ce cas délicat à la direction, qui a fait part de cette ennuyeuse affaire à l'association des parents d'élèves, qui a trouvé cet exemple fâcheux. Toute la boîte en a parlé, et le « malade sexuel », montré du doigt, a bien alimenté les plaisanteries graveleuses de quinze cents potaches avant d'être, comme on dit, rendu à sa famille. Il avait douze ans. Si l'aventure ne l'a pas traumatisé pour un bon moment, il aura eu de la chance. Il est d'ailleurs trop tôt, encore, pour le savoir : cette véridique histoire ne s'est pas produite avant la guerre de 14 dans un collège de Jésuites, mais l'an dernier dans un lycée parisien. Elle en dit long sur un sujet que l'on n'aborde guère, et que l'on pourrait appeler, encore et par exemple, « de la misère sexuelle en milieu lycéen ».

Freud, Reich et les pulsions sexuelles, au lycée, on connaît. Mais en classes terminales seulement. Quant aux parents qui depuis 1968 ne voient plus, dans les bahuts, que lieux de perdition où leur progéniture, encore à l'âge ou presque des culottes petit bateau, navigue d'orgies en partouses, ils n'ont qu'à faire comme nous : écouter ce qu'on y dit. Ça les rassurera. A moins que ça ne les inquiète. Il y aurait aussi de quoi.

On peut commencer par jouer aux statistiques. Celle-ci n'a qu'une toute petite valeur de sondage : elle a été faite sur quatre classes mixtes de quarante élèves.

Age moyen : 15 ans.

Sur 40 :

Font ou ont déjà fait l'amour : de 0 à 3.

Sont conscients qu'ils ont un problème de sexualité : 10.

Nient complètement ce problème : 30.

Flirtent : tous. Jusqu'où ? « Jusqu'où on peut », disent les garçons interrogés. « Jusqu'où ils osent », commente une « vieille » de dix-sept ans qui a, elle, passé ce cap.

Problèmes de ceux qui ont une vie sexuelle :

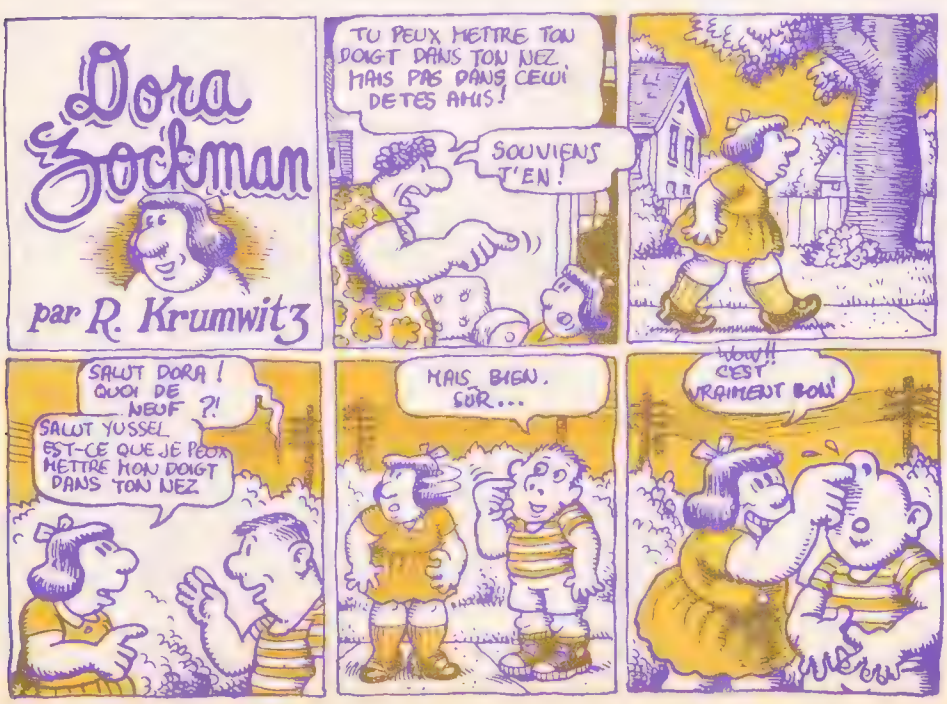
— Trouver une partenaire. Les garçons préfèrent une fille de leur âge, ou plus jeune. Mais quand ils ont quinze ans.., ou les filles de quinze ans ne font pas l'amour, ou elle préfèrent des garçons plus âgés. Insoluble. « Après la première fois, remarque bien, dit Antoine, on aime mieux une fille plus âgée, plus savante. Mais, tu penses, une nana de dix-huit, dix-neuf ans, elle en a rien a foutre de nous. Alors, y a qu'à attendre... »

— Savoir où aller. « Moi, explique Pierre, mes parents sont toujours là. Heureusement, j'ai des copains plus libres. Alors, c'est tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. A la longue, ça fatigue... Et on peut rarement le savoir d'avance. »

— Eviter, pour les filles, « l'accident idiot ». « Tu crois que c'est facile, à quinze ou seize ans, de se procurer des pilules ? A moins d'avoir un père pharmacien, un copain médecin ou une mère vachement compréhensive : l'oiseau rare, pas moyen. Quant à annoncer fièrement à mes parents qu'ils vont être grands-parents... Oh la la... la porte et tout de suite. Je ne connais pas une fille sur cent qui puisse annoncer ça chez elle sans en avoir une trouille drôlement justifiée. Alors, avant de s'envoyer en l'air, qu'est-ce que tu veux, on y pense. C'est ça, une inhibition ?

Ce ne sont là, après tout, que difficultés pratiques. Ou presque. Restent les difficultés théoriques :

Marc : « Quand on commence à faire l'amour, d'accord, on est fier. Mais drôlement ignorant aussi. On sait rien de rien. J'ai des copains qui ont commencé à baiser sans même savoir



**tu crois que c'est facile à quinze ou seize ans, de se procurer des pilules ?**

comment naissaient les enfants. L'éducation sexuelle, quelle rigolade. »

Catherine : « Je vais t'avouer un truc. J'ai quinze ans. La première fois que j'ai fait l'amour, j'en avais quatorze. Au fond, j'avais pas tellement envie. En tout cas pas avec ce gars-là. Mais on m'avait tellement traitée de petite bourgeoise réac, de refoulée, de pas normale, que je ne pouvais plus faire autrement.

— Tu l'as regretté ?

— Bof...

— Tu continues ?

— Bof...

— Tu as peur ?

— Plutôt.

— Tu te sens coupable par rapport à quelque chose ?

— Non. Si. Par rapport à moi.

Remarque, à ce propos, d'un psychologue en milieu lycéen : « La plupart des filles qui disent qu'elles ne se sentent pas coupables trichent. J'ai noté que lorsqu'elles ont une liaison sexuelle, même quand elles fréquentent un lycée mixte, la plupart du temps, c'est avec un partenaire extérieur au lycée, plus âgé qu'elle. Elles en parlent peu. Ou même pas du tout. Et si elles en parlent trop — il y en a tout de même quelques-unes — c'est par défi, donc encore par réaction de culpabilisation. On n'est pas du tout sorti des traditions : il est normal qu'un garçon « courre », et convenable qu'une fille reste vierge aussi longtemps que possible. Aujourd'hui encore, l'acte sexuel est, pour le jeune garçon, un exploit, et pour la fille, une faute. C'est en tout cas comme çà qu'inconsciemment elle le perçoit. Et la perte de la virginité a toujours valeur d'acte grave. Ne serait-ce qu'après coup.

Voilà pour trois cas sur quarante. Ceux qui ont quand même fini par passer de l'imagination à l'acte, il en reste trente-sept autres. On peut enlever les dix qui sont conscients. S'ils n'agissent pas encore — avec les difficultés que cela comporte — ils parlent, ils réfléchissent, ils expliquent et ils s'expliquent. Ça fait encore vingt-sept, vingt-sept qui se taisent, ricanent, plaisantent, bégaient, rougissent, se contorsionnent dès qu'on leur parle de sexualité. Ils lisent des livres porno ? Oui — comme leurs arrière-grand-parents, leurs grand-parents, leurs parents. A une différence près : comme ils les trouvent plus facilement, ça les intéresse beaucoup moins. L'onanisme ? Tabou, archi tabou. La majorité est encore persuadée que c'est très dangereux pour la santé. Pas question d'en parler, si ce n'est pour en rire grassement. D'ailleurs, dit Etienne, dix-huit ans, « quand on dit d'un type « il se masturbe », c'est une injure, non ? »

Alors, il reste les conversations minables, les dérisions pitoyables. « La sexualité à quinze ans, on a l'impression que ça ne concerne que le bas-ventre, dit François, vingt et un ans. » Et Patrick répond : « Une sexualité condamnée aux chiottes provoque forcément des conversations de chiottes. » La seule nouveauté, aujourd'hui, est que les filles y participent, et renchérissent parfois sur les garçons. Ça ne ressemble pourtant pas aux premiers pas sur le chemin du MLF.

(1) Onanisme : crime d'Onan, personnage biblique qui jeta sa semence à terre. Vulgaire : veuve Poignet.

Le psychologue parle encore : « Les pulsions sexuelles, à l'adolescence, existent avec un maximum de violence. Pour la plupart des jeunes de quinze ans, elles sont encore, actuellement, totalement, intégralement refoulées. Alors, ils font des transferts : ils se jettent sur la nourriture, ils s'habillent de façon très « sexualisée », ils se fabriquent un langage, une image... des codes... ils se battent pour un vol de bouquin ou de cache-nez... il faut bien qu'ils fassent quelque chose. »

— Avez-vous le sentiment que cet état d'inhibition, de blocage, est le même à tous les niveaux sociaux ?

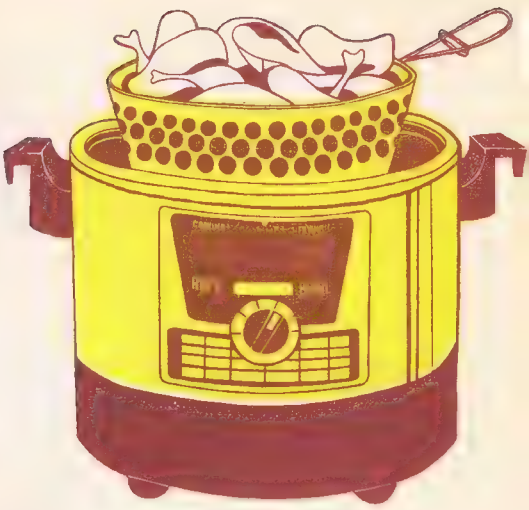
— Non. J'ai l'impression que les lycéens de milieux ouvriers sont moins coincés, parce qu'ils ont moins de lois sociales, ou qu'ils ont été plus livrés à eux-mêmes. Donc plus vite libérés. A l'autre bout, les grands bourgeois sont aussi plus ouverts. Souvent par réaction contre leur milieu. Au milieu. les petits bourgeois. Les plus enfermés. Mais ce n'est vraiment qu'une impression. »

Mai 1968 est passé. C'est déjà très loin. Quinze ans en 1971, quinze ans en 1941, quinze ans en 1921... les vocabulaires changent, les argots mutent, tout bouge, sauf les comportements, tout éclate, sauf les interdits. Pour qu'il y ait révolution sexuelle, il faudrait qu'il y ait d'abord révolution tout court.

L'autre semaine, sur le trottoir d'un lycée, une fille de seize ans, pantalon effrangé, rimmel en bataille, regardait deux mômes de sixième, un garçon et une fille, qui se tenaient par la main. « Qu'est-ce qu'ils sont mignons, ceux-là », dit-elle, attendrie comme une vieille...

**Colette Saint-Cyr**

# COUCHÉ LES MECS



2 Roto broil 1961

« Par pitié, les mecs, cessez de nous agresser continuellement » : Nicole Bley, qui a crié son expérience dans la **Panthère bleue** (Jean-Jacques Pauvert, à lire absolument), refuse de cligner un œil ou de baisser les deux.

On dit que pour les filles c'est plus facile. Mais ce sont bien les hommes qui ont inventé tout un système de répressions pour nous empêcher de faire l'amour naturellement. Les lois, les flics, la religion, les préjugés, le fric, les maris, les concierges, la honte et les menaces.

Dans un village ou une petite ville, une fille qui baise avec tous ceux qu'elle veut ou qui lui font envie, est maltraitée et humiliée continuellement par les ragots. C'est la salope, la putain. Et si elle veut un jour donner tout son Amour et son tempérament à la cause d'un seul homme en se mariant, elle a plutôt intérêt à aller se le chercher ailleurs, en s'arrangeant pour qu'il ne vienne jamais traîner sur les lieux de ses débordements passés.

A Paris, il y a les quartiers. Celles qui ont un peu d'argent peuvent toujours en changer, lorsqu'elles commencent à se sentir un peu trop traquée par l'opinion des gens d'autour.

Les filles pauvres, celles qui habitent en général dans les banlieues ouvrières, celles qui côtoient les travailleurs étrangers, sont si traquées par la famille, le père, les frères et les beaux-frères qui les surveillent et les menacent, quand ils ne leur tapent pas dessus s'ils les surprennent une fois avec un garçon (à raison de plus si c'est un étranger), elles sont « gardées » des fois jusqu'à vingt-cinq ans. Celle-là, si elle se laisse aller à coucher avec des hommes en en changeant souvent, devient une victime de la violence, des préjugés irrascibles de son milieu ; on la pourchasse et on lui cogne dessus ; on se met en cheville avec son prochain mec pour lui tendre un traquenard et la violer à plusieurs, en la laissant sur le carreau, risée de tous et humiliée.

« C'est une gargouille à bites, cette salope. » Et c'est tout dire...

Il y a aussi les filles de Saint-Germain. Celles-là sont ou des victimes qui marchent dans le jeu des bonhommes ; qui les imitent et deviennent les complices de toutes leurs abjections ; ou des filles conscientes du monde invivable et humiliant pour leur condition, que leur offre les hommes, et elles préfèrent lutter que de baiser avec eux dans ces conditions-là.

Et les bourgeoises, qui sont répandues partout, sont comme les prostituées ; elles sont prêtes à tout, même à l'humiliation jusqu'à la fin des jours en échange du confort, du luxe et de la protection.

S'il existe des filles qui draguent et baisent pour de l'argent, c'est pas les femmes qui ont inventé ce système dégueulasse et angoissant du monde capitaliste où tout se paye ; et surtout être toujours bien habillée pour être présentable et bien parée, afin de séduire celui qu'on aime.

Et puis on en a marre aussi d'être toujours cernées par tous ces mecs qui cherchent à soulager leur envie :

« J'aurais besoin de me faire éponger. »

Les hommes vivent leur vie particulière, dans la conquête et la compétition, pour le pouvoir et pour le fric. Et les femmes, qui ne sont pas reconnues dans leur monde mec, si elles ne se sentent pas l'envie d'être disponibles à tous leurs bons vouloir lorsque ceux-ci en ont envie, n'ont pas à leur céder (au nom de quoi ?).

Instinctivement, il y a des filles, même isolées et non informées, qui finissent par prendre conscience de ce que les mecs ne correspondent pas du tout à l'idéal heureux dont elles rêvent. Et les plus simples d'entre elles finissent aussi, malgré tout, à force d'être continuellement sollicitées et emmerdées par les mecs, par pressentir combien finalement ce sont eux qui ont besoin des femmes dans ce système, et non pas le contraire.

**"je suis une fille, toi un garçon, c'est simple... ben non !"**

« Dès qu'il y a un mec qui se pointe parmi nous, c'est la panique ; la douceur est finie ; y'en a qui recommencent à se maquiller, on est gênées. Des fois il faut servir Monsieur, et c'est la ronde infernale des règles en retard qui recommence... »

— « J'aimerai bien de temps en temps aller faire une promenade tranquille dans les bois, ou sur les quais, mais ça c'est impensable, parce que toutes les secondes il y a des mecs qui viennent pour m'emmerder ou me sortir des cochonneries. Y'a pas que les hommes d'ailleurs, il y a toutes les bagnoles et toutes les merdes qu'ils ont inventées, qui rendent une balade détendue impossible... »

— « Nous on reste entre nous, pour tout ce qui est l'habitation. Si quelquefois il y en a une de nous qui veut aller avec un mec, elle se le dragué, s'il est d'accord... mais elle l'amène jamais ici. Parce que au début on avait fait l'erreur de les amener ici, mais ça les rend tous méchants, ces filles ensemble et qui s'entendent. Et ils finissent toujours par faire des histoires, et ils s'ent vont furieux, en nous lançant toutes les injures. Ils claquent la porte en nous jetant l'injure suprême : « bande de gouines ». Le genre d'histoires qu'ils nous font sont toujours d'origine sexuelle. Ils veulent prouver leur virilité. Même les plus évolués se sentent toujours atteints par là, à un moment ou à un autre. Pourtant on n'a jamais rien fait pour qu'ils soient humiliés. On partage les dépenses, on les reçoit comme des égaux et des copains. Pas forcément pour coucher avec eux d'ailleurs. Et c'est ça finalement qui cloche. Ils essaient comme ils peuvent d'en isoler une, et si elle discute, ils essaient de la forcer. Et quand on vient pour la défendre, sans jamais l'accuser lui, ni lui en vouloir, tu vois... il s'arrache en nous insultant, ou bien comme c'est arrivé, en nous disant : « C'est que je suis pas un pédé, moi ! »

« J'aimais les filles, et je m'épanouissais avec elles (j'avais quinze ans, et que je ne sois pas toujours fourrée avec les garçons était plutôt bien considéré par les adultes). Je ne crois pas que j'aurais eu un autre désir que le plaisir clitorien, si un jour un homme n'était intervenu dans mon équilibre sexuel en me violant.

« A partir de ce jour, un désespoir brûlant s'est emparé de mon ventre et de ma tête pour me transformer en instable, toujours à la recherche de nouveaux mecs pour le plaisir de la pénétration vaginale. Et ça a fait toutes les catastrophes ; parce que pourchassée, traquée, battue et engrossée, j'ai fini par me retrouver mineure sur une table d'avortement après m'être enfoncé une aiguille à tricoter dans l'utérus. Et tout ça sans jamais un seul mot ni une confidence à qui que ce soit de mon entourage, étant donné la haine et la répression dont j'étais toute nimbée.

« Pourtant malgré tout ça j'en voulais à personne, parce que des mecs j'en ai eu encore plein, de toutes les sortes et sans discernement de race, de religion ou de condition sociale. Ça a été la joyeuse ronde à perdre haleine pour me trouver un mec, jamais le même, et des fois deux ou trois, un à la fois ou tous ensemble, dès que j'ai fui de mon village pour venir à

Paris. J'ai fait l'amour avec toute la classe de première moderne du lycée Buffon en quelques mois, sans compter les extra avec des filles, et je m'introduisais clandestinement de nuit dans toutes les caves des Maisons d'étudiants ou des foyers de travailleurs français et étrangers. A la Cité Universitaire, même la Maison d'Espagne qui est pourtant une forteresse, ne m'a pas résisté.. J'ai appris du suédois, de l'anglais, du portugais, de l'arabe ; j'ai fait l'amour avec tout ce qui me tombait sous la main, pourvu que ça me transperce. Pourtant j'ai jamais joui, et j'ai jamais une seule fois ressenti avec un mec l'immense plaisir que j'ai toujours avec les filles.
« J'aimerai bien voir que la société change. Sans toutes les pressions qu'on inflige aux petites filles dès leur enfance, en leur soufflant qu'il faut qu'elles aillent avec les hommes (pour avoir des enfants) seraient-elles instinctivement attirées par eux, ou choisiraient-elles de rester entre elles à vivre dans leur monde fait de caresses et de douceur.
« Mais par pitié, les mecs, cessez de nous agresser continuellement avec tous vos problèmes sexuels, brûlez plutôt ce système qui fait de vous des victimes et des chiens en chaleur. Parce que si ça continue comme ça on n'aura plus besoin de vous, étant donné que comme vous êtes maintenant, vous êtes repoussants ! »

Qui c'est qui baisse les yeux ? Pas moi, parce que y'a pas de raison ; je ne suis ni en-haut, ni en-dessous, mais à égalité. Ça me fait plutôt de la peine à cause de tout ce qu'on leur a mis dans la tête à eux aussi ; mais ça doit pas être toujours marrant d'être un homme. Baisser les yeux quand on est dans la rue ou n'importe où, c'est pas seulement se soumettre, mais c'est aussi faire un clin d'œil au mec qui vient vers vous plein de merde plus ou moins inconsciente, qui vous rabaisse systématiquement, parce que c'est un réflexe social.
Je baisse les yeux en te croisant, c'est que je suis ton esclave et celle de tous les autres étant donné que je ne suis qu'une femme. Je suis ton inférieure, étant donné tout ce que tu représentes dans le système. Et je te suis soumise et prête à me soumettre, sur un seul geste de toi, même grossier ; n'importe quoi, puisque tu es le plus fort. Je souffre, j'ai honte et je suis malheureuse, la rue est une douleur, mais n'importe quelle façon que tu m'aborderas tu es mon supérieur, et je suis prête à tout pour toi.
Et c'est tout un boulot intérieur, un nettoyage impitoyable et difficile, toute une réhabilitation logique à l'intérieur de soi, pour en arriver finalement à cette toute petite chose : regarder devant soi naturellement quand on marche. Mais à partir de là tout est changé, parce que tous tes rapports sont à égalité, et c'est à toi aussi de juger si un mec te correspond ou non, et de voir comment nos petits gars sont des fûtés plutôt tragiques, étant donné que chacun est prêt à tout pour prouver aux autres que c'est lui qui est le plus fort. C'est eux qui sont esclaves de tout un engrenage de mensonges humiliants qui les enchaînent ; et ils y marchent aveuglément, comme des taureaux à l'abattoir...
Qu'ils soient « free » ou gauchistes, ils vivent dans leurs refuges de mecs où tu n'as rien à foutre. Alors si tu veux vivre quand même parce que la terre est à tout le monde, il y a plus qu'une façon pour toi, c'est de te reconnaître un être humain à part entière comme femme, et de

lutter par tes moyens, pour que tout ce bordel s'arrête un de ces jours.

Je suis une fille, toi un garçon, on a envie l'un de l'autre, on fait l'amour, c'est pourtant simple, non.
Ben non, parce que le mec se met à perdre son sang-froid et à trembler. Juste à l'instant où il vient de m'en foutre plein la vue parce qu'il connaît tout, il a tout vu, tout lu ; tout entendu, item... Mais pour question de baiser, ça il bat la retraite. Alors tant pis à cause qu'il n'est pas seul au monde.
Le fric, la condition sociale, moi je m'en fous plutôt, pas eux. Il faut appartenir à leur petite chapelle ; passer par toutes leurs comédies d'approche en se faisant de grandes phrases pour finir sur un pieu. C'est les gauchistes qui sont les plus acharnés à vouloir des échanges de vues politiques et culturelles avant qu'on fasse l'amour, avant longtemps. Les « frees » sont froids, et ils ont d'autres choses à faire parce que c'est des Narcisses. Les autres en général sont des petits cons qui pensent qu'à arriver, et qui baisent pas avec n'importe qui, étant donné qu'il faut qu'ils maintiennent leur standing.
Toute petite fille c'était plus simple ; j'étais une fille et fière de l'être, et y avait les garçons. On jouait à « tu me montres ton machin, je te ferais voir le mien » et on faisait l'amour derrière les tamarins. On se posait pas de questions à cette époque, étant donné qu'on faisait tout ce qu'on avait envie.
Maintenant, au siècle de la critique et des déodorants, si t'as de l'instinct t'es à la honte.
Alors dis donc, y a personne qui m'empêchera de laisser libre cours à mes élans, étant donné que j'aime faire l'Amour ; en me faisant du chantage à la honte, tant que cette société pourrie ne sera pas balayée. Paysans, ouvriers, émigrants, garçons de café ou étudiants, à un ou à plusieurs, pour moi c'est seulement le problème de ne jamais leur laisser l'arrière-goût qu'ils m'ont eue. C'est pas facile, mais j'y arrive instinctivement parce que je les aime, et que c'est toujours moi qui les choisis en les quittant sans jamais rien leur prendre.

Nicole Bley.

# WILHEM REICH : LE SEXE ROUGE

Il n'y a pas de révolution sans révolution sexuelle ; lutter contre la famille, c'est lutter contre l'ordre capitaliste tout entier : pour le dire et le prouver, on n'a pas encore trouvé mieux depuis quarante ans que Wilhelm Reich. Ce n'est ni un papa, ni un vieil obsédé : écoutez-le, c'est le moment ou jamais.

La politique est partout, de l'usine à l'école, de la rue à la maison, de la maison à nos conflits internes, de nos conflits internes à nos problèmes intimes. Tout est politique. Voilà qui fut mille fois dit et entendu depuis quelques années, voilà qui ne fut pas toujours compris, même parmi les plus attentifs à deviner la Révolution dans le moindre de leurs gestes, même parmi les plus décidés à affirmer leurs révoltes et leurs aspirations dans le moindre de leurs actes. Essayez donc de « politiser le problème » quand votre compagne s'en va avec un godelureau de passage. Militant ou pas, quelque chose vous tord les tripes et vous fait mal au cœur, c'est tout. Et merde à la politique.

Non, pas merde à la politique. Nous sommes là, justement, au cœur même du problème social, à l'instant où l'on s'en croit le plus loin. « La sexualité est une affaire privée » est sans doute le pire des slogans bourgeois. Voilà la découverte que fit, il y a presque cinquante ans, un psychanalyste viennois du nom de Wilhelm Reich.

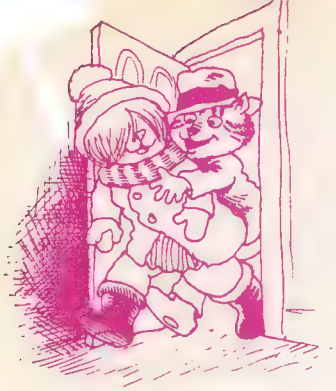
Alors qu'il était encore le principal assistant de Freud, en 1924, Reich entreprit des recherches sur l'origine sociale des névroses et créa des « Dispensaires d'hygiène mentale » dans les quartiers populaires de Vienne. Il voulut répandre la psychanalyse dans le mouvement ouvrier, ce qui le fit exclure de « l'Association de psychanalyse ». Il voulut en fait tenter une synthèse originale des doctrines marxiste et freudienne, ce qui mécontenta marxistes et freudiens. Reich fut toujours un empêcheur de danser en rond et de psychanalyser en laboratoire, ce qui en fit, pour les mandarins de tout poil, un personnage tout à fait incongru. Il fut donc consciencieusement démoli, calomnié, boycotté et oublié. Pas longtemps. Les problèmes qu'il a posés demeurent, plus aigus que jamais, et les solutions qu'il propose à la crise sexuelle de la société occidentale ont ceci d'intéressant qu'elles supposent une révolution politique radicale.

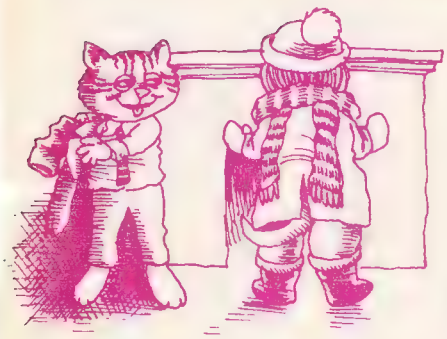
Voyons de plus près. Dans les dispensaires psychanalytiques populaires créés en 1922, Reich se rend compte que la plupart des névroses qu'il traite prennent racine dans la misère matérielle de ses patients. Conséquence évidente : la thérapeutique individuelle restera sans effet si elle ne s'accompagne pas d'une action sociale vigoureuse. Deuxième constatation : plus les jeunes, au stade de la puberté, sont sexuellement frustrés, plus ils ont de difficultés psychiques. Or la société occidentale réprime violemment l'expression sexuelle des adolescents. Donc la psychanalyse doit partir en guerre contre la morale sexuelle régnante. C'est clair. Ce qui l'est moins, pour Reich, à l'époque, c'est le rôle de la famille dans la répression de la sexualité enfantine. Il traitera plus tard ce problème.

Pour l'instant il lit Marx et s'engage dans le marxisme à la suite des émeutes populaires de juillet 1927 à Vienne. Alors commence une expérience militante qui va le conduire à d'importantes découvertes. Après une tournée de conférences sur la famille, l'éducation des enfants et les troubles sexuels, il fonde, en 1929, six centres de conseil sexuel rapidement pleins à craquer, surtout de jeunes filles et de femmes enceintes. « Pendant deux ans, dit Reich, je fus à ce point assailli par les expériences écrasantes de la misère sexuelle du peuple qu'en moi-même s'opposèrent de plus en plus le savant et le politicien. » Il découvre les jeunes dans leur vie quotidienne, leurs révoltes, leurs difficultés d'adaptation : « J'appris progressivement à comprendre leur méfiance profonde et justifiée de tout ce qu'on appelle « autorité » ou « adulte ». (...) C'était comme s'ils avaient longtemps porté un joug dont ils ignoraient la signification. (...) Lorsque j'expliquais les rapports simples entre la frustration génitale et la nervosité, les jeunes comprenaient immédiatement. » Le socialisme doit libérer l'homme, dit Reich. Mais sans liberté sexuelle, pas de liberté du tout. La révolution doit abandonner la morale sexuelle héritée de l'idéologie bourgeoise. Des militants s'effraient, contestent : « Tu vas trop loin, disent-ils, tu prêches la licence. Explique-toi là-dessus ». Et Reich de s'expliquer : « Ne pas être pour la licence au sens d'une vie sexuelle hygiénique, pour la meilleure forme de satisfaction de l'impulsion sexuelle, c'est faire une concession à la morale régnante, c'est collaborer à la misère sexuelle, c'est soutenir l'idéologie bourgeoise. (...) Ce qui nous distingue de nos adversaires, c'est que nous examinons chaque cas concrètement, d'après ses causes et ses conséquences, tandis que nos adversaires abordent ces questions d'un point de vue moral abstrait. »

Reich déclare avoir tout appris sur le terrain, « par la pratique médicale et sexologique dans la jeunesse viennoise ». C'est à partir de cette pratique concrète qu'il faut mettre le nouveau monde en chantier.

Et Reich avance. Il défriche. Sa pensée-bulldozer laisse loin derrière lui ses détracteurs empêtrés dans leurs propres brousailles. Sous des tonnes de poussière accumulée, d'interdits et de « grands principes », il découvre les principaux piliers de l'oppression bourgeoise la plus sournoise, celle qui place un flic dans chaque cervelle vivante : « La famille et l'école, dit-il, ne sont de nos jours d'un point de vue politique rien d'autre que des ateliers de l'ordre social bourgeois destinés à la fabrication de sujets sages et obéissants. Le père, dans sa figure habituelle, est le représentant des autorités bourgeoises et du pouvoir d'Etat dans la famille. L'autorité d'Etat réclame des adultes la même attitude obéissante et soumise que celle qu'exige le père de ses enfants quand ils sont petits ou adolescents. Le manque d'esprit critique, l'interdiction de protester, l'absence d'opinion personnelle caractérisent la relation des enfants fidèles à leur famille avec leurs parents, ainsi que celle des employés et fonctionnaires dévoués aux autorités avec l'Etat, et celle dans l'usine des ouvriers non éclairés et sans





conscience de classe avec le directeur ou le propriétaire de l'usine » (**La crise sexuelle**). Bref, la famille patriarcale est une fabrique d'idéologies et de structures mentales conservatrices. Fonction hautement politique, à la f o i s directe et indirecte. Directe : elle est « un Etat autoritaire en miniature ». Indirecte : la répression sexuelle prépare l'enfant à la résignation et aux attachements « collants » qui le porteront plus tard à souhaiter le mariage et à répéter les liens familiaux en fondant une nouvelle famille. La répression sexuelle a pour but, en fait, de rendre les jeunes aptes au mariage. Ce qu'il faut comprendre ici, et Freud l'avait expliqué avant Reich, c'est ceci : les liens sexuels prédominants dans l'enfance sous-tendent toutes les relations parents-enfants. Eduquer un enfant, c'est lui imposer un certain nombre de frustrations et lui octroyer un certain nombre de satisfactions. Permissions et interdits sont intériorisés par l'enfant qui s'impose les comportements voulus par son père. Il idéalise l'image même du père. Et devenu grand, il projette cette image dans ses rapports avec d'autres hommes. D'où le respect irrationnel du chef, aimé et redouté **a priori**, à la façon du père. Voilà le secret de la fonction politique de la famille. Elle impose à l'enfant une dépendance psychologique, en le rendant avide d'images du père et de la mère. Cette dépendance est à la source de toutes les attitudes politiquement irrationnelles. Pourquoi, dit Reich, l'individu affamé **ne** vole-t-il **pas**, alors que le simple instinct de conservation commande le contraire ? Pourquoi l'opprimé **ne** se révolte-t-il pas ? Pourquoi l'homme moyen court-il à la guerre contre un ennemi qu'il ne connait pas ? Pourquoi remet-il son sort entre les mains de chefs politiques ou syndicaux qu'il tient souvent p o u r des crapules ? Parce qu'un enfant **doit toujours** obéir, par principe. Parce qu'on **doit** respecter son père. C'est ainsi que nos cerveaux ont été programmés, une fois pour toutes, par nos parents qui, les pauvres, ne furent pas mieux lotis que nous.

Une fois pour toutes, disent nos chers professeurs, médecins et curés. Certes, nous ne sommes plus au Moyen-Age, la sexualité doit avoir droit de cité. Améliorez les relations du couple, espacez les naissances, facilitez le divorce pour que les mariages subsistants soient moins branlants. Mais, iconoclastes, ne touchez pas à la famille, « cellule de base de la société », « indispensable à l'épanouissement de nos chers petits ». Ne touchez pas au principe sacré de notre Civilisation !

Pourtant, dit Reich, la famille est l'instrument de la répression sexuelle. Et lutter contre la morale sexuelle régnante, c'est lutter contre l'éducation des enfants dans le cadre de la famille. Deuxième point : lutter contre la famille, c'est lutter contre l'ordre capitaliste tout entier. La répression sexuelle est en dernière analyse politique. Donc la lutte contre la répression sexuelle est révolutionnaire, qui met en cause tout l'appareil répressif de l'Etat.

1931 : Reich fonde à Berlin, avec l'accord du Parti communiste, une « Association allemande pour une politique sexuelle prolétarienne » (par abréviation SEXPOL) qui regroupe divers mouvements de jeunesse, et des centres de planning socialistes, communistes et catholiques. En 1932, elle compte 80 000 membres. La direction du Parti s'inquiète du succès du mouvement dont le contrôle lui échappe. Elle convoque un congrès qui met Reich en minorité. Mais les jeunes continuent le travail de propagande, refusent d'obéir aux directives du Parti qui interdit la distribution du **Combat sexuel de la jeunesse**, le manifeste que Reich écrivit pour la fondation de la Sexpol. L'organisation repose sur deux principes : la politisation des revendications sexuelles (droit à la contraception, à l'avortement, à un logement indépendant pour les jeunes, à l'indépendance économique par rapport à la famille) et l'autogestion : les jeunes doivent s'organiser eux-mêmes, les expériences doivent être réalisées et contrôlées par la base. Seules quelques lignes générales d'action sont déterminées à l'avance. C'est dans la pratique quotidienne que l'on doit trouver la solution aux problèmes psychologiques et organisationnels, que l'on doit définir la tactique à mettre en œuvre contre la répression. Une véritable propagande révolutionnaire doit partir des besoins des gens, dit Reich, et non d'une « c o n s c i e n c e de classe » purement politique qui n'existe que dans la tête d'une poignée de militants.

Tollé général, contre-attaque des vénérés dirigeants révolutionnaires appuyés par la poignée de militants susnommée : la politique sexuelle est « une diversion à la lutte des classes ». Elle détourne l'intérêt des individus vers la satisfaction de besoins individuels, alors qu'un véritable travail politique doit s'attacher à résoudre les problèmes sociaux. Ces arguments sont purement et simplement empruntés à la morale bourgeoise, répond Reich. Vous croyez que la sexualité n'a rien à voir avec le travail ? Tout travail, même politique, est mieux accompli par un homme sexuellement satisfait que par un individu bloqué, frustré, mal dans sa peau. Celui qui a des problèmes sexuels n'est pas un militant sûr. Il craquera plus vite. Il tournera plus vite le dos aux intérêts de sa classe lorsque des dif-

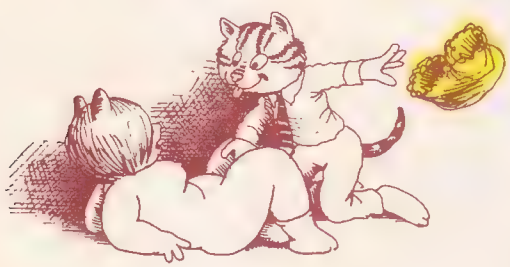
ficultés politiques apparaîtront. D'accord, rétorquent les autres. La répression sexuelle existe, et c'est bien regrettable. Mais le capitalisme est avant tout un système d'exploitation économique. Donc, pour des raisons de f o n d autant que stratégiques, nous devons lutter pour le contrôle des moyens de production. Ce n'est pas suffisant, répond Reich, pour deux raisons : d'abord parce que le besoin sexuel est un besoin matériel. Ensuite parce que la répression sexuelle est à l'origine du respect de l'autorité, de la soumission, de la peur du changement. C'est grâce à ces peurs et ces principes que l'idéologie réactionnaire est si efficace. C'est à cause d'eux que les gens ont tant de mal à « changer la vie », même quand ils en ressentent l'absolue nécessité. Il faut lutter contre la répression sexuelle tout de suite, avant la révolution. Si vous voulez que l'édifice bourgeois s'effondre, il faut d'abord miner ses piliers.

« Le noyau de la politique culturelle de la réaction est la question sexuelle. Par conséquent le noyau de la politique culturelle révolutionnaire doit aussi être la question sexuelle » **(Psychologie de masse du fascisme).** Enfin, d'un point de vue strictement stratégique, la question sexuelle est le plus sûr moyen de politiser les gens, qui ressentent la répression dans leur chair et dans leur tête. Elle est même le seul moyen de politiser les adolescents. Il n'est pas question, évidemment, de « substituer la politique sexuelle à la politique économique ». Changer l'ordre sexuel en ne se préoccupant pas de l'ordre social et politique, ce serait du réformisme bourgeois : « Les libéraux, dit Reich, essaient, par le biais d'une réforme sexuelle d'introduire une parcelle de socialisme dans notre société. Ils voudraient, renversant l'ordre des choses, instituer une réforme sexuelle avant de modifier la structure économique. » Le principe du réformisme bourgeois est moral et idéaliste. Mais la misère sexuelle a des causes sociales objectives. La politique sexuelle révolutionnaire ne peut donc qu'être intégrée à la lutte globale pour le socialisme. En somme, ni prédominante, ni systématiquement refusée, on doit lui trouver sa juste place dans le combat pour la liberté.

Les politiques ne sont pas d'accord, les psychanalystes non plus. Mais les objections de ces derniers sont plus sérieuses : vos tentatives de p o l i t i q u e sexuelle, lui disent-ils, n'ont qu'un effet de démystification superficielle. Elles passent à côté des forces profondes du refoulement sexuel. Ces objections ont de quoi ébranler Reich. Il pense lui-même que l'efficacité de la morale bourgeoise vient justement de l'intériorisation du refoulement sexuel. Et il se rend compte que les différents mouvements de libération sexuelle s'attaquent aux manifestations les plus extérieures, les plus spectaculaires de la répression. L'expérience de la Sexpol lui permet d'apporter quelques éléments de réponse : « Si je vais parler à une chrétienne ou à une petite bourgeoise de ses besoins sexuels, elle m'opposera tout son appareil moral ; je ne pourrai pas la convaincre de quoi que ce soit. Mais si la même femme se trouve exposée à une atmosphère de masse, si par exemple elle assiste à un meeting de politique sexuelle dans lequel on parle ouvertement et clairement de ses besoins sexuels, d'abord en termes médicaux, ensuite en termes politiques, elle ne se sentira pas seule, elle remarquera que tous les autres écoutent également des choses interdites. A son surmoi individuel, ou si l'on veut à son instance morale, on opposera une atmosphère collective d'affirmation sexuelle, une nouvelle morale qui pourra p a r a l y s e r (sinon supprimer) son refus de la sexualité, du fait qu'elle nourrit sans doute elle-même, dans son for intérieur, des pensées et des désirs analogues, du fait qu'elle pleure elle-même en secret son bonheur perdu ou qu'elle aspire au bonheur sexuel. La situation de masse renforce la revendication sexuelle, qui est valorisée socialement. Il ne s'agit donc pas de porter remède mais de susciter la conscience de la répression, de faire entrer dans le champ de la conscience le combat de la sexualité et la morale, de l'attiser par la pression d'une idéologie de masse et de le convertir en action politique **(Psychologie de masse du fascisme).**

Donc la discussion, et surtout l'action collective, nous placent dans une situation qui permet la levée des refoulements. D'autre part, l'objectif de la politique sexuelle n'est pas de s'attaquer directement aux refoulements mais de susciter la conscience de besoins précis, et des obstacles politiques que la société leur oppose. Ce n'est enfin que par un changement radical dans l'éducation des enfants que les refoulements pourront vraiment être surmontés.

Selon Reich, il faut à court terme politiser les problèmes sexuels, à long terme abolir la famille bourgeoise et promouvoir de nouvelles formes d'éducation des enfants. Voilà l'objectif véritable. Une politique sexuelle qui n'en tient pas compte est condamnée plus ou moins rapidement à la débilité. Kate Millet remarque par exemple que des décennies de lutte féministe — parfois héroïque — ont abouti à l'obtention du droit de vote pour les femmes. C'est dérisoire. Si l'on ne s'attaque pas au véritable objectif — la



famille bourgeoise — le combat reste insuffisamment politisé et sombre dans l'imitation des groupes politiques les plus primaires qui opposent les bons aux méchants, telle classe à telle autre, les femmes aux hommes et les homosexuels aux hétéro-flics. D'autre part, si le système capitaliste tout entier est la source première de la répression sexuelle, l'institution immédiatement à la base de cette répression, c'est la famille. Si par exemple un mouvement féministe s'attaque directement aux leviers de commande de la société mâle, il n'y a rien à redire en ce qui concerne les objectifs. Mais s'il ne s'attaque pas simultanément à la répression sexuelle dont sont victimes les enfants des deux sexes, il va au combat avec de mauvaises troupes et risque la débandade.

De plus, résumer la répression sexuelle à l'asservissement de la femme, sans s'attaquer en même temps à l'enracinement psychologique de cet asservissement (l'éducation familiale), c'est déboucher sur une lutte plus sectorielle encore que la lutte contre la répression sexuelle au sens de Reich, et risquer par conséquent d'aller au combat avec de mauvaises troupes et sur un terrain arbitrairement limité. Ce risque se concrétise dans l'imitation des groupes politiques léninistes qui s'assimilent à la classe opprimée et préconisent par conséquent la lutte « classe contre classe » (ce qui était peut-être moins faux pour les bolchéviks eux-mêmes que pour leurs émules d'aujourd'hui). Ainsi, on dressera de façon manichéenne les femmes contre les hommes (ou les homosexuels contre les hétéro-flics, les jeunes contre les vieux, etc.). Mais l'on n'a ainsi politisé (pour autant qu'on l'ait réellement fait) que les formes les plus superficielles de la répression sexuelle. Le risque est de rester bloqué dans des actions spectaculaires, qui relèvent de ce que Reich appelait des formes de « révolte sexuelle bourgeoise » (qui ne sont pas encore une « révolution sexuelle prolétarienne »). Bourgeoises parce que, bien que légitimes en soi, ces révoltes ne sont pas correctement politisées.

Il semble que Reich, tout au moins parmi les mandarins — politiques ou psychanalystes — n'ait pas de disciple. Quarante ans après la Sexpol, il reste puissamment subversif. Par suite de magouilles d'éditeurs et d'héritiers abusifs, ses œuvres sont restées longtemps inédites. (Certaines d'ailleurs ne sont connues que grâce à des éditions pirates.) Mais elles sont lues, de plus en plus, et les idées de Reich encore toutes neuves imprègnent aujourd'hui largement les couches marginales et néanmoins laborieuses de la jeunesse révolutionnaire. C'est justice. L'humanité souffrante n'a pas tellement fait de progrès, depuis quarante ans, qu'elles puisse se payer le luxe de refuser les services d'un tel homme. Pour changer la vie, il faut passer par Wilhelm Reich.

Constantin Sinelnikoff.

## Livres de W. Reich actuellement disponibles :

**La révolution sexuelle** (10/18, 6 F) ;Critique de la famille en tant qu'instrument de la répression sexuelle et de la soumission à l'autorité. Remarquable étude de la révolution sexuelle soviétique dans les années qui suivirent 1917.

**Psychologie de masse du fascisme** (La Pensée Molle, 9 F) : livre également très important qui explique le décalage entre la situation sociale objective des exploités et leur attitude idéologique ; comment le nazisme sut faire appel aux aspirations inconscientes des travailleurs contre leur intérêt objectif.

**Le combat sexuel de la jeunesse** (La Commune, 5 F) : cette brochure d'éducation sexuelle destinée à la Sexpol n'a pas perdu de son intérêt, surtout dans ses chapitres concernant la signification de la répression sexuelle dans le capitalisme.

**Qu'est-ce que la conscience de classe ?** (Sinelnikoff, 5 F) : suite de **Psychologie de masse du fascisme** : L'erreur du parti communiste allemand a été de supposer qu'il existe une conscience de classe toute prête dans les masses ; il n'existe, dans la conscience de l'individu moyen, que des facteurs favorables ou défavorables à une conscience de classe. On ne peut faire le bonheur du peuple malgré lui. Brochure également facile à lire. (Ecrire 5, avenue du Puits - Nice).

**Matérialisme dialectique et psychanalyse** (La Pensée Molle, 6 F) : essai théorique destiné à des lecteurs communistes : la psychanalyse, dans ses aspects d'analyse scientifique des contenus psychiques individuels, complète la conception marxiste de l'histoire en montrant par quels chaînons intermédiaires l'idéologie se transforme en force efficace « dans la tête de l'homme ».

**La fonction de l'orgasme** (L'Arche, 19 F) : gros livre qui retrace la carrière et la biographie intellectuelle de Reich ; c'est le seul livre traduit en français où l'on trouve exposée dans le détail la théorie de Reich sur l'importance de l'orgasme pour l'équilibre psychique.

**L'analyse caractérielle** (Sinelnikoff)

# SEX ETERA

Après des années de recherche et avoir dépensé des millions de francs le S.I.P.S.I.* a mis au point une série de tests pour déterminer vos capacités sexuelles.

Le test que nous publions a été programmé sur ordinateur, il sert à établir le degré de sensualité des femmes hétérosexuelles.

Si vous êtes une fille et que vous souffrez d'insatisfaction dans vos rapports sexuels avec les hommes, ce test pourra vous faire d'importantes révélations sur votre sensualité — ou son absence. Nous vous assurons que personne ne regardera par-dessus votre épaule lorsque vous passerez ce test, aussi répondez honnêtement à chaque question. **Ne cochez qu'une seule réponse par question.** Soyez franche et vous apprendrez peut-être quelque chose. Souvenez-vous que ce sexe que vous sauvez est peut-être le vôtre.

**Test de la sensualité féminine**

1. Combien de temps vous faut-il pour être véritablement excitée et prête à l'acte sexuel ?
a) 30 mn ☐ b) 15 mn ☐
c) 5 mn ☐ d) 3 mn ☐

2. Quand vous êtes bien excitée, vous sentez vous :
a) Faible ☐
b) Excitée et agressive ☐
c) Pleine de désir mais ni agressive ni soumise ☐

3. Préférez-vous avoir des rapports sexuels dans :
a) Un appartement vide, toutes portes fermées ☐
b) N'importe quel lieu raisonnablement tranquille, sans visiteur inopportun ☐
c) N'importe où, même si on vous voit ou que l'on vous observe pendant l'amour ☐

4. Vous souciez-vous de faire impression sur votre petit ami et de le convaincre de votre passion et de votre savoir faire ?
a) Oui ☐
b) Non ☐
c) Quelquefois ☐

5. Faites-vous plaisir à votre petit ami en stimulant ses zones érogènes pendant l'acte sexuel ?
a) Quelquefois ☐
b) Toujours ☐
c) Jamais ☐

6. Lorsque vous avez des rapports pour la première fois avec un nouvel amant, êtes-vous :
a) Anxieuse ☐
b) Hésitante, voire réticente ☐
c) Enthousiasmée par ce qui se prépare ☐

7. Transpirez-vous abondamment quand vous faites l'amour ?
a) En général ☐
b) Quelquefois ☐
c) Jamais ☐

8. Pendant l'amour, votre peur d'être enceinte est-elle :
a) Considérable ☐
b) Faible ☐

9. Quelles sont vos réactions quand on embrasse vos oreilles ?
a) Ça vous chatouille ☐
b) Ça vous excite ☐
c) Ça vous laisse indifférente ☐

10. Quelles sont vos réactions quand on vous embrasse la nuque ?
a) Ça vous chatouille ☐
b) Ça vous excite ☐
c) Ça vous laisse indifférente ☐

11. Quelles sont vos réactions quand on vous embrasse le cou et l'épaule ?
a) Ça vous chatouille ☐
b) Ça vous excite ☐
c) Ça vous laisse indifférente ☐

12. Pensez-vous que votre poitrine soit :
a) Très sensible ☐
b) Normalement sensible ☐
c) Insensible ☐

13. Vous masturbez-vous ?
a) Fréquemment ☐
b) Occasionnellement ☐
c) Jamais ☐

14. Pensez-vous que vos lèvres soient :
a) Très sensuelles ☐
b) Normalement sensuelles ☐
c) Pas très sensuelles ☐

15. Atteignez-vous l'orgasme lors de vos rapports ?
a) Chaque fois ☐
b) En général ☐
c) Rarement ☐
d) Jamais ☐

16. Avez-vous plusieurs orgasmes avant votre partenaire ?
a) Oui, souvent ☐
b) Rarement ☐
c) Jamais ☐

17. Pendant vos rapports :
a) Riez-vous beaucoup ☐
b) Parlez-vous ☐
c) Gémissez-vous et geignez-vous souvent ☐
d) Restez-vous très calme ☐

18. Quand vous pratiquez la fellatio
a) Vous vous arrêtez avant ☐
b) Vous buvez la coupe jusqu'à la lie ☐
c) Vous n'aimez pas cela mais vous le faites ☐

19. Quand vous allez à un rendez-vous, mettez-vous des sous-vêtements sexy ?
a) Toujours ☐ b) Souvent ☐
c) Rarement ☐

20. Portez-vous une gaine ?
a) Presque toujours ☐
b) Quelquefois ☐
c) Jamais ☐

21. Quelle est votre attitude en face des photos, livres et films érotiques ?
a) Cela vous excite ☐
b) Vous trouvez cela intéressant mais nullement stimulant ☐
c) Cela vous dégoûte ☐

22. Pendant vos rapports, est-ce que vous mordez et griffez ?
a) En général ☐
b) Quelquefois ☐
c) Jamais ☐

23. Répondez-vous favorablement à un peu de brutalité et de souffrance ?
a) Ah oui ☐
b) Quelquefois ☐
c) Non ☐

24. Avez-vous des envies secrètes qui pourraient être considérées comme perverses (dites sado-masochisme) ?
a) Oui ☐ b) Non ☐

25. Pratiquez-vous des actes qui pourraient être considérés comme pervers (sado-masochisme) ?
a) Oui ☐ b) Non ☐

26. Pendant l'acte sexuel ressentez-vous un plaisir supplémentaire si votre partenaire vous met un doigt dans l'anus ?
a) Oui, certainement ☐
b) Pas particulièrement ☐
c) Certainement pas ☐

27. Aimez-vous que votre ami vous sodomise ?

---

* Scientific Institute for the Proliferation of Sexual Intercourse.

a) Oui, certainement ☐
b) Non ☐
c) Jamais essayé ☐

28. Combien de temps pouvez-vous rester sans rapports sexuels avant de grimper aux murs :
a) 12 heures ☐
b) 2 jours ☐
c) une semaine ☐
d) un mois ☐

29. Quand vous êtes au-dessus de votre ami vous sentez-vous :
a) Inquiète ☐
b) Coopérative mais peu enthousiaste ☐
c) Délicieusement bien ☐

30. Après un rapport achevé, vous sentez-vous :
a) A plat, indifférente à votre ami ☐
b) Tendre, désirant des caresses ☐

31. Vous arrive-t-il de vous « détester le matin » ?
a) Souvent ☐
b) Rarement ☐
c) Jamais ☐

Maintenant, calculez votre score à l'aide du tableau suivant. Inscrivez le chiffre correspondant à la lettre de chacune de vos réponses à chaque question : a : 0 ; b : 2 ; c : 2, d : 5, par exemple pour la première question...

1. a : 0 ; b : 2 ; c : 2 ; d : 5.
2. a : 2 ; b : 5 ; c : 2.
3. a : 1 ; b : 2 ; c : 5.
4. a : 2 ; b : 1 ; c : 5.
5. a : 2 ; b : 5 ; c : 1.
6. a : 2 ; b : 1 ; c : 5.
7. a : 2 ; b : 5 ; c : 1.
8. a : 1 ; b : 5.
9. a : ; b : 5 ; c : 0.
10. a : 1 ; b : 5 ; c : 0
11. a : 2 ; b : 5 ; c : 0.
12. a : 5 ; b : 2 ; c : 0.
13. a : 1 ; b : 3 ; c : 0.
14. a : 5 ; b : 2 ; c : 0.
15. a : 8 ; b : 4 ; c : 2.
16. a : 10 ; b : 5 ; c : 2.
17. a : 8 ; b : 5 ; c : 8 ; d : 2.
18. a : 2 ; b : 5 ; c : 3.
19. a : 8 ; b : 4 ; c : 0.
20. a : 0 ; b : 2 ; c : 4.
21. a : 5 ; b : 2 ; c : 0.
22. a : 1 ; b : 4 ; c : 0.
23. a : 1 ; b : 4 ; c : 0.
24. a : 4 ; b : 0.
25. a : 4 ; b : 0.
26. a : 8 ; b : 4 ; c : 0.
27. a : 8 ; b : 4 ; c : 0.
28. a : 5 ; b : 2 ; c : 0 ; d : 0.
29. a : 0 ; b : 2 ; c : 5.
30. a : 1 ; b : 3.
31. a : 0 ; b : 1 ; c : 4.

Additionnez ces chiffres pour obtenir votre total.

## L'instant de vérité

**10-40**
Si c'est ici que plafonne votre total, nous avons de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Vous êtes plus détraquée que les maniaques anonymes du téléphone. Vous avez peut-être envie de rapports sexuels mais vos inhibitions représentent une vraie ceinture de chasteté. Votre coefficient sexuel est si faible qu'il est difficile de vous séduire et quand, enfin... c'est une catastrophe. Vous avez plus besoin d'un psychiatre que d'un amant.

**40-75**
Vous avez été un peu déçue par le sexe, n'est-ce pas ? Quelques orgies et un bon professeur ne seraient pas de trop. C'est tout un cirque pour enlever votre culotte. Vous vous perdez en conjectures débiles, sociales et autres, avant de passer aux actes. Hélas, vous faites partie de la moyenne. Notre conseil : cent fois sur le métier...

**75-100**
Vous êtes une partenaire modérée. Dans de bonnes conditions, vous êtes au-dessus de la moyenne. Cependant, vous n'en faites pas un plat. Vous êtes sensuelle et vous le savez, mais vous vous en cachez juste un peu. Contrairement aux deux groupes précédents, vous avez à votre actif quelques nuits mémorables. Continuez, vous êtes dans la bonne voie.

**100-140**
Probablement rien que le fait de passer ce test vous a mis dans tous vos états. Vous êtes plus qu'un bon coup et quand un type vous plaît, vous en venez rapidement au fait. Et vous faites en sorte qu'il en redemande. Si vous passez le week-end épuisant avec un playboy blasé, on peut aussi bien vous trouver le lundi dans le lit d'un artiste chevelu. Vous avez beaucoup d'amis des deux sexes et les types autour de vous ont une mine fatiguée mais heureuse. Vous irradiez le sexe et la sensualité, et vous avez envie de tout essayer au moins une fois... si vous ne l'avez pas déjà fait.

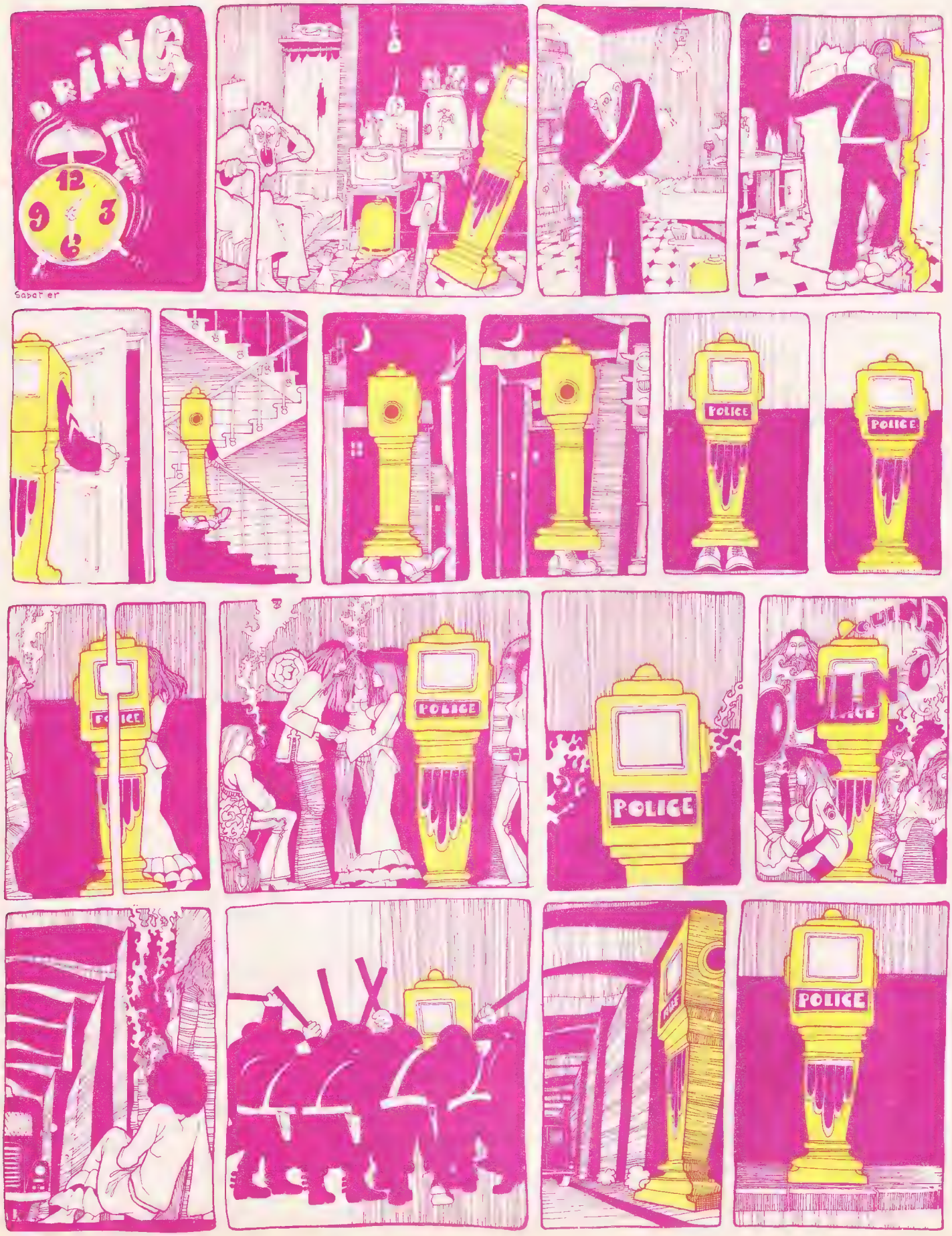
**140-165**
Ahhhhh ! Vous faites partie de l'élite. Une grande partie de votre vie active s'est passée dans un lit. Les hommes entrent dans votre chambre le torse bombé... et en ressortent à quatre pattes. Pour un homme vous êtes pire qu'un caleçon en papier de verre. Il vous est arrivé de laisser deux ou trois types sur les genoux en une seule journée. Vous êtes responsable de plus d'érections que Le Corbusier lui-même, la sensualité en personne. Votre chambre a l'air d'un champ de bataille et les coiffeurs et magasins de mode ne sont pas parmi vos préoccupations principales. Votre couvre-lit est couvert de cartes de France et vous avez une collection imposante de brosses à dents dans votre salle de bains. Nous avons besoin de plus de filles comme vous.

**Les gens d'Actuel sont vraiment formidables !**

**Pour vous, ce moi-ci, Kouchner s'est glissé derrière les banquettes arrières des voitures poitevines, Colette Saint-Cyr dans les caves des lycées, Capdevielle sous les grabats des bidonvilles et derrière les glaces sans tain des hôtels borgnes, le Duc dans le courrier des lecteurs, Constantin entre les lignes de W. Reich, la maquette a vu des centaines de dessins dégoûtants, Martine s'est acharnée sur sa machine et Bizot et Burnier ont rewrité et organisé comme des fous. Le résultat, il est là entre vos mains, œuvre libre et généreuse de journalistes libres et généreux. Et grâce à eux vous comprenez qu'on peut se masturber amoureusement, se sodomiser en chaine, pratiquer la fellatio avec gourmandise, le cunilingus avec saveur, l'homosexualité avec la tête haute, l'amour en groupe avec bonne humeur et le coitus interruptus avec remord. Allez, vibrez dans la douceur de l'automne, libérez-vous, lecteurs opprimés d'un journal libre écrit par des journalistes libérés. Y'a pas à dire, les gens d'Actuel sont formidables !**

**Eh ben, c'est pas vrai du tout. Si Paul VI vous parlait de ses petits désordres humides, Marcellin de la chaude atmosphère des fumeries d'opium et Franco du charme de la liberté d'expression, que diriez-vous ? — « Ça va pas la tête ? » — et vous auriez raison. Alors, petits débiles, je vous y prend à baver devant nous ! Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on a tous la gueule ramollie à force de forniquer, qu'on dort tous dans le même grand lit, qu'on vit en communauté à rotation sexuelle obligatoire, que les mecs du canard ont des carnets d'adresse comme des annuaires ? Tarés, on baise pas plus que vous, si c'est pas moins. Ralbol du « journalisme » et encore plus quand on parle du cul. Le sexe, c'est l'affaire de chacun, alors pourquoi prendre tant de distance. Je ne demandais ni une autobiographie ni une autocritique de la rédaction, mais un Bizot qui prend sa plume pour parler de ses problèmes, ça vaut le coup. Pourquoi personne ne l'a fait, en dehors de Nicole Bley ? Si l'équipe d'Actuel en est là, faut croire qu'on est tous mal barrés et que la révolution sexuelle n'est ni pour demain ni pour après demain.**

**Basile Kamir**


DRING
12
9
3
6
POLICE
POLICE
POLICE
POLICE
POLICE

NOVA PRESS

# OUAIS!

**A Actuel, nous ne sommes pas très doués pour les éditos. Heureusement un lecteur nous a envoyé ce texte.**

Camarades, j'en ai réellement marre, depuis six ou sept ans déjà. A vingt ans, ça fait pas mal et j'ai peur que ça continue, alors faut faire quelque chose. J'aime bien lire, j'aimerais causer aussi, mais c'est duraille et pourtant faut que je me vide, j'en ai trop sur le bide, et c'est coton pour décoller avec ce poids-là. Pourtant, j'ai pas trop de problème. Tiens, je m'entends très bien avec mes vieux, ils sont fantastiques, mais je peux pas parler de tout avec eux, c'est idiot, je sais pas pourquoi. Y'en a qui disent que c'est à cause de la différence d'éducation (pas de conflit de génération dans la famille, c'est très démocratique, on discute de ce qui intéresse la communauté, la famille, absolument de tout, même avec ma petite sœur de quinze ans). De toute façon je suis un cancre, j'ai mon bac, d'accord, mais à vingt et un an mon père est du niveau du B.E.P.C. (sans l'avoir) et ma mère n'a pas son C.E.P. (elle l'a d'ailleurs jamais passé) ; « vieille famille prolo clasique » d'avant-guerre, quoi ; et c'est elle l'aînée, alors deux ou trois ans d'école, pas plus, faut s'occuper des petites sœurs quand les parent bossent, surtout à l'époque 1920 ; eh oui, mes parents sont même assez vieux (55 et 50 ans), eh bien, malgré tout, sans être fan d'Hendrix, c'est eux qui ramènent une chiée de bouquins à la maison (« Do it », par exemple, c'est un achat de ma mère).

Tout le monde rêve beaucoup dans la famille quand un pote arrive chez moi, il est toujours surpris par l'atmosphère (...).

Mes vieux étaient coco et moi aussi avant 1968 et après, mais pas longtemps, jusqu'à la fin de l'année. Depuis 1969 je sais plus, je suis quelque chose comme un anarcho-maoïste, avec une orientation surréalisto-dadaïste avec un petit quelque chose en plus pour l'art (Artaud, Breton, Tzara en littérature, les Mothers, les Soft, le Gong, Terry Riley, le Velvet mais aussi Curved Air pour la musique dans la journée, la nuit j'aime mieux, ah ! je sais pas comment dire, un autre genre de beauté ; généralement vers minuit-deux heures, j'adore Simon et Garfunkel, le L.P. « Bridge over troubled water », je sais pas pourquoi, c'est planant. Page cinq déjà, je vais finir par être emmerdant, mais m'en veuillez pas, ça me fait du bien, je vous préfère au psychologue (j'ai déjà expérimenté le psychiatre aussi d'ailleurs, sont pas bêtes, ces mecs, mais quelle bande de cons quand même). Quel bordel cette lettre, n'est-ce pas ? Mais vous devez avoir l'habitude, non ? C'est peut-être pas marrant de me lire, mon style est dégueulasse, idem pour l'écriture et l'orthographe (c'est pas bourgeois ni réac. ce que je dis, simplement les sections littéraires du lycée qui m'ont manqué) (...).

Un jour, en cours devant les élèves (mes copains-ines), le prof de philo m'a comparé à « Guevara sans fusils », mais tout aussi dangereux et il a sorti froido, pendant une explication de la « phénoménologie » de Hegel, que si un jour il était au pouvoir, il aurait ma tête ; en effet il était le seul de la boîte à connaître à peu près mon idéologie (sic) et mes activités politiques, je me suis empressé de lui répondre que dans mon état à moi, celui que je rêve quand j'écoute Leadbelly, je lui donnerais des joints et une minette qui le feront jouir tellement qu'on deviendrait copains tous les deux. On s'entendait déjà pas mal pourtant. Un lendemain de manif, je sais plus laquelle, je suis arrivé en cours avec la tête bandée, en boîtant, avec un bras en écharpe ; m'a demandé d'où je venais dans cet état, j'y ai dis que j'avais eu une brutale « altercation » avec les « brigades spéciales » et des passages à tabac toute la nuit ; je suis sorti à 9 h 30 du bloc, à 11 heures j'étais à son cours, élève sérieux ; et ben devine ce qu'il m'a dit, ce puritain religieux, et en plein cours, lui que tout le monde pensait réac. : « Un jour, j'irai à une manif et si je me bloque un gars des brigades spéciales j'y casse la gueule, je crois même que je le tuerai avec plaisir. » Très sincèrement, c'est à peu près texto, et ben, devinez ce qui s'est passé : quatre types et deux minettes sont sortis de la salle de cours. Et ben ça m'en a fichu un sale coup. Et ils ont protesté auprès de la direction contre le prof de philo ; des belles ordures, depuis ce jour, ça a été la rupture dans la classe. Depuis que j'existe, je crois que j'ai jamais écrit à personne qu'à mes parents ou à mes sœurs, et c'est rare, seulement quand je suis sur la route, et là on pense à autre chose sauf quand on poiraute trois jours au même bord de route sans aucun stop et que le bus se ramène, et puis ça fait du bien de dire je t'aime à quelqu'un, même si c'est aux parents ou à mes sœurs, d'ailleurs quand je leur écris ça, je suis sincère. Quand je suis sur la route, je pense à ma petite sœur de quinze ans qui partirait bien avec moi, mais j'ose pas l'emmener, et aussi à mon père qui rêve malgré ses cinquante-cinq ans (peut-être cinquante-six ou cinquante-sept ans) d'embarquer ma mère dans sa petite bagnole et de partir tous les deux avec une tente, pour faire la route à leur façon.

Chez moi, on plane pépère sur la musique de Zappa et aussi l'Airplane, de Grateful Dead, Pentangle, Coltrane, etc. En effet, j'aime bien entendre cette musique, elle est joyeuse, elle apporte le bonheur et le bien-être (enfin, un type particulier de toutes ces choses-là), et aussi Hendrix qui ouvre un autre monde, torturé, angoissé, mais si tendre, presqu'une étreinte avec la musique, comme les petits matins où je vais me rouler dans l'herbe du parc (on a un pot inouï avec ce parc, que les freaks de la région viennent voir, c'est pépère, il y a plein de gens partout qui font plein de choses intéressantes). Ah ouais, je voulais aussi vous dire l'importance de la musique pour moi, et je m'aperçois que c'est la page 13, va falloir peut-être stopper les frais, oh et merde, je paierai une surcharge aux P.T.T.

**Donc j'en reviens à la zizique. Eh bien, c'est primordial pour ma pomme, je suis l'intox du phonographe (à la Brassens), d'abord la nuit depuis à peu près 21 heures ou 22 heures jusqu'à 3 heures ou 4 heures le matin, des fois toute la nuit, dans ces cas-là le lendemain matin vers 9 h 30 ou 10 heures je vais m'écrouler dans l'herbe du bassin. De bonne heure comme ça c'est mieux que « L'Olympe, cité des Dieux » (je sais de quoi je cause, je suis déjà allé les voir, ces mecs, pas très marrants marrants les dieux, ou alors je suis pas au niveau). J'étais heureux, pleinement et surtout sans raison, je me roulais dans l'herbe et le soleil me chauffait le ventre ou le dos par intermittence et j'avais fermé les yeux, alors peut-être que c'est une hallucination, peut-être que c'est vrai, je sais pas, mais je faisais l'amour avec le sol, avec l'herbe, avec l'odeur de la terre, l'eau du bassin, le bruit du vent et des arbres, ce matin en me roulant dans l'herbe, sous le soleil, je me croyais faire une immense partouze avec la nature, ce qui est la perfection de la beauté, du moins pour moi, et c'était si bon que j'atteignis presque l'orgasme. Je connais très mal le yoga, pour ne pas dire pas du tout, mais je crois que ça devrait être ça, son but au yoga, communion telle avec la nature qu'elle vous fait jouir et que vous avez l'impression de la faire jouir. Faire jouir la nature, n'est-ce pas merveilleux ?**

**Le matin, après mes ébats champêtres, j'aime bien Jefferson Airplane, à cause de Grace Slick, sa voix est fantastique, chacune de ses intonations est une fresque complexe aux coloris dingues pour mes yeux clos, je suis presque amoureux de sa voix tant elle me procure de plaisir pour mes délires, White Rabbitt est un chef-d'œuvre de peinture, qui, s'il pouvait être reproduit concrètement, comblerait d'aise tout le monde ; mais c'est une utopie. Mais qu'importe, je suis un partisan acharné de l'utopie dingue, du délire, il faut vivre dans le rêve, et il y a des cons qui pour ça me traitent de mythomane, c'est peut-être vrai, certainement même, mais j'en ai rien à foutre, je suis heureux, alors qu'ils me fassent pas chier avec leur réalité objective, avec la réalité matérielle tangible, j'en ai rien à branler de leurs conneries, je suis heureux mais c'est pas assez, je pourrais l'être encore bien plus, je pourrais être pleinement heureux et j'en suis fier.**

**Autre chose. En page six je dis que j'ai quelques problèmes du côté de la culotte ; j'm'en vas vous expliquer comme ça, vite fait. (Je veux pas m'imposer, mais vingt-quatre pages, mon cul tiens !) Voilà. Je crois profondément à l'amour et ça c'est par expérience que je cause (si le monde avait été un peu moins pourri, je serais marié à l'heure qu'il est, et je pourrais voir mon fils ; j'en ai un et je ne l'ai jamais vu). Ça fait pas mal de temps déjà, début 1970, je suis sorti avec une fille, banal, non ? Mais en juin ça continuait, ce qui pour moi était moins banal ; et septembre, après un petit stage au Maroc, du côté de Ketama, ça continuait toujours. Ça devenait grave, et v'là-t-y pas qu'au mois d'octobre elle m'annonce qu'elle est enceinte.**

**Et je me sauve pas en courant, sans laisser d'adresse, de moins en moins banal. On discute tous les deux. Première solution qui nous vient à l'esprit : l'avortement. Je me démerde pour trouver du pognon, en un mois deux cent cinquante sacs, c'est pas du petit boulot, et vers la mi-novembre elle m'annonce qu'elle ne veut plus. J'avais jamais été très chaud moi non plus. Elle veut garder son enfant ; je lui propose qu'on se le garde tous les deux.**

**Elle dit d'accord, et qu'on va se marier. Sur cette lancée on va voir mes parents, on leur explique (vraiment extra, ces vieux). D'accord, si vous le voulez, on fera ce qu'on pourra... Avec mon père on va voir ses parents, c'est duraille, mais l'affaire est réglée. On doit se marier en janvier-février. A la mi-décembre elle tente de se suicider, on l'en tire de justesse. Je vais la voir à l'hosto, elle me sacque. Quelque temps après, début janvier, je vais la voir chez elle. Elle me claque la porte au nez. Je lui envoie plusieurs lettres de janvier à mai : pas de réponse. Et en juin, j'apprends par une de ses amies qu'elle a eu un fils.**

**Voilà. C'est tout. Mais ça m'a foutu un sale coup, tellement que depuis le mois d'octobre 1970 (ça fait un an presque, jour pour jour) je fuis les filles de plus en plus, et que j'en arrive maintenant à une mysogynie quasi absolue.**

**Enfin, voyez le tableau. Voilà, c'est tout pour aujourd'hui... Joyeusement triste. Blaireau.**

## correspondants, attention

De nombreux lecteurs nous demandent de les mettre en rapport avec des copains qu'ils pourraient rencontrer dans leur ville ou leur quartier. Pour simplifier les choses, nous allons publier dans le prochain numéro la liste des correspondants d'*Actuel* avec leurs adresses. Cela devrait faciliter les échanges et susciter quelques activités intéressantes. Si, cependant, quelques-uns de nos correspondants ne voulaient pas ou ne pouvaient pas être contactés par des lecteurs de leur ville, qu'ils nous écrivent très vite : nous ne publierons pas leur adresse dans notre liste.

## dossier sexe

Après le dossier sur le sexe de ce numéro, écrivez-nous pour confirmer, démentir, témoigner : nous ferons plusieurs pages avec vos textes dans *Actuel* n° 15 de décembre.

## coucou crumb

**Actuel n'a pas encore vendu assez d'albums de Crumb pour en publier d'autres. Pourtant, les candidats sont nombreux en France, comme aux Etats-Unis. Achetez-le à vos amis. Si vous ne le trouvez pas, commandez-le au journal, vous y gagnez, en plus ! Voir quatrième page de couverture. Allez, c'est bon d'être soutenus... et n'oubliez pas, abonnez-vous, ou n'a pas de pub...**

M. Louis Grivot, dit Horace, qui n'avait pas marqué son nom derrière les photos d'Abbie Hoffman parues dans *Actuel* n°s 10-11, pages 40 et 43, nous fait fortement savoir que ces photos sont de ses œuvres, et non de celles de Mario Muchnik, comme nous l'avions indiqué par erreur.

## Un petit tour dans la presse souterraine

*Au dernier procès des ex-diffuseurs de la* Cause du Peuple, *c'était le cirque : le tribunal ridiculisé. Un des mecs vient témoigner à la barre : il y laisse ses babouches. Pendant ce temps-là les autres se font des sandwiches aux rillettes... On compte sur les copains de* Tout *pour avoir au moins autant d'imagination à leur procès : c'est pour bientôt, et ça risque d'être un des événements de la rentrée. Alors que* Loesh, Vroutsh, Créaction, Vivre, Zinc *et le* Cri du Peuple *continuent à paraître plus ou moins régulièrement,* Tout *est dans l'impasse : de discussion en réorganisation, des questions se posent. Faut-il continuer, avec qui, comment ? Le prochain numéro verra le jour quand seront résolus ces problèmes. Quand ? Pour l'heure, les non-journalistes mais néanmoins rédacteurs de* Tout *cherchent une nouvelle voie.*

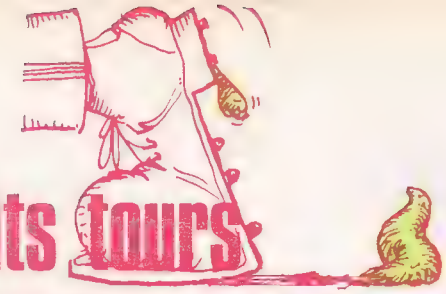
*Tous les deux mois vous pouvez acheter, malgré un titre à faire fuir,* Le bulletin paroissial du curé Meslier. *Vous ne serez pas déçus et en aurez largement pour vos trois francs. Pour ce bulletin, moins sévère que son apparence le laisse croire, la profusion des journaux d'extrême-gauche est un bien. Eux, ils dépassent largement le traditionnel Ras-le-bol qui fleurit un peu partout. Ils essaient de réfléchir sur la culture, sur l'art. Le numéro spécial sur le P.C. et sa politique culturelle est un vrai plaisir. Matière abondante, intéressante et pas du tout emmerdante. Ce n'est pas si courant. Abonnement d'un an + numéros spéciaux : 20 F. Ecrire à Jean-Michel Gateau, poste restante, Paris-7e.*

Le Tamanoir, *« journal surréaliste souterrain subversif » ne fait peut-être que reprendre des données de 1924, mais (avec effort assez louable) tente de faire coïncider la nouvelle presse et la vieille révolte. Six numéros parus. Richard Belfer, 3, rue de Monbel, Paris-18e.*

Provence

*Ceux qui veulent aider le Comité d'Information et de Sauvegarde de la Provence peuvent écrire à (et lire)* Le courpatier *(Courbatiero en pro-*

# la police fait trois petits tours



**Nous avons reçu quelques joyeuses petites nouvelles. « Actuel » n'a pas la parano de la répression. Mais, trop souvent, les « petites » répressions n'intéressent pas la « grande » presse. Il faut souvent une grande vague d'arrestations pour que ces rédactions molles tremblotent.**

## LA POLICE AU VINATIER

*Le 31 août dernier, en plein jour et en présence de plusieurs malades, Gérard Hof, exerçant comme interne titulaire à l'Hôpital psychiatrique du Vinatier à Bron (69) depuis un an et demi, écrit sur les murs de l'hôpital des graffiti dénonçant les aspects répressifs de la psychiatrie.*

*La réaction de l'administration ne se fait pas attendre : la police arrive sur les lieux avec un mandat d'amener contre G. Hof. Ne le trouvant pas, ils embarquent illégalement une amie qui se trouvait chez lui, pour procéder à son interrogatoire au commissariat central de Vauban.*

*Ainsi, le directeur, avec l'aide de la police, profite de cette occasion pour se débarrasser de gêneurs : G. Hof, en effet, est un de ceux qui ont dénoncé le plus violemment dans l'hôpital les pratiques répressives d'un pouvoir de classe dont la psychiatrie sert les intérêts !*

*Par exemple, l'exploitation scandaleuse des malades de l'hôpital par des entreprises privées sous couvert d'ergothérapie ; l'utilisation des hôpitaux comme lieu d'essai des produits pharmaceutiques que veulent commercialiser à leur profit les laboratoires privés.*

*Pour les aider, entrez en contact avec le Comité de Lutte du Vinatier, C.L.V. Bernet, 5, quai Perrache, 69 - Lyon-2e.*

**Il ne fait pas bon essayer de militer pour l'objection de conscience et le service civil. Il est interdit par la loi d'en parler.**

**Ceux qui trimballent des tracts passent devant le tribunal. Et vive la liberté d'opinion !**

**A Bressuire, dans les Deux-Sèvres, Jean-Marie Bouny et Roger Parisot ont été jugés le 27 septembre pour « propagande tendant à inciter autrui à bénéficier du statut des objecteurs de conscience dans le but exclusif de se soustraire à ses obligations militaires ». La pièce incriminée était un tract expliquant la loi sur le service civil en remplacement du service militaire et du service civique.**

**Puisqu'on ne peut en parler, renseignez-vous auprès de l'organisation des objecteurs de conscience, 129, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris-9e. Tél. : 874-60-15. Et si vous avez de l'argent en trop : C.C.P. Paris 3260-13.**

**Il se prépare un scandale encore pire. Henri Martin, jeune situ de Toulouse, qui avait lancé Crève Salope et organisé les premières fêtes sauvages de Toulouse, avec la participation de Jules Celma, l'éducastreur blême, Henri Martin, donc, risque six mois fermes. Il cherche des témoins pour l'innocenter, c'est important, il sera jugé en appel le 11 novembre à Montpellier. Il risque un minimum d'un an dont six mois fermes.**

Il existe un comité de soutien auquel vous pouvez envoyer de l'argent pour les camarades : Mme Annie Le Carrer, cité « Les Escholiers », app. n° 1, avenue de la Justice, 34 - Montpellier. Compte bancaire, au nom de Mme Annie Le Carrer, Crédit Agricol Mutuel (C.C.P. n° 36), n° de compte : 121 0024 17 à Montpellier.

**Voilà l'histoire de son arrestation :**

**J'arrive à Palavas le dimanche après-midi (parti de Toulouse le samedi en stop) ou tout semblait fini.**

**Je décidai donc de continuer mon voyage le lendemain, lundi, vers l'Italie. J'arrive crevé et je me couche dans les dunes, à 1 km du présumé « camp ». Le lendemain, lundi 9 août, je suis brusquement réveillé vers 4 heures du matin, par des C.R.S., je suis surpris. Il fait encore nuit. Je n'ai pas le temps de comprendre et je dois suivre les C.R.S. (bien équipés). Ceux-ci ratissent toute la côte (sur 10 km, entre 1 heure et 6 heures du matin, près de 500 flics). Impossible de fuir ou de résister. A 6 heures, tous les jeunes qui se trouvaient dans les parages sont « parqués » et gardés à la mitraillette, sous les insultes des C.R.S., les flics ont ordre de choisir une trentaine de « coupables » (sur 150 arrestations, dont il n'y avait qu'une trentaine peut-être de jeunes présumés être du « camp »). Ces trente sont conduits manu militari à la gendarmerie de Castelnau-Le-Lez (9 h), Montpellier, où a lieu un contrôle très approfondi et des « confrontations » avec des C.R.S. et des gardes mobiles qui sont supposés nous reconnaître (facilement, car ce sont eux qui viennent de nous arrêter). Je suis « dénoncé » par un lieutenant de garde mobile, mais il n'est pas certain de me reconnaître. Peu après, par vérification approfondie, la police apprend que je suis un militant connu, alors pour me coincer, elle fait appel au faux témoignage d'un C.R.S. qui lui « jure me reconnaître formellement », sans trop préciser bien sûr. Après 48 heures de garde à vue, une ultime confrontation « pour me faire avouer » se transforme « en passage à tabac », mais je garde le silence. Les coups pleuvent et je finis par me retrouver dans la cellule de la gendarmerie. Pour justifier ce passage à tabac, je suis poursuivi pour « outrages » (sic). Je ne suis pas le seul dans ce cas. Finalement, le mardi 10 au soir, nous ne sommes plus que treize inculpés, dont moi qui suis apparemment le seul « militant connu ». Le mercredi matin, nous sommes neuf à être déférés au parquet. Un passe en flagrant délit : amende ; un autre en liberté provisoire... On se retrouve à sept, le soir en prison. Le juge d'instruction a ordre de ne pas nous mettre en liberté provisoire, malgré les demandes. Pendant huit jours, nous resterons presque « au secret » : courrier retardé, pas d'information... Huit jours pendant lesquels nous sommes tondus, fichés, contrôlés, mesurés, pesés, etc. Finalement, le procès a lieu le 31 août, pendant ce temps il nous fut presque impossible de trouver des témoins pour la défense, seuls des amis (sur sept arrêtés, il y a deux mineurs dont les cas sont jugés à part). Sur cinq inculpés, un seul reconnaît les faits, deux étaient présents sur les lieux sans participer aux bagarres, et deux étaient absents. Dans mon cas, le procureur me charge en citant quelques cas d'arrestations (quatre cas) et me dénonce comme « agitateur professionnel qu'il faut éliminer », révélant par-là que le véritable motif est purement politique. Malheureusement, j'ai des témoins, malgré que je n'ai pas de témoins formels. Entre le mardi 3 août au matin et le mercredi 4 après-midi, puisque je partais de Paris pour Toulouse en auto-stop.**

*Le vigoureux leader de l'A.J.S., Charles Berg, n'a guère de chance, il va passer en jugement le 8 novembre pour « diffamation envers la police ». Ainsi d'ailleurs, que le journal de la Ligue communiste.* Rouge.

---

*vençal signifie : lieu hanté par les corbeaux). Le numéro 0 est consacré à Pollution et Politique. 6 numéros : 5 F. Correspondance : BP 2 - 84 - Rasteau.*

Cherbourg

Le Quetton, *ignoble feuille plus longue que large, va toujours poursuivant ses 100 % fou-con. Essayez de trouver le tome 132 de cette revue gratuite tirée à plusieurs kilos d'exemplaires. Mais Rockin'Yaset ne s'arrête pas là. Flanqué de Quetonia — qu'il vient d'épouser — et de Guston Roupignole, il commet dans la même foulée et de la même veine toute la presse underground de Cherbourg :* Viande 2, Tartenpion Polio 0 *et* Tatou Velu, *qui ne parle que de Rockin'Yaset. A suivre prochainement :* Cochon 1, Rouquin 55 *et* Paumé 3. Où va Cherbourg ?

Rappel : *Quetton, BP 44, 50 - Cherbourg (« on ne s'abonne pas à Quetton, on s'abandonne »).*

Lorient

*Une feuille bi-hebdo,* L'Orient, *est « tiré pour la Bretagne » par l'organisation des jeunes travailleurs révolutionnaires. Il entend informer les bretons qui en ont bien besoin et devenir par là un moyen d'action. On se libère, à Lorient : on fait le procès de ces journaux à grand tirage qui confondent la « drogue forte et l'acide, drogue de l'esprit »... (André Le Gall, BP 220, 56 - Lorient).*

B.D.

Anathème *se saborde à son numéro 0 bis. Regrets éternels. 1,50 F, 24 pages délirantes, pas un seul mauvais dessin, rien que des idées. C'était trop beau. A moins de les supplier, ils persisteront dans leur hara kiri. Un seul ennui : ils n'ont pas d'adresse.*

*On nous a envoyé aussi cet appel : « Nous voulons créer une maison d'édition underground qui éditera tous les textes des freaks refusés par les maisons d'édition de la culture officielle. Recherche d'une terre et d'une ferme n'importe où et recherche de fonds pour acheter une ronéo ou une offset. Ecrire chez Alain Brault, 1, allée du Bouleaux, 94 - Maisons-Alfort. »*

# LIBRAIRIE

L'Herne, dans sa collection des « Livres Noirs » (déjà parus : **Lettres du Yage** et **Apomorphine,** de Burroughs) vient de mettre un nouveau titre sur le marché : **Jack Kerouac,** plaquette-souvenir, 95 pages, 22 F. Avec des photos. Mais pas de Kerouac (si, il y en a : deux sur des reproductions de coupures de presse, et celle figurant sur la jaquette des Kerouac publiés par l'éditeur Gallimard). Par contre, vous y trouverez une photo pleine page de C. Pélieu, une de C. Pélieu avec le poète G. Corso, une des collages de C. Pélieu, une de Mary Beach enfant (c'est la traductrice)... Il faut le dire, quoi ! celles de Kerouac manquent un peu... La meilleure du bouquin, c'est celle de W. Burroughs en chapeau mou. Les textes de Pélieu sont bons, un poème de Ginsberg, des notes de Kerouac sur ses livres, un texte de Burroughs consacrant Kerouac, et « l'entretien » écrit par G. Aronowitz dans son bouquin (« Unpublished beat papers of Alfred G. Aronowitz »), dont les lecteurs d'**Actuel** connaissaient déjà les deux tiers (cf. **Actuel,** n° 9). On peut dire que c'est insuffisant, et l'auteur de ces lignes eut préféré voir figurer par exemple des inédits de Kerouac — quelques choruses de Mexico City Blues, par exemple. Une vraie interview comme celle que Ted Berrigan a fait de lui pour la **Paris Review,** et encore les articles du **Rolling Stone** de novembre 1969 (numéro célèbre, par ailleurs, pour l'interview de Dylan), un texte de Clellon Holmes, l'homme qui a le mieux parlé de la beat generation, d'autres textes encore, puis des photos (celles de **Scenes along the Road** par exemple). Il y avait peut-être assez de matière pour faire un cahier de l'Herne, par exemple. Mais qui aurait pu se le payer lorsqu'on pense que ce livre minuscule de 95 pages coûte déjà 22 francs ! Ce prix laisserait penser que la direction de la revue l'**Herne,** éditrice du bouquin, ne manque pas d'opportunisme et espère ramasser un peu de monnaie sur le cadavre de Kerouac ? (Pour se faire une idée, **Apomorphine,** dans la même collection, même nombre de pages, ne coûtait que 11 francs.)

« Ailleurs et Demain » est une collection que vous connaissez sans doute déjà de vue : de gros livres à couverture en papier métal argent ou or. Il faut en dire deux mots quand même, car tous les romans sortis dans cette collection peuvent rivaliser, à prix égal, avec les meilleurs albums de C.B.S. ou R.C.A. (comparaison imposée par le pouvoir d'achat de quelqu'un qui écoute des disques mais lit aussi des bouquins. Et il faut bien se dire qu'un livre revient beaucoup plus cher qu'un disque). Si vous avez 26 francs de crédit pour acheter un livre, vous achetez **Dune** de Frank Herbert dans cette collection. C'est le plus gros, le plus cher et le meilleur. Après l'avoir lu, vous rejoindrez la cohorte des malheureux qui attendent comme des fous la parution de la deuxième partie, intitulée **Le Messie de Dune** ou quelque chose d'approchant, et dont l'absence se fait cruellement sentir (larmes).

Quelques livres à venir et qui peuvent présenter un intérêt : **La vie de Milarepa** (chez Fayard), **Anthologie de la poésie japonaise** (chez Gallimard), cahier de l'Herne sur Lewis Carroll, **Le regain américain,** traduction du livre de Charles Reich : **The Greening of America** (chez Laffont), **Le monde du Tao** (chez Stock), **Antonin Artaud,** de Jean-Louis Brau (à la Table Ronde) et **La police de la Nouvelle Société,** petite collection Maspero.

Et, à part ça, en voici quelques autres, édités ou réédités, qui vont sortir ou sont sortis, et qui présentent, à coup sûr cette fois, de l'intérêt : **Le Meurtre du Christ,** de W. Reich, aux éditions Champ Libre et chez le même éditeur, djà annoncé et pas encore paru, les **Lettres de Groucho Marx.** Réédition de **Eros et Thanatos,** de N. O'Brown chez Denoël et du troisième épisode de **Signé Furax** (édition spéciale). Gallimard va sortir deux bouquins de René Daumal : **Les pouvoirs de la Parole** et **L'Evidence absurde.** Après **Demian,** de Hermann Hesse qui vient de sortir, les éditions Grasset se réveillent et publient **Siddharta,** du même auteur. Il pleuvait du Laing, il pleut du Hesse (tant mieux !), il pleuvra du Leary...

Dans les collections de poche aussi, et pour moins cher, quelques bons bouquins : collection J'ai Lu, encore un célèbre roman de science-fiction, **Les Cavernes d'Acier,** d'Isaac Asimov, l'anticipation la plus vraisemblable sur la ville future ; dans 10/-18, un Norman Mailer, **Pourquoi sommes-nous au Viêt-nam ?** ; et dans Le Livre de Poche, **Le Surmâle** d'Alfred Jarry et **Le cœur est un chasseur solitaire,** de Carson McCullers.

Pour la bande dessinée, amateurs de western ne manquez pas le nouveau **Blueberry** de Giraud. Viennent de paraître aussi : un nouveau Buck Danny, un Achille Talon et un Barbe Rouge le pirate. Et voilà, en gros, vous savez à peu près tout et Elie aussi.

H.Z. Hachis de Buisson.

P.ZUCCA

## *Le grand jour de Joseph Junior*

*Deuxième roman de Pierre Tallian, trente ans,* Le Grand Jour de Joseph Junior (1). *Le livre est dédié « à un jeune homme au visage couvert de sang, matraqué un samedi soir à la sortie d'un restaurant et qui croyait que la société était faite pour ceux, qui comme lui, portaient les cheveux courts ».*

*Le pays est triste : l'export automobile baisse de 0,2 %. Alors, au hasard d'une rue, Joseph Jr rencontre l'homme-béret et lui offre une « mariejeanne ». L'homme apeuré s'enfuit et se fait écrabouiller par un char, et le grand jour de Joseph Jr commence, avec une ronde infernale de fêtes, de musiques et de capharnaüm coloré. A travers une chasse à l'homme nationale, Joseph Jr devient conscience universelle, c'est le copain d'à côté, toi, moi, s'il crève tant pis, il a des millions de doubles. Et sa journée, c'est tout mai 1968 en raccourci, avec ses folies, ses découvertes, ses extravagances.*

*Sous forme de conte fantastique et violent, Pierre Tallian invente ses mots, raconte comment on focalise un pays sur ceux qui ne ressemblent pas à la majorité. Les « différents » sont repérés, étiquetés, condamnés, décervelés, châtrés, mais le désir grandiose de tout faire basculer reste le plus fort et la foule des adolescents quitte un soir le lit morose des masturbations. Parfois avec des naïvetés, Tallian raconte et ressert des évidences ; mais le langage est incisif et sournoisement la tribu de Joseph Jr existe dans la tête, les « lacrymens » lacryment leurs bombes répressives, les computers confondent les hommes et les chiffres et les syndicats cassent la gueule à la révolution. Ça se lit d'une traite et comme l'adolescence, on n'a guère envie que ça se finisse.*

*Y. S*

# THÉATRE

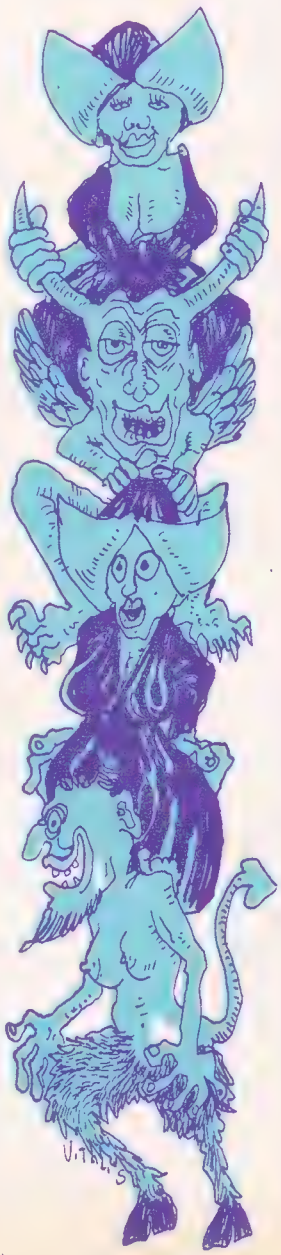
Il n'y a pas grand chose à se mettre sous la dent au théâtre en ce moment. Tout ce qui se monte ressemble à des cachets de Mogadon ou autres somnifères. C'est pétri de petits adultères chatouilleux ou de bons grands sentiments inutiles. Pour trouver quelque chose de comestible, il faut jouer aux explorateurs, s'enfoncer dans les taupinières cafés-théâtres ou aller respirer un bol de feuilles mortes au bois de Vincennes à la Cartoucherie.
Voici quelques spectacles trouvés au hasard de ballades nocturnes, et qui méritent qu'on aille y faire un petit tour.

THERESE EST TRISTE au T.T.X. 75 (sous-sol de l'Olympia). C'est la foire, et on s'y amuse. Le ton est donné tout de suite. Pointez-vous rue Caumartin sur le coup de 22 heures : « Crac Zim Boum. » La fanfare scolaire du 1er arrondissement vous accueille à coups de grosse caisse et de cymbale. L'un des musiciens louche avec génie, quelques mômes prennent des airs empruntés. Puis c'est la « Compagnie du Vrai Chic Parisien », Coluche en tête, qui se défoule, et nous défoule. Au début, pour éponger tout malentendu, quatre ravissantes minettes se dépoitraillent et Coluche (toujours lui) baisse son large pantalon d'Auguste, dénudant, face au public, un gros cul tout pâle. Les présentations étant ainsi faites, la joyeuse bande de comédiens-musiciens se met à raconter, chanter danser des histoires loufoques, impertinentes et drôles. Il y a celle de « Valparaiso », pastiche d'opérette accumulant gaiement tous les poncifs du genre, et les passant à la moulinette, il y a celle de l'interprète franco-anglaise, susurrant, avec la voix douçâtre et impersonnelle d'une hôtesse d'Orly, les différentes significations de l'expression « tailler une pipe », celle de la fleuriste idiote et rusée (encore Coluche) et de son client radin, celle enfin de la « cène » pseudo-hippie où le même Coluche apparaît en Christ fatigué, désabusé et glouton. « Quoi de neuf ? », demande-t-il à ses apôtres qui bouffent des spaghettis. « Lazare est mort », répond l'un d'eux. « Oh ! encore... », soupire Jésus... Le spectacle est aussi dans la salle. Il y a des mines étonnées, figées qui ne savent si elles doivent rire ou fuir, qui valent le déplacement.

## CINÉMA

**On va adorer, taper du pied et même, c'est sûr, vomir. Il y aura en tous cas de l'électricité dans les salles et l'on n'en sortira pas sans avoir respiré le soufre, cette odeur particulière des films uniques et destructeurs :** Les Diables, **de Ken Russell. Ancien élève de l'école navale d'Angleterre, ex-ingénieur, ex-électricien, ex-danseur, ex-acteur, photographe avant de passer à la mise en scène, Ken Russell, 44 ans, est connu en France depuis ses deux derniers films :** Love et La Symphonie pathétique. **Il y révélait déjà très largement, surtout dans le second, cette extraordinaire faculté de démence, ce sens de la farce cruelle, ce rire diabolique qui n'éclatant jamais fait pourtant grincer les oreilles. Un talent original disait-on alors. C'est plus que cela. Avec** Les Diables, **Ken Russel donne la juste mesure de sa démesure, dans une dimension qui fut celle de Goya, de Tchaikovsky (dont la** Symphonie pathétique **interprétait la vie) et qui semble ne plus appartenir à cette époque rancie.**
**Le thème est historique : celui des Possédées de Loudun. Mais, à partir d'un ouvrage d'Aldous Huxley** (The Devils of Loudun) **et d'une pièce de John Whiting** (The Devils), **le cinéaste anglais l'a quelque peu romancé, y introduisant bon nombre de résonances actuelles. L'histoire y était propice : c'est la France du XVII^e siècle, des guerres de religion et des intrigues politiques. Les Huguenots sont persécutés par la police de Richelieu. Un agent de celui-ci a pour mission de faire détruire les fortifications de la ville de Loudun. Il se heurte à un prêtre : Urbain Grandier. Un type d'homme remarquable. Un précurseur. Le problème du célibat des prêtres, il le posait, lui, trois siècles et demi avant l'abbé Barreau. Et dans un style très pratique. Jouisseur cynique mais intellectuel exigeant il a troussé la plupart des jolies filles de la ville avant de connaître Madeleine et d'en tomber amoureux. Il l'épouse en célébrant, illégalement bien sûr, son propre mariage.**
**Débauche de sensualité, érotisme et torture, Ken Russell est allé plus loin que l'audace, cette limite fragile et arbitraire entre le bon goût et le mauvais goût que fixent les interdits sociaux et les géomètres de l'art et de la culture. Il ne s'est retenu devant rien. Cette formidable violence secoue le spectateur comme un arbrisseau dans la tempête. Les sens sont pris d'assaut, débordés par l'horreur d'une réalité commuée en farce tragique.** J'ai essayé, **dit Ken Russell,** de démontrer les erreurs de l'église au XVII^e siècle. Le film contient quelques situations scabreuses et notamment l'exorcisme d'une religieuse par la torture. Mais il montre comment nous pouvons appeler un homme un saint ou un diable selon le point de vue. Nous commettons aujourd'hui les mêmes erreurs. Les procès politiques continuent comme il y a quatre siècles. »
**Oui, on sort de la salle secoué, choqué si l'on veut au sens vrai du mot. Les orages de la sensualité, le déferlement des vices, le déchainement des symboles (comme dans cette scène grandiose où un rêve de Sœur Jeanne place le prêtre en Christ crucifié puis l'en fait descendre, elle venant lécher le sang de ses plaies). Il y a là des morceaux de génie. J'ai entendu dire, avec mépris : « C'est un film humaniste. » La belle affaire ! Certes Camus n'est plus à la mode dans les classes de philo mais de là à ce que l'humanisme (terme vague) soit considéré comme une nouvelle hérésie par la gauche des salons parisiens... Et pourquoi ? Parce que le prêtre débauché meurt « saintement », refusant d'avouer sous la torture. Le diable se fait dieu, crime impardonnable aux yeux des nouveaux moralistes.**

**Michael Reys.**



LA PHILOSOPHIE
DANS LE BOUDOIR
C'est le spectacle le plus subversif et le moins officiel que l'on puisse voir à Paris. Nicolas Bataille, brave pour la deuxième fois (il avait déjà tenté le coup il y a quelques années à « La Grande Séverine », et s'était fait chasser par les flics), un décret datant de Napoléon interdisant à l'affichage le roman le plus spirituel du marquis de Sade. Il le met en scène avec un raffinement exemplaire : c'est une drôle, très drôle initiation amoureuse. Pour ne pas avoir cette fois la préfecture de police aux trousses, il a fondé avec ses comédiens une association privée, loi 1901, réservée aux plus de dix-huit ans. Dommage. Mais c'était pour lui le seul moyen d'éloigner les cars de C.R.S. de la « Resserre aux Diables ». Le texte, intelligemment découpé par Eric Kahane, cingle dans cette petite cave, avec une insolence délicieuse. Ça sent la décadence, le soufre et la révolution. Il faut entendre Jean-Paul Cisife expliquer à Martine Couture les aberrations de la très sainte chrétienté, et les faux liens de la non moins sainte famille, il faut voir l'aguichante Gaby Sylvia décrire avec une grâce perverse les bienfaits des plaisirs du sexe... Rien n'est montré. Pas la pointe d'un sein, pas le plus petit bout de queue. Mais la puissance des mots est telle que l'imagination s'enflamme au quart de tour. C'est ça le véritable érotisme. Un gros défaut malheureusement : il faut payer 30 francs pour faire partie de l'association (ce qui donne droit à toute une série de spectacles déjà programmés) et 20 francs de « participation aux frais » pour voir le spectacle. Trop cher pour être honnête.
JEAN BOIS à la Gaieté Montparnasse
On vous a déjà parlé de lui dans le numéro précédent d'**Actuel.** Mais on ne dira jamais assez que ce garçon de vingt ans, qui a tout appris tout seul, a du génie. Arrogant, méprisant, provocant. Il y a en lui une force de destruction, une solitude amère, une façon explosive de dénoncer les conneries, qui valent mille fois tous les prechi-precha militants.

**Caroline Alexander.**

# On n'arrête pas le printemps

« Dans un lycée, on vit par tranches horaires. La seule chose qui ait changé depuis Napoléon, c'est que la sonnerie électrique a remplacé le roulement de tambour. » René Gilson, qui enseigna dans le secondaire pendant une bonne douzaine d'années, n'est pas tendre avec ses anciens collègues. Professeur peu orthodoxe, marginal, critique de cinéma à ses heures, il n'a rien de commun avec la majorité de ses confrères qui, même s'ils ont des opinions de gauche, même s'ils sont loin d'être politiquement réactionnaires, continuent à l'être pédagogiquement en restant très attachés à un enseignement magistral et autoritaire. Pour la première fois, un professeur vient de réaliser un film sur le lycée. Vigo, bien sûr, avait transposé dans **Zéro de conduite** ses souvenirs de collégien, c'était l'exacte réalité d'un petit externat de province. Mais si Gilson, après **L'Escadron Volapuk,** a décidé de tourner **On n'arrête pas le printemps,** ce n'est pas pour le plaisir de traiter un sujet jamais abordé auparavant. Son film lui est venu tout seul tout naturellement : spontané, René Gilson a essayé de faire participer un public à son expérience d'enseignant. Son film, bien entendu, ne reste pas enfermé dans ce problème : il sous-tend bien d'autres thèmes. Mais le lycée, pépinière de la résignation, reste l'institution à casser. René Gilson nous en parle :

« En aucune façon je me suis dit : il y a un problème important à traiter. Là, j'aurais raté mon coup. Je suis bien conscient d'être loin d'avoir été au fond des choses. Mais il aurait fallu dix films, et je n'en ai fait qu'un. Ce film d'une heure et demie ne représente pas la réflexion qui voudrait épuiser le problème : c'est tout simplement un film avec des personnages que j'aime bien, un regard, un bout de chemin avec des garçons et des filles qui étaient des copains.

**Comment as-tu conçu ton film ? Tu as improvisé ? Tu as essayé de faire revivre tes années de lycée ?**

Il y a des choses qui passent toutes faites de l'expérience au film. L'exemple de ce professeur, qui s'appelle Pierre Guillaume et que finalement j'ai interprété moi-même... il suffisait que je vienne, que j'entre dans le jeu et que je dise ce que j'avais déjà dit. C'est d'ailleurs le seul rôle que je n'ai pas écrit. Mon rôle m'est revenu à la mémoire. J'étais passé par ces situations, par ces conversations... Dans le film, ce professeur se retrouve dans sa classe de lettre, en terminale, avec sept ou huit garçons et filles. Les autres ne viennent plus, disent : « Ce n'est pas la peine, avec lui **on ne fait pas de français.** » Et puis il y a le bac, alors ils ne veulent plus discuter de cinéma, de politique... de tout ce qui n'est pas « au programme ». Des professeurs essaient de poursuivre cette expérience. S'ils sont maîtres auxiliaires, ils se font virer. S'ils sont titulaires de leur poste, comme je l'étais, on ne peut pas les virer, alors on les met à l'index. Ils reçoivent des lettres de parents, l'administration rechigne... Ils se retrouvent avec une dizaine d'élèves, les meilleurs — pas au point de vue administratif... mais les esprits les plus éveillés, ceux qui veulent **trouver** quelque chose...

Si on se reporte trois ans en arrière, c'est-à-dire au moment des occupations de lycée, en mai, quand il y avait des tentatives de rénovation de l'enseignement, il y avait beaucoup de monde. On parlait d'échanges, de rencontres. Maintenant, c'est à nouveau la panique, la résignation... J'exclus bien sûr quelques futurs technocrates et grands chefs, « tout cousus dans leur peau de cadre supérieur ». Ceux-là on les connaît, ils ont la cravate et le cheveu ras, leur chemin est tout tracé, ce ne sont pas des personnages qui nous concernent.

**Ne va-t-on pas t'accuser d'avoir caricaturé tes collègues ?**

Mais non, ils **sont** ridicules. J'ai même beaucoup atténué les portraits. L'épisode de la pièce de théâtre, par exemple... Des élèves veulent étudier en classe une pièce qu'ils ont écrite, et qu'ils préfèrent à **Phèdre.** « Bon, dit leur professeur, vous écrivez une pièce, c'est bien. On va la soumettre à la commission. On pourrait peut-être la jouer au cercle, pourvu que ce ne soit pas aux dépens de vos dissertations. » Tu comprends, se raser sur un vieux texte, c'est quand même plus important que d'essayer de créer quelque chose en commun ! Et le professeur ajoute : « Si vous croyez que j'ai eu mon agrégation en allant au théâtre ! » Des professeurs de ce genre, il y en a plein. Tu vois, j'ai tempéré mes croquis. C'est exactement le contraire de la caricature. Si j'avais mis dans la bouche de ce professeur de lettres des choses dont je me souviens, là, on aurait hurlé à la caricature ! Et ç'aurait été du cinéma vérité ! Pour être crédible, **On n'arrête pas le printemps** avait besoin d'être tempéré... Ce que j'ai voulu montrer, entre autres, c'est que l'enseignement est avec l'armée l'institution la plus hiérarchisée. On n'a pas le droit de discuter. »

# Le seul mec du M.L.F.

« Ça fait cent ans qu'on n'avait plus vu ça dans les rues de Paris, je te laisse là, vas-y... » C'est la mère de « Jumping-Bean » qui l'a largué au bord des barricades de mai 1968. Avant, c'était un petit garçon sérieux et idéal de seize ans, toujours propre et coiffé ; un petit garçon comme toutes les mères en rêvent encore ! Maintenant elle vit aux portes de prisons, parce que son fils, qui est devenu une sorte de petit dégingandé chevelu, manifeste et proteste et fait marcher son imagination.

Lorsque le M.L.F. s'est constitué, les mecs ont fait une drôle de gueule mitigée entre le sourire jaune et les rires gras. Et même les plus ouverts soi-disant se sont tous mis à dégueuler leur bile savante de logique perfide pour nous prouver qu'on avait tort. Jumping Bean, pas lui. Il a été au contraire exalté de voir que les bonnes-femmes relevaient la tête ; poussé par l'enthousiasme, le petit dégingandé chevelu est le seul mec à être arrivé à se faufiler dans les A.G. du M.L.F ! Après avoir suivi (de près ou de loin !) toutes les démarches manifestantes, écrites ou non, des filles du M.L.F., Jumping a eu l'idée de constituer un groupe qu'il a appelé F.L.O.S. (Front de Libération des Obsédés Sexuels) pour réunir les mecs qui sont d'accord avec l'attitude des femmes, et pour soutenir leur lutte.

A Palavas, après la charge des C.R.S.-and-Gardes-Mobiles contre la tentative de vie communautaire du Front de Libération des Jeunes, Jumping, qui n'était pas sur le terrain à ce moment-là, a été arrêté le lendemain, traîné devant le tribunal, et, qui plus est, reconnu par des flics comme ayant fait partie de la bagarre.

Jumping s'est alors retrouvé petit garçon sérieux, tout propre et bien coiffé ; un petit garçon comme toutes les mères en rêvent encore : à la prison de Montpellier.

Je l'ai revu aux Halles, suivant la manifestation du 21 septembre pour la sauvegarde de Baltard, longeant les murs, sapé d'un costume gris, les cheveux coupés ras, et le cou cravaté, avec un petit porte-document sous le bras. Il était en Liberté-Surveillée, et devait donner l'impression d'un mec qui rentre du boulot. J'ai d'abord cru que c'était un poulet en civil. C'est fou ce que ça vous fout les chocottes, un mec taillé et retouché ; mis à l'image de tout ce que cette société rêverait qu'on soit ! Il vit les doigts dans le nez, avec d'autant plus de conviction qu'après tout il a été condamné injustement. L'humiliation et la boule à zéro, il trouve que ça suffit déjà. Sa mère et ses amis le soutiennent pour l'aider à faire triompher son attitude de refus ; étant donné que désormais Jumping rejette tous les efforts qui risquent de faire de lui un outil ou un rouage utilisable par ce système qui l'a traité comme un coupable, alors qu'il n'a rien fait. Maintenant Jumping est de nouveau en tôle.

**Nicole Bley**

Voici un extrait de la lettre qu'il envoie de sa geôle à des copines du M.L.F. :

« La prochaine fois que je vous reverrai les filles, je vous causerai verlant, étant donné que maintenant je vis au milieu de voleurs, d'escrocs, de proxénètes, d'attaques à main armée et de voleurs de mobylette ! J'ai pas osé vous l'écrire avant, parce que j'avais peur du ridicule ; mais je suis en prison (vous allez sans doute rire, mais c'est la triste vérité !). C'est la malchance qu'arrête pas de s'abattre sur moi depuis Palavas... Et aujourd'hui je suis en rogne, parce que c'est le jour de la première réunion du « Women's lib » et que je suis ferré ici. Comme elles me manquent, les filles libérées ! Ici, ma principale occupation, c'est de faire des bulles (en bandes dessinées). J'attends mon incorporation dans un service, mais c'est très dur pour eux, parce que je ne veux pas aller à l'usine ; je veux à la rigueur aller en classe, mais ils veulent pas, sous prétexte que je la troublerai, et je vais essayer le Service Général, c'est-à-dire le nettoyage par terre. Ici, la différence avec Montpellier, c'est qu'on n'a pas le droit de porter ses vêtements ; si bien que je me trimbale dans les coursives affublé d'un costume assez laid, d'une chemise trop grande et d'une paire de baskets Hutchinson. Dans les couloirs, il y a des grilles avec des surveillants partout.

J'ai vu aussi l'éducateur qui essaye de m'éduquer en me rabâchant qu'il faut que je pense à mon avenir en passant mes diplômes, et qu'on m'aidera à trouver du travail après ça. La dernière fois, il a même poussé son poème jusqu'à me parler d'un futur fort tentant, où il m'imaginait marié et travaillant, avec beaucoup d'enfants !

Haaa ! les Nanas, tout est sordide des fois, mais je suis plein d'espoir quand même derrière tous les barreaux. Et je vous aime. »

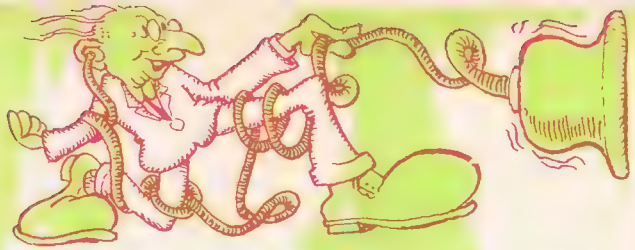
## SHIT MAN !

de Alain Chedanne (Gallimard)

Mon cher Alain,
J'ai relu deux fois ton bouquin, dans un état proche de l'extase, parce que j'avais envie de le faire lire à des tas de gens, et d'en parler, de leur dire : bande d'imbéciles malheureux, lisez donc *Shit Man,* il y a tout plein de soleil là-dedans. Et tout plein de calme. Il n'y a pas une rue encombrée, pas de ciel gris, pas un seul mec triste et cravaté qui s'emmerde derrière un bureau. Il y a des poissons qu'on va pêcher dans les égouts, il y a des plages, des voyages roses et verts, du sable, du sommeil et des mains qui te frôlent le ventre, et des bouches qui s'ouvrent toutes seules. Je suis très emmerdé, je ne sais pas quoi écrire. Je n'ai pas envie de t'analyser, pas envie de te citer. Et pourtant, tu vois comme je suis con, j'ai été jusqu'à prendre des notes. jusqu'à marquer au crayon des citations — comme si j'étais au magazine littéraire. Tu avais raison, je ne suis pas encore dépouillé de toutes ces bêtises. Je nais à peine, à vingt-cinq berges. Tu es resté une semaine à Paris, et puis tu es reparti. Il y a dix ans que tu pars. Que tu vas d'un train à un bateau. D'une île à l'autre. Tu cours après le soleil, sale con, et tu le trouves. A chaque fois, tu le trouves. Je te crois heureux. Tu n'emmènes que la poussière des endroits où tu passes, et des flots d'images, et un trop plein de mots. Chez Gallimard ils t'ont pris ton livre, je ne sais pas pourquoi. Toi non plus. Ils voudraient peut-être pas rater le Ginsberg français. Ils sont assez idiots pour ça. Nous on s'en fout, pas vrai. On va parler de toi, j'en suis certain. Et on en parlera affreusement mal. On dira que tu fais des fautes de grammaire, mais tu éclateras de rire. Tu seras heureux, et ils ne pourront rien te répondre. Rien. Parce que ça les gênera. Tu n'iras pas à leurs cocktails, parce que tu seras à Bénarès, à Ibiza, à Marrakech, à Pékin ou à Belleville. Ils te chercheront. Leurs politesses resteront en carafe avec leurs chèques, dans des postes restantes, en Suisse ou au Maroc. Ce que j'aime bien chez toi, c'est que tu écris comme tu parles, parce que tu as besoin de parler, et que tu sais très bien que des milliers de gens, parce qu'ils ont quinze ans, t'écouteront. Et seront toi. Ecoute, vieux frère : ils le liront, ton livre, parce qu'il est beau — même si, dans ces lignes, je n'en dis rien. Je voudrais simplement recopier un passage de la lettre que tu viens de m'envoyer de derrière la frontière et qui donne *le ton :* « Salut mec, je suis barré, j'ai passé la frontière et j'ai commencé à respirer. Hier soir, j'étais dans une boîte à Genève, tous des copains, on s'est fait un petit shilom qu'on a fumé peinardement dans la rue, on était tous défoncés et *on n'avait pas peur.* Voilà toute la différence avec la merdefrance. J'ai au moins découvert un truc pendant ce séjour à Paris, c'est que je suis condamné à toujours voyager parce que je ne pourrais jamais entrer dans un système quel qu'il soit, droite ou gauche, politique ou religieux, économique ou merdique. J'ai rencontré dans ton bled des tas de gens, à part quelques exceptions j'ai vu des mecs qui parlaient non pas au nom d'eux-mêmes, les hommes qu'ils sont, mais au non d'une ligne, d'un système, d'une image, de phrases, de bouquins qu'on sort des bibliothèques, ils ont tous de la culture, ça leur cache tout le meilleur de la vie. Merde. Excuse-moi, même votre canard est un système, tu le sais bien, c'est un vocabulaire, une manière de penser, une manière de raisonner et une manière de dire, pourquoi est-ce que les gens ont toujours tendance à se raccrocher à quelque chose, c'est tellement jouissif de vivre libre et sans point de référence... ». A tout de suite Alain, on t'aime.

Patrick Rambaud

J. LAURE



## Hip-Pocrates a réponse à tout

*Question :* Qu'arrive-t-il si on oublie de prendre sa pilule anti-conceptionnelle ? Mon mari dit qu'on peut oublier quatre fois par mois sans problème. Ma belle-sœur oublie à peu près quatre fois par mois et s'est retrouvée enceinte. D'autre part, combien de pilules peut-on prendre en une seule fois sans dommage ?

*Dr. Hip-Pocrates :* Si vous oubliez de prendre la pilule, prenez-en deux le lendemain. Si vous oubliez deux jours de suite, prenez trois pilules le jour suivant, et ainsi de suite. Si vous oubliez souvent, il faudrait peut-être utiliser d'autres contraceptifs, un diaphragme ou un stérilet. Ou bien réfléchir : pour quelle raison désirez-vous inconsciemment être enceinte ?

*Question :* En tant que pédiatre praticien je m'inquiète de l'accroissement des régimes macrobiotiques chez les jeunes mères : pour fabriquer un lait de bonne qualité, une femme doit manger suffisamment de protéines et boire beaucoup. Lorsqu'il s'agit de régimes végétariens « normaux » augmentés de quelques produits laitiers, les enfants sont sains. Mais quand on arrive au régime macrobiotique selon George Oshawa, les résultats sont désastreux. J'ai vu un enfant d'un mois qui pesait une livre *de moins* qu'à sa naissance. Les premiers six mois de la vie constituent une période critique pour le développement du cerveau. Les enfants qui souffrent d'une diète insuffisante en protéines deviennent fréquemment arriérés.

*Hip-Pocrates :* Les régimes macrobiotiques produisent même parfois la mort d'adultes. Beaucoup de fausses couches et d'enfants arriérés viennent d'une observation trop rigide de ces régimes. Si une adulte veut brimer son corps, c'est son affaire. Mais pourquoi affamer un fœtus ou un nouveau-né ? Quant à George Oshawa, qui a sans doute suivi lui-même les régimes qu'il prescrivait, il est mort à 67 ans.

*Question :* J'ai douze ans, je suis très avancée pour mon âge. Je suis un peu trop grosse. J'ai les seins qui pendent. Si je perds du poids, est-ce que ça les redressera ? Quels exercices pourraient y contribuer ?

*Hip-Pocrates :* Perdre du poids ne résoudra pas forcément votre « problème ». Tous les exercices qui développent les muscles pectoraux situés sous les seins sont recommandés. Un exercice très simple s'impose : repoussez le plat dès que vous vous sentez rassasiée.

*Question :* Je vis avec beaucoup d'animaux à poils — et je suis dévoré par les puces ! J'ai essayé des pommades à l'hydrocortisone et ça n'a pas marché. Les calmants n'arrivent qu'à m'endormir. Les bombes insecticides ne servent à rien. Est-ce que les colliers anti-puces et les poudres anti-puces sont dangereux pour les humains ? Pourrais-je par exemple mettre un collier au pied de mon lit ?

*Hip-Pocrates :* Les puces semblent préférer certains humains à d'autres. Essayez de prendre un peu de thiamine (vitamine B 1) : votre peau peut changer de saveur. Un collier sera plus efficace autour de votre pied qu'au pied de votre lit. Mais je ne vous recommande pas les colliers imprégnés d'insecticide. On vend aussi dans les magasins d'animaux des colliers à l'eucalyptus.

*Question :* Est-ce que l'usage prolongé des déodorants corporels provoque un cancer des aisselles ?

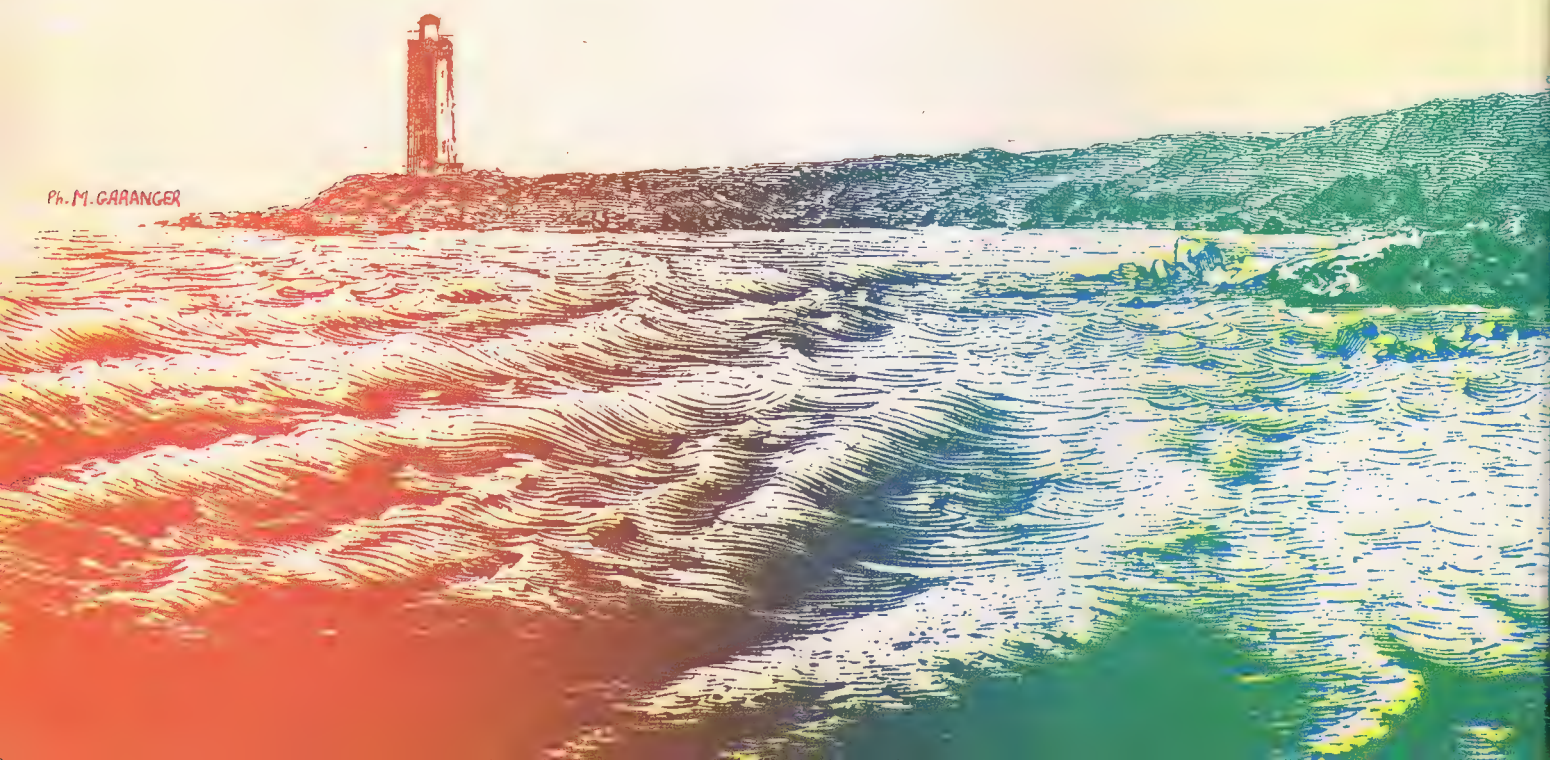
*Hip-Pocrates :* Au premier abord, je pensais que votre lettre était un canular. C'était peut-être votre intention, mais vous soulevez une question intéressante. Il n'y a actuellement aucune épidémie de cancer des aisselles — mais les déodorants corporels existent depuis peu. Les cigarettes provoquent le cancer du poumon, mais cela ne se développe qu'au bout d'une vingtaine d'années, et nous sommes loin d'avoir vingt ans d'expérience avec les déodorants. Si ce problème vous préoccupe vraiment beaucoup, je vous conseille le bain quotidien plutôt que les déodorants : ces derniers sont surtout une invention de la publicité, au contraire du bain quotidien. En Afrique, les peuples qui vivent près d'une rivière ou d'un lac se baignent chaque jour et regardent le coucher du soleil. Le bain en commun constitue d'ailleurs un plaisir que notre culture a oublié. Les Romains le connaissaient bien, et les Japonais le pratiquent aujourd'hui. Pourquoi n'inviteriez-vous pas quelqu'un dans votre bain — si vous disposez d'une baignoire ou d'une douche assez grande ? Evitez ceux qui ont une hépatite à virus, et ceux qui gueulent quand l'eau est trop chaude ou trop froide.

# roger vailland :

**« Et les belles tuberculeuses
que nous ne baiserons pas. »**

**On râle, on se gonfle la tête de mauvaises images : la noblesse de Bayard, la virginité de Jeanne d'Arc et le chapeau grotesque de Napoléon. Nous en avons assez appris, et bien peu vécu.** Les vertus trop longtemps prêchées ne sont pas pour nous. On ne nous a jamais dit qu'il fallait vivre autrement qu'en termes bancaires. On nous a appris la honte et la simulation. « Il a fallu une certaine bourgeoisie pour imaginer de jouer avec des haricots et d'aimer sans coucher » (1). Roger Vailland, lui, n'était pas un bourgeois du modèle courant qui, bloqué au niveau d'inavouables phantasmes, n'ose jamais franchir le pas qui lui permettrait de leur donner corps et âme. A l'inverse de la morale imposée, monogame et souffrante, Vailland a essayé de s'adonner à l'art du plaisir. « Le plaisir, écrivait-il dans **Les Mauvais Coups**, c'est comme un métier. Cela s'apprend, mais peut-être faut-il commencer très jeune. » Il a tout vécu, tout traversé, anachronique autant que peut l'être un prince florentin d'un autre âge égaré dans le métro des heures de pointe. Car, s'il a effectivement tout vécu, Vailland a toujours su conserver vis-à-vis des expériences auxquelles il s'est livré une distance qui s'apparente bien souvent à la notion de jeu. Libertin sans doute, mais parce que « le libertin **agit** » et que le passionné « subit, **pâtit** ». Parce que le libertin choisit librement et que Vailland revendique ce droit. Laclos voulait être Valmont, les personnages de Vailland seront, eux, les fidèles reflets de leur auteur, passant par les mêmes étapes, les mêmes idées et les mêmes femmes, érigeant la libre pensée, la libre disposition de soi en vertu. Mais « le libertinage, tout comme la tragédie, est un jeu dramatique » : il ne faut jamais se prendre au sérieux, et sans cesse regarder froidement ce qui nous entoure, et constitue — que nous le voulions ou non — notre vie. Trop ancré **dans la vie**, la disparition physique de Roger Vailland n'a rien effacé de son image : cette gueule d'oiseau de proie, sillonnée de rides, boucanée à tous les vents, bouffée par le plaisir. A quarante ans, on a la tête qu'on a bien voulu se faire : la plupart du temps on prend des joues, un double menton, un air triste et veule. Comme Vailland avait du talent, on taxe d'originalité ce qui, chez d'autres — simplement moins fortunés — passe pour des crimes contre la sûreté morale. Périodiquement, les journaux « littéraires » nous rebattent les oreilles de lieux communs. Heureusement que Vailland avait parlé des « saisons » de sa vie. Le découpage était tout tracé. Allons-y pour Rimbaud, les femmes, la came, le surréalisme, le communisme, le plaisir et la vertu. Toujours, on cherche à Vailland des excuses. On veut expliquer sa conduite, comme si elle était honteuse. Les cons ! Glorifions-nous de nos véroles. Grand écrivain, connu et reconnu, on passe en souriant benoîtement sur ses « folies ». On le désincarne, on l'écorche, on le digère. Il faut bien avouer qu'un homme vivant, bien vivant, et vivant bien, c'est irritant. Pour fumer du H ou trouver l'amour au coin d'un bois, il faut avoir eu le prix Goncourt. Dans ce cas, il vous est beaucoup pardonné, vos désirs, vos besoins, vos amours deviennent en un sens exemplaires. Un mauvais exemple, bien entendu, mais une singularité plaisante — car il n'est pas question, pour les honnêtes gens, de se livrer au plaisir, même s'ils en meurent d'envie.

Avoir des désirs, et les vivre intensément, c'est Roger Vailland tout autant que les murs de Nanterre, il y a trois ans (déjà). Vailland ne voulait pas se battre



pour que Gérard, apprenti-menuisier, ait un « bon petit travail, une bonne petite femme et de bons petits enfants dans un petit pays tranquille ». Lui ouvrir des horizons ? « Je veux, répondait Vailland, changer la face du monde. Mais je ne lèverai pas le petit doigt pour Gérard. »

Ce qu'il nous a laissé, ses livres, ses témoignages, devrait nous inciter à jouer, avec la même désinvolture et le même détachement, au bonheur individuel. Nous n'avons pas de retard à prendre, nous dit-il, il ne faut manquer sa vie sous aucun prétexte. Et les mauvais prétextes ne manquent pas. Nous comptons par nous-mêmes, par notre bouche, par notre ventre, par nos sensations autant que par nos pensées. On comprend très facilement que les manuels scolaires lamentables qu'on nous a mis entre les mains parlent de Jacques de Bourbon-Busset (?), que nous ne lirons pas, et non de Vailland, qui deviendra l'un de nos classiques. En 1923, au lycée de Reims, quatre jeunes gens découvrent Rimbaud : Daumal, Gilbert-Lecomte, Robert Meyrat et Vailland : « Notre fierté se rebella : nous n'admettions pas d'être vaincus dès le départ ; et nous avions de solides appétits. Nous décidâmes de devenir poètes. » Lucidement, ils s'appliquent à « dérégler tous leurs sens », passant avec aisance des épigrammes japonaises au tétrachlorure de carbone : « Le plaisir, écrivait Vailland, se refuse à qui le méprise : il fuit dès qu'il pressent qu'il sera l'objet d'un remords, il requiert un esprit libre. » Ces mêmes amis, quelques années plus tard, créeront une revue underground, en marge du surréalisme comme celles d'aujourd'hui peuvent être en marge du gauchisme officiel : **Le Grand Jeu,** qui vivra le temps de trois numéros.

A dix-huit ans, Vailland rompt avec sa famille et s'en va vivre deux ans dans les bras d'une jeune étudiante. Il devint intelligent. Milan, le personnage central des **Mauvais coups,** dira : « Les jeunes bourgeois mettaient en ce temps-là leur orgueil à briser avec éclat leurs liens familiaux. » Il avait fermé les yeux, et le monde avait basculé. Il avait choisi. Daumal et Lecomte aussi. Mystifiés par un charlatan du nom de Gurdjieff, ils sombrèrent dans un mysticisme de bazar, mourant l'un de faim, l'autre du tétanos — un excès de laudanum comme il l'avait prévu. Vailland, lui, avait fait le serment de « ne jamais abdiquer au profit d'aucune foi ». Fervent admirateur de Rimbaud, le Vailland de cette époque se décrit, quarante ans plus tard, dans **Un jeune homme seul.** Un soir de mariage où, au spectacle affligeant de sa famille, il a envie de vomir, il **voit** ce qu'on veut faire de lui, et refuse tout net : « Alors, qu'est-ce que va être ma vie ? Je vais faire comme eux, je vais finir mes études, et puis je vais avoir un métier, une situation, une carrière, et puis je vais me marier, je vais avoir des enfants, et puis je vais travailler pour leur faire une situation, et puis je vais mourir et il ne se sera rien passé, il ne se sera rien passé que ça... Je vais recommencer comme mon père, comme mon grand-père, c'est absolument bête, c'est insupportable, c'est invivable et jamais je n'accepterai. »

Exclu du groupe surréaliste pour un article anodin, il cherche une occasion de fuite. Elle se présente lorsque son journal l'envoie en Ethiopie. Il décide d'y rester. Comme Rimbaud, toujours, il se lie d'amitié avec un aventurier dont il devient l'associé. Mais celui-ci est assassiné et Vailland obligé de revenir en France, où il devient un très honnête journaliste et un non moins honnête camé. Il a vingt-sept ans. En 1942, avant de « devenir un comptable en pipes, un rond-de-cuir de l'opium », il se désintoxique, puis rentre dans la Résistance, merveilleuse occasion de risquer sa vie pour des gens qui s'en moquent : « Il est possible que je n'aie pris — à diverses occasions — le risque d'aller en prison, de me faire tuer ou d'être torturé que pour me faire à moi-même la preuve de ma souveraineté sur moi-même. » Cette expérience lui redonne un nouvel équilibre et deux ans plus tard il publie son premier roman : **Drôle de jeu.** Ceux qui écrivaient des anthologies poétiques en 1940 n'en finissent pas de glorifier la résistance. Vailland, qui l'a faite, en parle avec insouciance, force et — cela ne fait aucun doute — sincérité : « Nous avons été la jeunesse de la Révolution qui n'a pas eu lieu. »

Les héros n'existent que par accident. On ne vit pas

de pensées éthérées, on mange, on boit, on pisse quand on a trop bu, on aime, surtout, on aime : notre époque **est** chacune et chacun d'entre nous : « Mon histoire n'est pas nécessairement moins intéressante que celle de la France, du P.C. (b) d'U.R.S.S., de l'Eglise romaine ou de l'Empire de Chine. Pour moi, elle a quelque chose d'absolument singulier : c'est que la France, le P.C., Rome et Pékin naissent à ma naissance et meurent à ma mort. Mon histoire elle-même, pour moi-même absolument n'a d'intérêt à chaque instant que dans son état présent, s'exprimant hors du et par le temps et l'espace (non historiquement, ni géographiquement, mais cependant daté et situé) dans ma **force.** »

Nos vies seules importent, ne soyons pas hypocrites. Nos convictions ne doivent pas être des palliatifs, des dérivatifs, des repoussoirs à nos problèmes personnels. Que l'action politique ne serve pas à résoudre — comme c'est souvent le cas dans l'adhésion permanente — nos petites histoires. Que ce ne soit pas un refuge, mais au contraire une évidence, une exigence qu'entraîne notre bonheur de vivre et de partager nos désirs.

Vailland « travaillait » avec les communistes depuis 1942, mais il n'obtint sa carte qu'en 1952. Sans doute n'avait-il pas le « genre convenable », pantalons trop courts et tête à raser les murs, anonyme. Jamais il n'acceptera un dogme plus qu'une religion. Avec **325 000 francs** et **Beau Masque,** il reste néanmoins le seul écrivain depuis Zola à avoir su parler, en France, de la classe ouvrière. Je veux dire : avec intelligence, et sans détours, sans condescendance. Le réalisme-socialiste ne l'a jamais effleuré : Nizan, avec **Antoine Bloyé,** est certainement le seul dans ce cas. Une œuvre politique ? Vailland résoud le problème : « Les auteurs communistes et progressistes doivent rester dans le « circuit normal », dans la mesure où cela signifie que leurs spectacles, comme n'importe quel autre spectacle, doivent s'imposer par la qualité du texte et de l'interprétation, et par rien d'autre, au public le plus vaste possible. » Pas de recettes, pas de dogmatisme, pas de propagande à bon marché. Le Vingtième Congrès et le rapport accablant sur Staline le décideront à rendre sa carte. Il décroche de son mur le portrait du génial petit père des peuples : « J'aimais Staline, et je le pleure ; il fut heureux dans ses entreprises et je m'en félicite ; il fut courageux et je lui rends honneur ; mais ce fut un tyran et je le tue. « Ce n'est évidemment pas l'optique de ses camarades. Il ne se plie pas à une règle, avec résignation. Il reçoit, il écoute, il comprend et il décide. Il ne crache pas du jour au lendemain sur ce qu'il a aimé, pour **suivre la ligne** du Parti. Il ne se renie pas. Il est honnête. Il rompt.

Vailland croyait que le bolchevik était l'homme de son temps, mais c'était l'homme de 1917, un personnage historique, « comme les disciples de Socrate, les Romains de la République, les chevaliers errants, les conventionnels ou les chefs d'entreprise qui édifiaient des empires sur leurs machines. Un autre type d'homme est en train de se forger, qui ne devine pas lui-même ses traits, et qui ne ressemblera à rien de ce qui a encore existé. Il faut planter là tout ce qui n'est plus déjà vivant que dans la mémoire. » Ce nouveau type d'homme dont parle Vailland, alors hypothétique et vivant au présent, il a, aujourd'hui, quinze ans. Il refuse, comme Rimbaud, comme Vailland, de se laisser embrigader par les idéologies. Il veut sentir sa vie jusque dans ses moindres prolongements, il a d'autres valeurs — celles de Vailland, celles de Rimbaud, à contre-courant de leurs époques. Il ne veut pas attendre un bonheur sans cesse remis à une date ultérieure, il se fout de ses arrière-petits-enfants, il veut le bonheur immédiat, sans concessions. Et pour lui. En 1964, Vailland notait dans son journal : « Les nouvelles générations à l'Est sont nées, ont grandi, dans un système communiste, comme moi en France, en 1907, dans la troisième République. C'est un fait qu'ils ne pourront que plus tard remettre en question, on ne sait comment. » Vailland est mort trop tôt pour Prague.

Une vie « solidement chevillée au corps », des pensées viscérales, simples : exister **à côté,** ne plus comprendre ces morts debout sur leurs ergots qui nous entourent de leur sollicitude et de leurs sarcasmes. L'enseignement de Vailland est celui de cette nouvelle culture qui nous naît entre les doigts, le début de **notre** monde : celui des sensations et non plus celui, exclusif, de la pensée abstraite et sans corps : « J'aime que l'homme soit complètement incarné, qu'il soit un **homme total.** » En 1946, il écrivait : « Les valeurs spirituelles se prêtent **à toutes** les mystifications et supercheries. Il ne s'agit pas d'opposer à des idéalismes plus ou moins élaborés et adaptés au monde moderne, le matérialisme vulgaire. Mais tout indique que l'homme qui est en train de se faire se pensera (et le monde) sans le truchement du dualisme esprit-matière »(2). La connaissance passe aussi par la peau. Au début de ce siècle, Roger Vailland nous l'assurait, et il avait notre âge, **nous ne vieillirons pas :**

« Age ingrat ! le seul âge que nous souhaitions avoir (3). Il est toujours nôtre, l'enfant qui sanglote et mord des draps parce qu'il a peur d'oublier ce qu'il veut depuis quelques jours et de devenir un jour semblable à son père.

« Age ingrat ! nom qui sera celui de l'ère qu'a ouverte Rimbaud. Notre siècle a commencé avec le geste de l'enfant qui, dans un square de Charleville, a brandi une chaise contre sa mère en disant « merde » parce qu'elle ne voulait pas lui acheter une nonnette.

— Et pourtant, je l'ai engendré dans la douleur, a gémi la femme. Enfin ! c'est l'âge ingrat. Il y en a pour quelques annes. L'âge ingrat ne finira plus, Madame Rimbaud. »

Patrick Rambaud.

(1) Cf. **Lenny Bruce** : « Que dites-vous aux gens qui vous emmerdent ? » « Va te faire foutre, mec ! » Si vous pensiez que c'est un acte chrétien, que c'est la meilleure chose qu'on puisse souhaiter à autrui, vous vous serviriez correctement de l'expression. Vous diriez par exemple : « Ne va surtout pas te faire foutre, mec ! »

(2) Cf. **Alan Watts** : « Etrangers comme nous le sommes à la nature, la possession d'un corps est une grande source d'embarras. Le problème de savoir si nous désavouons ce corps parce que nous pensons être des esprits, ou inversement, se ramène peut-être à la fameuse question de la poule et de l'œuf. »

(3) Cf. **Jerry Rubin** : « Quand nous aurons trente-cinq ans, nous espérons en paraître quinze. Nous ne nous connaissons que par nos **prénoms.** C'est **maintenant** que nous vivons, etc. »

## Bibliographie


**Romans**
« Drôle de jeu » (Livre de Poche).
« Les mauvais coups » (Livre de Poche).
« Bon pied bon œil » (Livre de Poche).
« Un jeune homme seul » (Livre de Poche).
« Beau Masque » (Livre de Poche).
« 325 000 francs » (Livre de Poche).
« La Loi » (Livre de Poche).
« La fête » (Gallimard).
« La truite » (Gallimard).
**Ecrits intimes** (Gallimard).

**Essais**
« Le surréalisme contre la révolution » (Editions sociales).
« Expérience du drame » (Corréa).
« Laclos » (Le Seuil, coll. « Ecrivains de toujours »).
« Eloge du cardinal de Bernis » (Fasquelle).
« Suétone » (Buchet-Chastel).
« Le regard froid » (Grasset).

**Théâtre**
« Héloïse et Abélard » (Corréa).
« Le colonel Foster plaidera coupable » (Editeurs français réunis).
« Monsieur Jean » (Gallimard).

**Voyages**
« Boroboudour » (Corréa).
« Choses vues en Egypte » (Défense de la paix).
« La Réunion » (Rencontre).

**Récits historiques** (en collaboration)
« Un homme du peuple sous la Révolution » (Corréa).

# UNE PAGE DÉBILE

## Le droit de recevoir ou 24 heures de la vie d'un spasme

**Drame historique à clé mettant en scène des notabilités, un intérieur bourgeois, un extérieur révolutionnaire, une agrafeuse et trois spécialistes des bronches.**

Au trompette solo de la Maxéville.

« Le sang qui remonte des pieds a-t-il une odeur ? » (Maurras in « Le gobe-mouches à palmes », éd. 1478).

Sans nous concerter, nous décidâmes d'emprunter l'hydravion.

Elle possédait des yeux finement ourlés et de grandes oreilles bleues. Elle était vierge. Vierge et solitaire. Solitaire avant de me connaître. Vierge bien que m'ayant connu. Il est hors de propos, pour moi, de fréquenter une fille non vierge. Elle le restera donc. Garde ta fleur et change l'eau.

Belzébuth - panari - fils de pute - patchouli.

J'suis comme ça.

Oui.

Nous nous hissâmes dans l'hydravion. Nous étions bien cinquante. Nous décollâmes lorsque nous synchronisâmes notre coup de rein. Nous survolâmes la Caspienne. Le soleil dardait ses dards. Flamboyants, ses dards... Je saisissai la cuisse de ma vieille fille aux quatre lèvres pincées. J'avais oublié : elle est vieille, ma vierge. Je remontai la cuisse lentement en imprimant ma paume sur son épiderme frémissant. Je remontai, je remontai ainsi jusqu'à la clavicule. Nous en restâmes là, et c'est bien ainsi.

Folâtré dans les bois
Fol attrait dans l'émoi

Pince-mi pince-moi se sont perdus
Joug contre joug sont les vaincus.

Elle avait un cœur de mère dans un gant de velours. J'étais bien trop connu pour me permettre un enfant de père inconnu, entre naître et reconnaître, il y a deux syllabes. Deux syllabes pas du meilleur monde.

Mon oncle réactionnaire disait toujours aux jeunes : « Veuillez laisser la France dans l'état où vous l'avez trouvée ! ».

Avec les trous d'air, sa peau laiteuse avait viré au beurre Charente-Poitou. Je l'embrassai. Elle vomit. Je mis un point d'honneur à ne pas établir de rapprochement entre ces deux faits.

Résumé : « Tel père qui roule, tel fils qui mousse », brailla Léoclodame en tentant de couvrir les parasites.

Précaution écritoire : ce chapitre se présentera comme une Ode à Almana Vermo, la géniale périgourdine d'origine mexicaine, auteur du calembour : « Si tu es gai, ris donc ! » et de son corollaire immédiat : « Si tu es triste, pleure donc », les deux piliers imputrescibles de l'humour françois.

« Dans chaque homme un cochon et une femme dans chaque porc... La boucle est bouclée... Tout le monde est content, y compris le maniaque cyclothymique, là-bas sur la colline, derrière le tombereau de betteraves sucrières dorant au soleil de plomb... dorant au soleil de plomb... la transmutation essentielle des alchimistes... », me susurra le pilote de l'hydravion.

« Très amusant, lui répondis-je, mais regardez plutôt devant vous ! » Mais, dès lors maintenant, un doute a surgi, comme un immonde canari dans une forêt pétrifiée.

Nous survolâmes les confins des Montagnes - En - Sueur qui dégoulinaient leur humidité nauséabonde dans les mornes vallées verdoyantes de l'Alhambra. (A suivre.)

2e chapitre

Je regagnai ma place à côté de ma vieille vierge dont le sourire crispé évoquait les affres de l'occlusion intestinale.

C'était pas de sa faute, allez !

« La parole est d'alezan, mais le silence est d'ors et déjà poney ! », se plaisait à répéter mon oncle réactionnaire et maquignon.

Il était con, mon oncle. Un vrai con... L'hydravion battit de l'aile. Une indicible peur étreignit mon âme. Nous brinquebalâmes dans la carlingue telles des piles de bottins mondains au sein d'une tornade.

L'hydravion vrilla, et nous vrillâmes de concert, car je dois à la vérité de dire que nous avions très peu d'indépendance vis-à-vis de lui. Lui, c'est l'hydravion, je précise.

Nous nous posâmes en catastrophe. Nous nous retrouvâmes, moi et les moins cadavres d'entre nous, au milieu d'un désert aride que seul un bon écrivain aurait pu décrire.

Ma vieille vierge gisait inerte. J'abusai d'elle.

Un gérontophile blasé devient vite nécrophile. Ça devait m'arriver, je porte ma croix, dignement. J'ai un fond vachement digne.

Nous marchâmes jusqu'à plus soif. Soudain, le pilote tendit son index boudiné par la luxure : « Là ! » La horde de loques humaines que nous représentions alors accommoda son regard fiévreux sur le point flou, peu net, que désignait le pilote agité d'une agitation malsaine, à la limite une agitation hystérique si on pouvait se permettre l'expression pour ne pas dire davantage si cela était possible, mais cela n'était guère possible car il m'est moralement impossible de continuer cette phrase dégueulasse. Vive le libère-teenage !... Vive la sperme-émission de minuit !... Vive la pollution quand elle est nocturne !...

Le point était une tente. Il le devint lorsque nous approchâmes... Une tente de satin bleu-ciel, entourée d'un jardinet à l'anglaise...

Une plaque de marbre apposée sur le tronc d'un érable vénérable, pré-d'anges. » J'écartai l'ouverture : cisait : « Joly Barbenrogue-faiseur une jeune femme glissait un bulletin de naissance dans une urne funéraire.

« Avortée ! » cria Joly. Deux scribes cochèrent un nom sur une longue liste brune... brune il me semble... pas sûr. Costric. (A suivre.)

« Cinq millions d'êtres humains vivent à PARIS en état d'urgence et ne le savent pas. » J. BECK

Et s'ils connaissaient

« gloire au 17e »

librairie politico-souterraine

88 bis, bd de Port-Royal
Paris-5e. Mo Port-Royal

ouverte de 10 h 30 à 0 h 30
à tous les zonards et autres gauchos

MÊME SI T'AS PAS D'ARGENT, PAS BEAUCOUP D'ARGENT VIENT À LA GLOIRE DU 17eme

Salut à Tout de Suite.

# MY GENERATION

**Le T.E.X., THEATRE DE L'EGLANTINE, raconte au théâtre**
**L'HISTOIRE DE LA COMMUNE DE PARIS**

Le T.E.X., c'est une jeune troupe qui tente de travailler depuis à peu près trois ans dans la région d'Aix-Marseille et de subsister face à toutes les difficultés qui peuvent entraver la survie d'un groupe de ce genre. Cahin-caha, on en arrive à notre septième spectacle et on voudrait maintenant un peu savoir si ça vaut le coup qu'on continue ou si il vaut mieux qu'on s'en aille tous, bras-dessus, bras-dessous travailler dans la vigne à La Fare-les-Oliviers. Nous, on pense que ça vaut le coup, parce que la vigne, faut s'y connaître. Alors, gens de la capitale, venez en foule nous acclamer et nous donner vos sous ; parce qu'à force de brailler nos histoires dans les rues de Marseille, d'Aix, de Lambesc, à force de se faire lapider joyeusement par les gosses de Corcy et de la Pinette, qui sont les gosses les plus beaux du monde, à force d'emmerder les agrégatifs à coups de tambour et de rires, à force de hanter les bals de villages, les fêtes de quartiers, les lycées, les bistrots, parfois, les théâtres, avec nos défroques hétéroclites, nos maquillages gluants, notre musique acide et triomphale, nos appels insensés à la vie et au meurtre, à la baise et à la Révolution ; à force de tout ça, on devient tout maigres, verdâtres, avec des poches sous les yeux et on se met à ressembler à des rats d'égoût et comme on est tout petits, on court, on court ; venez cavaler derrière nous sous les frondaisons du Parc Floral, ça sera rigolo ; et en plus, on vous racontera tout ; on chialera pas en vous disant que le peuple en 1871 s'est fait baiser la gueule, on essaiera simplement de voir comment s'en tirer un peu mieux la prochaine fois.
On va quand même pas se contenter d'une commémoration à la télé et des dégueulis de Paris-Match ! Et quand on vous dit qu'elle n'est pas morte, c'est vrai : elle arrête pas de vivre, cette commune.
On est six ; on joue quarante rôles, on fait la lumière, la fanfare, la caisse, la retape ; on a des costumes somptueux, on est beaux comme des dieux, on s'appele Jean-Claude Bourbault, Philippe Caubère, Jean-François Jalais, Maxime Lombard, Henriette Palazzi, Ghazi Younes, on a faim, on vous jure que le rire est terriblement révolutionnaire et la tristesse infiniment réactionnaire, on vous attend.

A la Cartoucherie de Vincennes (Théâtre de la Tempête)
du 2 au 14 novembre
tous les soirs à 21 heures

## L'Opéra du Light

*Barved Zumizion light show* (Théâtre de la commune d'Aubervilliers en novembre et tournée dans les maisons de la culture de la banlieue parisienne ensuite). Les membres du Barved Zumizion ont dépassé, avec leur spectacle lumineux, les conventions trop bien établies du light psychédélique éclaté à l'esthétisme raffiné. Ils vont travailler au contraire à créer un véritable spectacle où les images sont solidaires des sons, non pas dans l'instant, en improvisant, mais au contraire en établissant une succession rigoureuse, des interférences lumières-sons. Il y a en quelque sorte mise en scène du light show : à partir de ce qui est déjà un scénario, le décor se construit, puis la succession des séquences, la musique venant marquer les climats, l'impact dramatique. Un opéra déploie alors ses fastes : la matière, l'homme, la géométrie, l'espace, en sont les éléments de référence. Une symphonie des images et des sons quasi religieuse, qui vibre d'une densité émotionnelle et mystique. Chaque apport lumineux, chaque motif cinétique, ou graphique qui apparaît est au service d'une progression du scénario et d'une idée à illustrer. C'est sans doute pour cela que le groupe utilise peu les organiques (éclatements des couleurs qui se font et se défont) et refuse l'esthétisme sauvage de l'improvisation. Plutôt que quatre individus se défoulant en même temps, ils proposent l'image d'un groupe où chaque élément a une tâche précise à exécuter, dans une réalisation collective dont tous les contours ont été déjà soigneusement délimités. C'est ce qui permet à leur light de se suffir à lui-même, de pouvoir prétendre à être un véritable spectacle spécifique.
Jusqu'à aujourd'hui ils ont dû mettre leurs réalisations au service de la publicité ou d'autres média de ce genre : comme pour la musique pop, la qualité du matériel (très coûteux) détermine les possibilités de créer. C'est pourquoi l'expérience du théâtre de la commune d'Aubervilliers leur paraît décisive. Ils espèrent, et notamment en la prolongeant dans les maisons des jeunes et de la culture, toucher un autre public que celui des manifestations d'art, ou de la publicité : pouvoir tourner comme ou avec un groupe pop.
(Contact : Dominique Polvée, 151, rue du Fg-Saint-Antoine, 11e).

**ANNONCES**

*Free Dance Song*, c'est un spectacle de Christiane de Rougemont (danse) Annick Nozati (chant) et François Nyombo (guitare). Demain, ils seront peut-être plus nombreux. Ils croient à l'improvisation totale, spontanée, imprévisible. Ils jouent tous les soirs jusqu'au 15 novembre, à 19 h 30 (sauf lundi), à l'Absidiole, 5, rue Frédérique-Sauton, Paris-5e (Métro Maubert). C'est pas cher : 4,50 F.

13 et 14 novembre : Festival pop, jazz et folk *dans la salle des fêtes de Courbevoie, avec Martin Circus, Présence, Contrepoint, Lard Free, Christopher Laird, Eve, Mollock, Phalansters, Song, Breakdown, 25 F pour les deux jours, 15 F pour un jour.*

J.P. SENTIER

## Shakespeare souffleur

*En un mot comme en plusieurs* « il nous faut des fous ». *Mais c'est dur d'en trouver. Il m'a fallu pédaler comme un damné avant d'en trouver un sous la semelle de mes souliers, because grève toujours de la R.A.T.P. Il s'appelle Jean-Pierre Sentier. Il se produit tous les soirs à la Vieille Grille. Ça commence par un œuf et puis l'enfant paraît. Il nous dit qu'il ne peut toujours pas baiser sa maman, il nous présente Molloy sa poupée de son il la déchire et nous on pleure parce que c'est beau. Shakespeare dans le trou du souffleur est là pour lui donner la réplique. Leur pièce (1 livre !) c'est un non acte perpétuel il est vrai que « la vie et moi on a des problèmes et que la vie comme l'amour c'est caca ». A bon entendeur salut. Et la vieille dame dans la salle est partie de colère en oubliant son parapluie. Le réclamer de toute urgence à la caisse. Enfin s'il est prudent de louer l'auteur avant qu'il ne devienne célèbre il est bon avant l'envol d'attacher sa ceinture. Quand je fus revenu sur terre mon vélo m'attendait toujours devant la porte. Les comédiens sont formidables et la société du spectacle se porte bien. Merci pour elle.*
*Encore un mot au pluriel : Je vous conseille d'aller voir « Auguste Auguste » au théâtre d'Aubervilliers ou vous retrouverez le grand Rufus et découvrirez Guyette Lyr, femme clown. Monsieur Jean Bois se porte toujours aussi mal à la Gaité Montparnasse et Bernard Haller vous adresse un grand bonjour. Enfin nous avons ouï Catherine Leforestier à la sus-dite gaité et c'est pire que bon. On m'a dit aussi que Jean Max Bruat allait passer quelque part. Et, s'il y passe allez-y.*

*William Cheval*

*Vieille Grille : 1, rue du Puits de l'Ermite. 21 h précise (sauf lundi et mardi). Consommation : 18 et 30 F*
*Gaité Montparnasse : Jean Bois à 23 h (sauf mardi) 13 et 15 F*
*Catherine Leforestier, Jean-Max Bruat, trio Michel Roques, etc : 18 h 30 (sauf samedi et dimanche)*
*Michodière (Bernard Haller) : 20 h 30 (sauf dimanche et lundi). Dimanche : 15 h. Places : 20 F.*

*LE POING*
*Un groupe qui fait beaucoup de bruit, au sens strict, et qui espère en faire beaucoup, notamment avec leur disque : « Queen of the Western bop »-« Lanana ». Sous le nom de leur chanteur, Mark Robson, ils avaient aigri les groupes « vedettes » du Festival de Loudeac, en juillet. Leurs glorieux ancêtres ont pour nom Presley, Cochran, Buddy Holly. Guitare solo : Maxime qui accompagna Vince Taylor entre autres. Micky, bassiste dont on vante la rapidité et le jeu Rock. Jojo, ancien batteur de Moustique (souvenez-vous... notre acné !), une bêêête devant sa double batterie, ancien accompagnateur de Gene Vincent et Little Richard.*
*On les a annoncés. On a notre conscience pour nous, ainsi qu'un substantiel pot de vin. Maxime Schmidt, 10-12, rue de Reims, Paris-13e.*

**PROLOGUE — STUDIO-LAFAYETTE**
Ciclop Film **prend le départ. Il s'agit d'une coopérative d'intervention dans les opérations de distribution des films et leur diffusion.** Prologue, **le film canadien de Robin Spry, tourné avant et pendant les manifestations de Chicago en 1968, sera le premier film qui bénéficiera de cette « intervention » afin qu'il sorte du circuit parallèle ou semi-officiel comme le fastival d'Hyères ou celui d'Avignon. Il sera donc à l'affiche, à partir du 1er novembre, du studio Lafayette, 51, rue Lafayette ; une très petite salle qu'il est nécessaire de remplir pendant quelques jours. Le succès ou l'échec de cette tentative cautionnera la sortie et la promotion d'autres films de jeunes réalisateurs du cinéma marginal ou parallèle.** Prologue **est un film manifeste, en prise directe sur les incertitudes de tout le mouvement d'action en marge. Un couple, dont le garçon est le rédacteur en chef d'un journal underground cherche une ligne d'action face à la répression, la rupture et l'incompréhension des parents : s'engager plus ouvertement dans le combat politique, ou « décrocher » en allant vivre en communauté à la campagne ? Le couple éclate sur ce choix : il va à Chicago pour faire un reportage et rencontrer les leaders du mouvement de contestation, elle part rejoindre une communauté en compagnie d'un déserteur américain non-violent, mystique, poète et musicien. Chaque personnage se trouve alors confronté avec un espace et un temps réel : une manifestation, les interventions publiques d'Allen Ginsberg ou Jean Genêt, une interview d'Abbie Hoffmann, mais aussi les chasses à l'homme des flics, les grenades lacrymogènes. De son côté la fille entre rapidement en contradiction avec les membres de la communauté et avec son compagnon d'un jour. Elle quittera l'îlot préservé et la philosophie pacifiste du désengagement et rejoindra la ville et celui dont elle continuera à partager l'aventure. Au-delà des problèmes de choix politique, le film décrit les rapports à l'intérieur du couple, la fragilité des liens, des possibilités de communication, de libération du cadre bourgeois de la famille et du travail.**
**Tourné en 16 mm, le film refuse tout artifice, toute surenchère dans la technique cinématographique. C'est un film sur l'underground, sans complaisance, sans folklore, lucide et dépouillé.**

**Le Lab'Art Village qui travaille depuis un an à la recherche de nouvelles formes de vie basées sur la création artistique constante, a besoin :**
**— d'un local dans Paris pour favoriser les expos, les ventes...**
**— de fric (souscription sous forme d'adhésion au Lab'Art Village comme membre bienfaiteur). Carte membre bienfaiteur : plus de 10 francs.**
**— de correspondants désireux de recevoir chez eux tous journaux, poèmes, dessins, disques et autres créations paraissant hors du circuit commercial, et capables de les faire « circuler » dans leur région ou localité.**
**Nous voulons organiser un véritable réseau parallèle d'expression et d'entraide. Toutes propositions concernant l'hébergement éventuel de gens, l'exposition de créations ou l'organisation de spectacles, seront les bienvenues.**
**L'ouverture de refuges et d'ateliers dans des fermes ou des villages de province de façon permanente, suivra bientôt, mais il faut pour cela nous aider.**
**Répondez à notre appel.**

**Appel du Lab'Art Village**
**12 bis, villa des Couronnes**
**92 - COURBEVOIE**

RHESUS

# jazz - rock français

Depuis un an, on voit apparaître en France un foisonnement de groupes formés par de jeunes musiciens de jazz, ouverts à toutes les expériences, attirés aussi bien par le free jazz, le rock ou la musique contemporaine : certains empruntent surtout au rock (Total Issue — déjà des ancêtres —, Triode), d'autres sont plus « free » (Dharma Quintet, Cohelmec Ensemble). *Rhesus O*, né en janvier 1971, a choisi une sorte de voie médiane, très proche du Soft Machine de *Third* : une musique élégante, d'une grande beauté formelle, traversée par des rythmes rigoureux. Les cuivres tissent des thèmes entrecroisés sur le soutien solide des instruments électriques : basse, orgue et piano électrique. Parfois la polyphonie retourne au chaos et à la fusion sonore — d'où émergent de nouvelles progressions rythmiques. Avec l'apport récent d'une trompette, leur musique se rapproche des expériences de Miles Davis, et s'accorde plus d'espace, plus de recours à l'improvisation.
Ils ont enregistré un album pour une sous-marque « avant-garde » de CBS : *Rhesus O* (EPC 64560). Mais tous les jeunes groupes français, qu'ils enregistrent pour de petites marques comme Futura ou SFP, ou pour des marques internationales, sont logés à la même enseigne. Rhesus O a disposé d'un jour et demi pour l'enregistrement, et d'un après-midi pour le mixage. Quant à la distribution dans les disquaires de France, elle se fait au compte-goutte. Lorsqu'il s'agit de Futura, on sait bien que le manque de moyens représente la contrepartie inévitable de l'indépendance, et que mieux vaut un disque de Red Noise rapidement enregistré et mal distribué que pas de disque de Red Noise... mais lorsqu'il s'agit de CBS, on comprend moins. Scénario familier : Rhésus O a bien du mal à trouver des contrats. Le contraire nous aurait étonné. Ils espèrent que la sortie du disque améliorera la situation : on devrait les voir fin novembre à l'Espace Cardin, et un de ces jours au Gibus. Si vous avez d'autres propositions, n'hésitez pas à leur faire signe. Ils sont patients, mais les difficultés matérielles en ont découragé plus d'un : ils viennent de perdre leur bassiste (sur l'album, Francis Moze (Magma) et Guy Pedersen tiennent la basse). Richard Raux, ancien sax de Magma, les a également quittés. Il reste Jean-Paul Asseline (piano), Thierry Blanchard (batterie), Alain Monier (orgue), Alain Hatot (sax), plus un nouveau trompettiste. On peut les contacter par Dominique Ruelland, 66, rue de Provence, Paris-9e, 874-23-15.
J.-P. L.

# LA PALETTE NOUS VOICI

**Mai 1968 : les affiches de l'atelier populaire des Beaux-Arts, c'est eux. Ils nous font cadeau de la plus belle exposition qui soit : le musée c'est Paris grand ouvert. Ils ne courent plus après l'Art vivant, ils l'ont trouvé. Ils ne théorisent plus, ils vivent, et nous avec. Ils s'appellent bêtement la jeune peinture. Jeunes, ils le sont : le plus vieux a quarante ans (pour un peintre, c'est encore l'adolescence). Peintres, ils le sont aussi, mais méchamment. Ils détestent l'art abstrait, ils prétendent aider, avec des formes et des couleurs, à la Révolution. Ils pratiquent l'art collectif.**

Leur premier coup d'éclat remonte à 1964. A cette époque sévit un salon de la jeune peinture aussi muséifié et fossilisé que le centenaire salon d'automne. De jeunes vieillards timides et rougissants viennent y traîner leurs œuvres sous le nez des critiques dans l'espoir de leur tirer cinq lignes. C'est le moment que choisissent trois dynamiteurs, Aillaud, Arroyo et Recalcati, pour exposer une série de tableaux collectifs où ils se représentent eux-mêmes avec des grimaces de voyous précipitant Duchamp — père du dadaïsme et auteur du célèbre « nu descendant l'escalier » — dans un escalier cette fois meurtrier. Un frisson passe sur la critique.

Duchamp, c'est le papa de l'avant-garde. En le mettant à mort, les trois voyous marquent leur refus de poursuivre plus avant sur le chemin de la recherche formelle, trop pure pour être honnête, et choisissent la voie de la peinture politique. Ils proposent une première exposition collective en 1965 — la salle verte — et une seconde en 1967 — la salle rouge — dédiée à la victoire du peuple vietnamien. L'imagerie révolutionnaire défrise les marchands d'art. Seules quelques municipalités communistes de banlieue acceptent les toiles. Faute de salle, on voit même leurs auteurs se promener dans les rues de Dijon avec leurs œuvres sur le dos.

1968 : la jeunesse devient militante. C'est l'étincelle. La pratique politique désoriente la jeune peinture. Ils auront du mal à s'en relever. Au lieu de peindre comme des fous, ils cherchent à leur peinture une signification révolutionnaire. C'est l'impasse — logiques jusqu'au bout, certains des leurs abandonnent le pinceau pour le militantisme. Les autres, il leur faudra un an avant de retrouver l'envie de jouir devant une toile blanche, et la Révolution reste leur moteur. « Dans la lutte contre la société bourgeoise, nous entendons combattre sur le terrain de la culture selon nos moyens particuliers en faisant du salon de la jeune peinture un instrument de lutte idéologique » dit Aillaud, qui ajoute : « Pour la jeune peinture, il s'agit de ne pas séparer un tableau de la réalité historique. Voilà pourquoi nous sommes contre l'art abstrait. »

En 1969, expositions « Police et culture » et « Livres d'école, livres de classe » — de classe sociale, s'entend — en 1970, Police et Culture II. Ils tentent de démontrer en images que les livres scolaires sont un instrument d'oppression sociale. La même année, six compagnons de cette bande qui partage l'idéologie, les pinceaux et la marmite se regroupent à nouveau pour l'exposition collective « Qui tue ? », consacrée à Gabrielle Russier.

Cette année, poursuivant les expériences collectives, un groupe de cinq — Latil, Fleury, Parré, Tisserand, Cueco — a décidé de prendre comme thème l'appartement. Ils reconstituent et peignent sur des mobiles en bois un logement F3 de 63 m² grandeur nature avec salle de bains, entrée, WC, salle de séjour, chambre des parents, chambre des enfants, mobilier et habitants. Le travail est distribué selon les compétences de chaque membre du groupe ; qui fut décorateur peint les paysages que l'on découvre des fenêtres, qui a l'habitude des portraits peint les visages des locataires, qui aime les objets peint la TV, les accessoires, les gadgets. Mais tous décident en commun du contenu de chacune des parties. Ce n'est apparemment pas de la lutte politique en peinture ; pas de référence à des faits historiques précis, pas d'événement, mais chacun ressent cette expérience comme un enrichissement : « Nous superposons un certain nombre d'images issues de nos différentes individualités et nous créons en dernier lieu une seule image qu'aucun d'entre nous n'aurait pu créer seul », explique Fleury. Nous verrons : cet appartement construit au pinceau sera exposé au salon de la jeune peinture de novembre. Détail : Marcel Dassaut devrait être le parrain de cette exposition. C'est lui qui en a donné l'idée en déclarant un jour à la radio : « Il faut que les jeunes artistes créent les modèles d'un mobilier Ve république, comme il y eut jadis un style Louis XV ou Directoire ». Quelqu'un, au moins, l'aura pris au mot, mais leur appartement « témoin » n'exalte pas précisément le style pompidolien.

Trois groupes « jeune peinture » multiplient aujourd'hui les expériences collectives ou individuelles. A l'intérieur de ces groupes, les opinions politiques sont diversifiées : Aillaud est maoïste, Zeimert plutôt anarchiste, seuls les maos les plus rigides continuent de faire du réalisme socialiste. Rancillac, cheval de retour de l'abstrait, ne peint plus que des Mao-Tsé-Toung béats désignant d'un geste auguste la voie des lendemains qui chantent en chinois. Comme l'écrit Gilbert Mury dans le catalogue de l'exposition que Rancillac présentait le mois dernier : « Rancillac veut lui aussi, comme il peut, comme le conduit la conscience exigeante de participer à sa place à une tâche qui le dépasse, être militant le pinceau à la main ou, comme dit Lenine, « une petite roue et une petite vis dans la grande machine » de la révolution.

## UN PETIT TOUR AU GRAND PALAIS

Le Grand Palais ouvre ses portes à la rétrospective des œuvres de Fernand Léger. Le C.N.A.C. (Centre national d'Art contemporain, rue Berryer, Paris-8e) accueillait, le mois dernier, Rancillac, le peintre des Maos les plus purs. La Jeune Peinture fourbit pour la fin du mois son salon : le Musée d'Art moderne de la ville de Paris vous donnera tous les renseignements. Tous ont un point commun : leurs peintures refusent l'abstrait, qualifié d'informel, de décadent, de petit-bourgeois ou d'émotif. Le réalisme — socialiste ou non — vaut parfois bien des ennuis : les flics du ministère de la Culture ont tourné de l'œil en voyant deux toiles de Mathelin, un vieux qui a rejoint les rieurs en 1968. Il représentait l'Arc de Triomphe en fourneau de cuisine, avec le torchon tricolore pendouillant sur sa tringle, et l'Elysée comme un triste gruyère visité par les rats. Les toiles ne sont, bien évidemment, pas restées accrochées longtemps. On accepte la dérision quand elle est désamorcée. Les fauteurs du désordre Dada sont accueillis à bras ouverts. Max Ernst reçoit la Légion d'honneur et ceux d'aujourd'hui des coups de bottes.

MATHELIN · Arc de Triomphe

PARRE, TISSERAND, CUECO, LATIL, FLEURY

A la géométrie arbitraire de l'abstrait, au monde cassé d'une classe en miette, Rancillac oppose le contact visuel avec l'événement saisi en pleine réalité. Pourquoi, dès lors, le peindre et non le photographier ? Visiblement, cette question agace Rancillac. Il a tendance à répondre par une boutade : « c'est que je suis peintre et non photographe ». Mais sa propre dialectique ferait de lui un photographe s'il était convaincu que la photographie seule est comprise des masses. »

Il est dur d'être tout à fait d'accord. Cueco dit aujourd'hui de la peinture qu'il pratiquait en 1967 (la salle rouge pour le Viet-nam) : « C'était la voie la plus difficile car on peignait un sujet qui se rapprochait du héros positif du réalisme socialiste. Pour ma part, la toile que j'ai faite à ce moment fut la plus pauvre. Si ça avait continué, je tombais dans le réalisme politique ».

Tous veulent pourtant justifier l'éternel besoin de créer, comme s'ils en avaient honte, et les voilà théorisant leur pratique : « Il faut en finir avec ces lois soi-disant fondamentales qui commandent la structure de l'œuvre d'art et qui ne font en réalité que maintenir la peinture dans le domaine réthorique du langage des formes et des couleurs, hors du temps dans l'univers indéterminé des notions culturelles ». Eh oui... « A partir de l'affaire Russier, qui contenait toutes les ressources politiques nous avions toutes les chances de faire l'unité idéologique. Chacun avait à aborder l'histoire à sa façon, mais à l'arrivée la cohérence politique que nous recherchions existait ». Ils parlent mieux avec leur pinceau. Ils doivent pourtant résoudre une contradiction fondamentale : l'acte créateur supporte mal les thèmes imposés. La peinture politique demande à l'artiste le plus dur des sacrifices, l'effacement, la transparence. Pourtant, même le peintre révolté expose dans les musées et les galeries, s'adresse toujours à la classe aisée et « cultivée », participe encore au système qu'il dénonce. La solution logique et radicale consiste à laisser le pinceau pour le tract et la ronéo. La « jeune peinture » préfère s'engager dans une dialectique qu'elle pense créatrice : dénoncer le caractère oppressif de la culture, mais de l'intérieur. L'important est ce qu'elle montre et démontre.

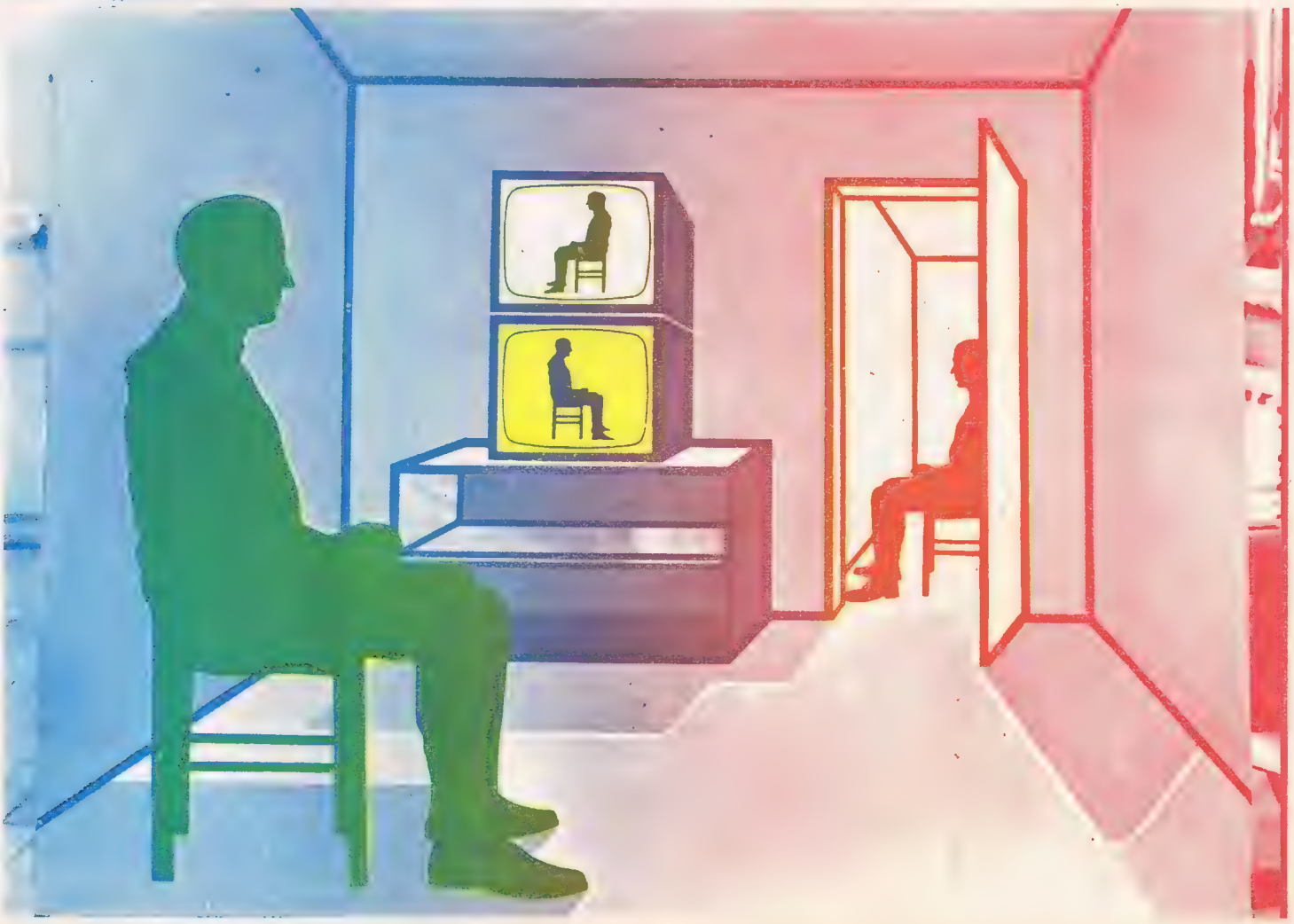
Il reste que l'on a envie de leur dire : peignez sans tabous, d'où qu'ils viennent. La révolution, c'est aussi votre liberté.

**Yves Simon, Riquet et Ramburne**

AILLAUD, ARROYO, RECALCATI
«LA MORT TRAGIQUE DE MARCEL DUCHAMP»

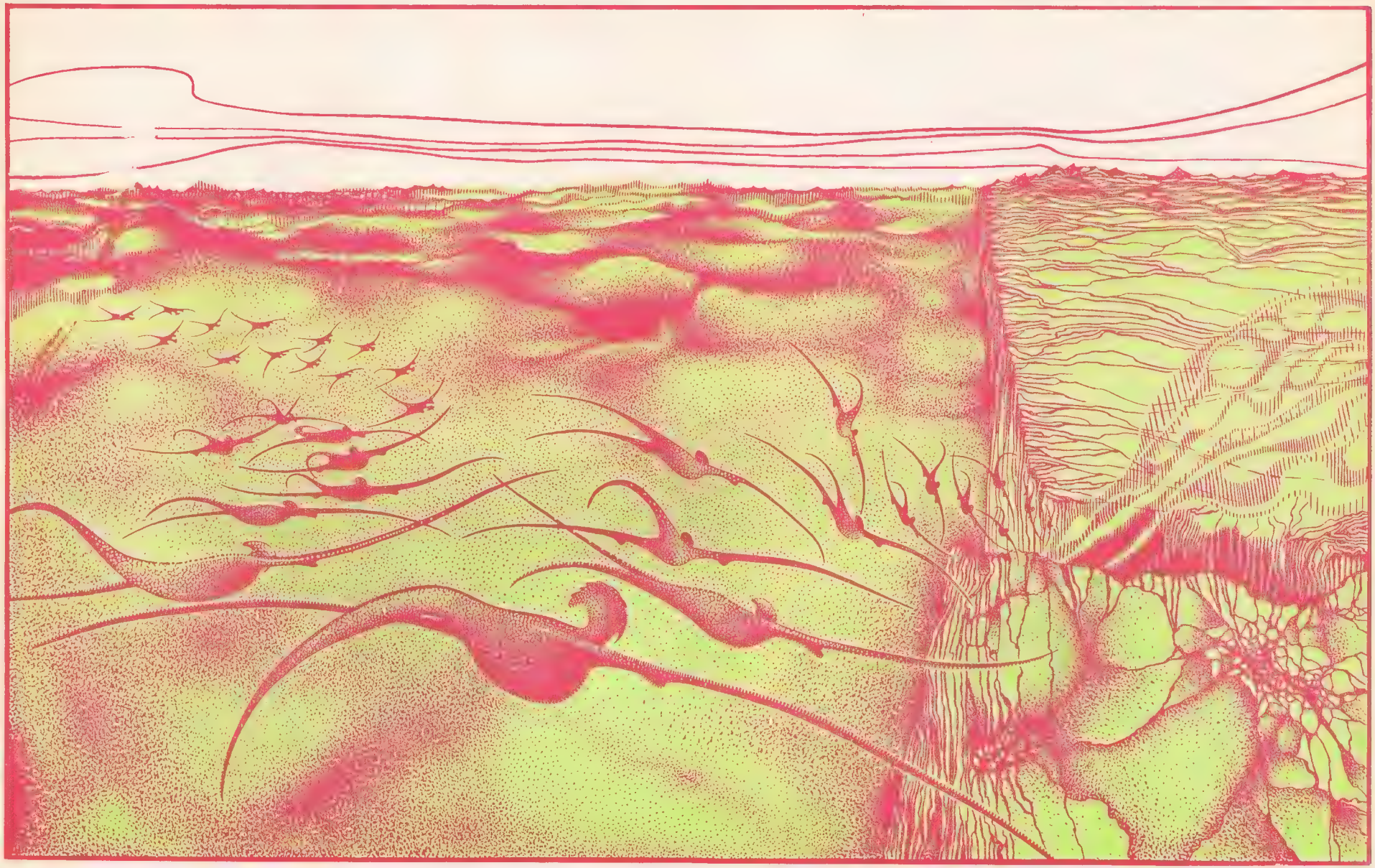
RANCILLAC : Les dirigeants chinois saluent le défilé du 20e anniversaire de la révolution.

FLEURY L'appartement



# PAR DELA LE BIEN ET LE MAL

entretien avec Michel Foucault



P.MAIGNELI

Michel Foucault a travaillé et écrit sur le savoir et les structures mentales de nos sociétés : **Histoire de la Folie, Les mots et les choses, L'archéologie du savoir.** Il s'est efforcé de dégager une réflexion neuve sur les langages sociaux, à l'écart de Marx mais très loin des justifications technocratiques et conservatrices. Après mai, l'intellectuel distant s'est jeté dans la politique et le militantisme. Aujourd'hui, Michel Foucault travaille notamment avec le Groupe d'Information sur les Prisons (G.I.P.). Savoir, répression, révolution : des lecteurs et des rédacteurs d'**Actuel** sont allés s'entretenir avec lui.

**Michel Foucault :** Quelle est la forme de répression la plus insupportable pour un lycéen d'aujourd'hui : l'autorité familiale, le quadrillage quotidien que la police exerce sur la vie de tout homme, l'organisation et la discipline des lycées, ou cette passivité que vous impose la presse, y compris peut-être un journal comme **Actuel ?**

**Serge :** La répression dans les lycées : elle est évidente parce qu'elle s'applique à un groupe qui s'efforce d'agir. Elle est plus violente, et on la ressent plus vivement.

**Alain :** Il ne faut pas oublier la rue, les fouilles du Quartier latin, les flics qui bloquent votre solex avec leur voiture pour voir si vous n'auriez pas de la drogue. Cette présence continuelle : je ne peux pas m'asseoir par terre sans qu'un homme à képi me force à me lever. Cela dit, la répression dans l'enseignement, l'information orientée, c'est peut-être pire...

**Serge :** On doit distinguer : d'abord l'action des parents, qui vous imposent le lycée comme une étape vers une situation professionnelle déterminée et qui s'efforcent d'écarter par avance ce qui pourrait nuire à cette situation ; ensuite, l'administration qui interdit toute action libre et collective, même anodine ; enfin, l'enseignement lui-même — mais là c'est plus confus...

**Jean-Pierre :** Dans de nombreux cas, l'enseignement du professeur n'est pas immédiatement vécu comme répressif, même s'il l'est profondément.

**Michel Foucault :** Bien sûr, le savoir transmis prend toujours une apparence positive. En réalité — et le mouvement de mai l'a révélé avec force — il fonctionne comme une double répression : à l'égard de ceux qui en sont exclus, à l'égard de ceux qui le reçoivent et auxquels il impose un modèle, des normes, une grille.

**Philippe :** Selon vous, notre système d'enseignement, plutôt que de transmettre un véritable savoir, tendrait avant tout à distinguer les bons éléments des mauvais selon les critères du conformisme social...

**Michel Foucault :** Le savoir lui-même, tel qu'il est présenté, implique déjà une conformité politique : en histoire, on vous demande de savoir un certain nombre de choses, et de ne pas savoir les autres — ou plutôt un certain nombre de choses constituent le savoir dans son contenu et dans ses normes. Deux exemples. Le savoir officiel a toujours représenté le pouvoir politique comme l'enjeu d'une lutte à l'intérieur d'une classe sociale (querelles dynastiques dans l'aristocratie, conflits parlementaires dans la bourgeoisie) ; ou encore comme l'enjeu d'une lutte entre l'aristocratie et la bourgeoisie. Quant aux mouvements populaires, on les a présentés comme dus aux famines, à l'impôt, au chômage ; jamais comme une lutte pour le pouvoir, comme si les masses pouvaient rêver de bien manger, mais certainement pas d'exercer le pouvoir. L'histoire des luttes pour le pouvoir, donc des conditions réelles de son exercice et de son maintien, reste presque entièrement immergée. Le savoir n'y touche pas : ça ne doit pas être su. Autre exemple : au début du XIXe siècle, les ouvriers ont réalisé de très vastes enquêtes sur leur propre condition. Ce travail a fourni une grande part de la documentation de Marx ; il a été un des fondements de la pratique politique et syndicale du prolétariat au XIXe siècle ; il se maintient et se développe à travers les luttes. Or ce savoir n'est jamais apparu dans le savoir officiel. Dans cet exemple, ce ne sont plus les processus réels qui sont écartés du savoir ; c'est un savoir qui est exclu du savoir. S'il émerge timidement aujourd'hui, c'est au deuxième degré, à travers l'étude de Marx, et son aspect le plus assimilable.

**Jean-François :** Dans ton lycée, par exemple, il y a un fort pourcentage d'élèves d'origine ouvrière ?

**Alain :** Un peu moins de 50 %.

**Jean-François :** On vous a parlé des syndicats en cours d'histoire ?

**Alain :** Pas dans ma classe.

**Serge :** Ni dans la mienne. Regardez l'organisation des études : dans les petites classes, on ne s'occupe que du passé. Il faut avoir seize ou dix-sept ans pour en arriver enfin aux mouvements et aux doctrines modernes, les seuls qui puissent être un peu subversifs. Même en troisième, les profs de français refusent absolument d'aborder les auteurs contemporains : jamais un mot sur les problèmes de la vie réelle. Quand on les effleure enfin, en première ou en terminale, les types sont déjà conditionnés par tout l'enseignement passé.

**Michel Foucault :** C'est un principe de lecture — donc de choix et d'exclusion — pour ce qui se dit, se fait, se passe actuellement. « De tout ce qui arrive, tu ne comprendras, tu ne percevras que ce qui est rendu intelligible par ce qui a été prélevé soigneusement dans le passé ; et qui, à vrai dire, n'a été prélevé que pour rendre inintelligible le reste. » Sous les espèces de ce qu'on a appelé tour à tour la vérité, l'homme, la culture, l'écriture, etc., — il s'agit toujours de conjurer ce qui se produit : l'événement. Les fameuses continuités historiques ont pour fonction apparente d'expliquer ; les éternels « retours » à Freud, Marx, etc., ont pour fonction apparente de fonder ; dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'exclure la rupture de l'événement. Pour dire les choses en gros, l'événement et le pouvoir, c'est ce qui est exclu du savoir tel qu'il est organisé dans notre société. Ce qui n'est pas étonnant : le pouvoir de classe (qui détermine ce savoir) doit apparaître inaccessible à l'événement ; et l'événement dans ce qu'il a de périlleux doit être soumis et dissous dans la continuité d'un pouvoir de classe qui ne se nomme pas. En revanche, le prolétariat développe un savoir où il est question de la lutte pour le pouvoir, où il est question de la manière dont il faut susciter l'événement, y répondre, l'éviter, etc. ; un savoir absolument inassimilable à l'autre puisqu'il est centré autour du pouvoir et de l'événement.

C'est pourquoi il ne faut pas se faire d'illusion sur la modernisation de l'enseignement, son ouverture sur le monde actuel : il s'agit de maintenir le vieux substrat traditionnel de « l'humanisme », puis de favoriser l'apprentissage rapide et efficace d'un certain nombre de techniques modernes jusqu'ici négligées. L'humanisme garantit le maintien de l'organisation sociale, la technique permet à cette société de se développer, mais dans sa propre ligne.

**Jean-François :** Quelle est votre critique de l'humanisme ? Et par quelles valeurs le remplacer dans un autre système de transmission du savoir ?

**Michel Foucault :** J'entends par humanisme l'ensemble des discours par lesquels on a dit à l'homme occidental : « Quand bien même tu n'exerces pas le pouvoir, tu peux tout de même être souverain. Bien mieux : plus tu renonceras à exercer le pouvoir et mieux tu seras soumis à celui qui t'est imposé, plus tu seras souverain. » L'humanisme, c'est ce qui a inventé tour à tour ces souverainetés assujetties que sont l'âme (souveraine sur le corps, soumise à Dieu), la conscience (souveraine dans l'ordre du jugement, soumise à l'ordre de la vérité), l'individu (souverain titulaire de ses droits, soumis aux lois de la nature ou aux règles de la société), la liberté fondamentale (intérieurement souveraine, extérieurement consentante et « accordée à son destin »). Bref, l'humanisme est tout ce par quoi en Occident **on a barré le désir du pouvoir** — interdit de vouloir le pouvoir, exclu la possibilité de le prendre. Au cœur de l'humanisme, la théorie du **sujet** (avec le double sens du mot). C'est pourquoi l'Occident rejette avec tant d'acharnement tout ce qui peut faire sauter ce verrou. Et ce verrou peut être attaqué de deux manières. Soit par un « désassujettissement » de la volonté du pouvoir (c'est-à-dire par la lutte politique prise comme lutte de classe), soit par une entreprise de destruction du sujet comme pseudo-souverain (c'est-à-dire par l'attaque « culturelle » : suppression des tabous, des limitations et des partages sexuels ; pratique de l'existence communautaire ; désinhibition à l'égard de la drogue ; rupture de tous les interdits et de toutes les fermetures par quoi se reconstitue et se reconduit l'individualité normative). Je pense là à toutes les expériences que notre civilisation a rejettées ou n'a admises que dans l'élément de la littérature.

de la police. Ou n'est-ce qu'un moyen pour fuir une évidence qui me gêne encore, à savoir que la structure universitaire se maintient et qu'il faut continuer à militer sur ce terrain ?

**Jean-François :** Personnellement, je ne pense pas que l'Université ait été vraiment démolie. Je crois que les maoïstes ont commis une erreur en sortant du champ universitaire, qui aurait pu constituer une base solide, pour chercher dans les usines une implantation difficile et relativement artificielle. L'Université craquait : on aurait pu approfondir la faille et provoquer une rupture irrémédiable dans le système de transmission du savoir. L'école, l'Université restent des secteurs déterminants. Tout n'est pas joué à l'âge de cinq ans, même si on a un père alcoolique et une mère qui repasse dans la chambre à coucher.

**Jean-Pierre :** La révolte universitaire s'est très vite heurtée à un problème, toujours le même : nous — c'est-à-dire les révolutionnaires ou ceux qui n'avaient pas grand chose à foutre de l'enseignement —, nous étions bloqués par des gens qui voulaient travailler et apprendre un métier. Que fallait-il faire ? Chercher les voies d'un nouvel enseignement, méthodes et contenu ?

**Jean-François :** Ce qui aurait, en fin de compte, amélioré le rendement des structures existantes et formé des gens pour le système.

**Philippe :** Absolument pas. On peut apprendre un savoir différent de manière différente sans retomber dans le système. Si on abandonne l'Université après l'avoir un peu secouée, on laisse en place une organisation qui continuera à fonctionner et à se reproduire par force d'inertie tant qu'on ne proposera rien d'assez concret pour emporter l'adhésion de ceux qui en sont les victimes.

**Michel Foucault :** L'Université représentait l'appareil institutionnel à travers lequel la société assurait sa reproduction tranquillement et à moindres frais. Le désordre dans l'institution universitaire, sa mise à mort — apparente ou réelle, peu importe — n'ont pas atteint la volonté de conservation, d'identité, de répétition de la société. Vous demandiez ce qu'il faudrait faire pour rompre le cycle de reproduction sociale du système. Il ne serait pas suffisant de supprimer ou de bouleverser l'Université : c'est donc aux autres répressions qu'il faut aussi s'attaquer.

**Serge :** Dans les lycées, l'organisation répressive n'a pas été atteinte. L'enseignement est malade. Mais il n'y a qu'une minorité pour s'en rendre compte et le refuser.

**Alain :** Et dans notre lycée, la minorité politisée d'il y a deux ou trois ans a disparu aujourd'hui.

**Jean-François :** Les cheveux longs, ça veut encore dire quelque chose ?

**Alain :** Plus rien du tout. Les minets aussi se sont laissé pousser les cheveux.

**Jean-François :** Et la drogue ?

**Serge :** Ce n'est pas un phénomène en soi. Pour les lycéens qui en prennent, cela représente un abandon total de l'idée de carrière. Les lycéens politisés continuent leurs études, ceux qui se droguent sortent complètement.

**Michel Foucault :** La lutte antidrogue est un prétexte pour renforcer la répression sociale : quadrillages policiers, mais aussi exaltation de l'homme normal, rationnel, conscient et adapté. On retrouve cette image de marque à tous les niveaux. Regardez « France-soir » d'aujourd'hui qui titre : 53 % des Français favorables à la peine de mort, alors qu'il n'y en avait que 38 % un mois plus tôt.

**Jean-François :** C'est peut-être aussi à cause de la révolte dans la prison de Clairvaux ?

**Michel Foucault :** Evidemment. On entretient la terreur du criminel, on brandit la menace du monstrueux pour renforcer cette idéologie du bien et du mal, du permis et du défendu que l'enseignement d'aujourd'hui n'ose pas transmettre avec autant d'assurance qu'autrefois. Ce que le prof de philo n'ose plus dire dans son vocabulaire entortillé, le journaliste le proclame sans complexe. Vous me direz : ça a toujours été ça, les journalistes et les professeurs ont toujours été faits pour dire la même chose. Mais aujourd'hui, les journalistes sont poussés, invités, contraints à le dire d'autant plus fort et avec d'autant plus d'insistance que les professeurs ne peuvent plus le dire. Je vais vous raconter une histoire. Clairvaux a entraîné une semaine de vengeance dans les prisons. Ici ou là, les gardiens ont cassé la gueule aux détenus, en particulier à Fleury-Mérogis, la prison des jeunes. La mère d'un détenu est venu nous voir. J'ai été avec elle à R.T.L. pour essayer de faire diffuser son témoignage. Un journaliste nous a reçu et nous a dit : « Vous savez, ça ne m'étonne pas, parce que les gardiens sont à peu près aussi dégénérés que les détenus. » Un professeur qui parlerait ainsi

**Jean-François** : Depuis la Renaissance ?

**Michel Foucault** : Depuis le droit romain, cette armature de notre civilisation qui est déjà une définition de l'individualité comme souveraineté soumise. Le système de propriété privée implique une telle conception : le propriétaire est seul maître de son bien, il en use et en abuse tout en se pliant à l'ensemble des lois qui fondent sa propriété. Le système romain structurait l'Etat et fondait la propriété. Il soumettait la volonté de pouvoir en fixant un « droit souverain de propriété » qui ne pouvait être exercé que par ceux qui détenaient le pouvoir. En ce chassé-croisé, l'humanisme s'est institutionnalisé.

**Jean-Pierre** : La société constitue un tout agencé. Elle est par nature répressive, puisqu'elle cherche à se reproduire et à persévérer dans son être. Comment lutter : a-t-on affaire à un organisme global, indissociable, que régit une loi générale de conservation et d'évolution, ou à un ensemble plus différencié dans lequel une classe aurait intérêt à maintenir l'ordre des choses et une autre à le renverser ? Pour moi, la réponse n'est pas évidente : je ne souscris pas à la première hypothèse, mais la seconde me paraît trop simpliste. Il y a effectivement une interdépendance du corps social qui se perpétue lui-même.

**Michel Foucault** : Le mouvement de mai apporte une première réponse : les individus soumis à l'enseignement, sur lesquels pesaient les formes les plus contraignantes du conservatisme et de la répétition, ont mené un combat révolutionnaire. En ce sens, la crise de pensée ouverte en mai est extraordinairement profonde. Elle laisse la société dans une perplexité et un embarras dont elle est loin de sortir.

**Jean-Pierre** : L'enseignement n'est pas le seul véhicule de l'humanisme et de la répression sociale, loin de là : il y a bien d'autres mécanismes, plus essentiels, avant l'école ou en dehors d'elle.

**Michel Foucault** : Je suis bien d'accord. Agir à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Université : c'est un dilemme pour un homme comme moi qui a longtemps enseigné. Doit-on considérer que l'Université s'est effondrée en mai, que la question est réglée, et passer à autre chose comme le font actuellement des groupes avec lesquels je travaille : lutte contre la répression dans le système des prisons, des hôpitaux psychiatriques, de la Justice,

**Jean-Pierre** : A l'inverse de Philippe, je ne crois pas beaucoup à un enseignement « différent ». Il m'intéresserait, en revanche, que l'Université inverse sa fonction sous la pression des révolutionnaires, qu'elle contribue alors à déconditionner, à détruire les valeurs et le savoir acquis. Il y a d'ailleurs un nombre croissant de profs pour s'y employer.

**Frédéric** : Si elles vont jusqu'au bout, les expériences de ce genre restent très rares. Je ne connais guère que Sénik, lorsqu'il était professeur de philo à Bergson en 1969, qui ait réellement fait exploser le statut même de l'enseignant et du savoir. Il a été rapidement isolé et exclu. L'institution universitaire possède encore des mécanismes de défense vigoureux. Elle reste capable d'intégrer beaucoup de choses, et d'éliminer les corps étrangers inassimilables.

Vous parlez tous comme si l'Université française d'avant mai 1968 avait été adaptée à une société industrielle comme la nôtre. A mon avis, elle n'était pas tellement rentable, pas tellement fonctionnelle, trop archaïque. Mai a effectivement brisé les vieux cadres institutionnels de l'enseignement supérieur : le bilan est-il si négatif pour la classe dirigeante ? Celle-ci a pu reconstruire un système beaucoup plus fonctionnel. Elle a su préserver les Grandes Ecoles, pièce maîtresse de la sélection technocratique. Elle a pu créer un centre comme Dauphine, la première business school à l'américaine qu'on ait installée en France. Enfin, depuis trois ans, elle parque la contestation à Vincennes et dans certains départements de Nanterre, poches universitaires sans prise sur le système et sans débouchés : une nasse dans laquelle les petits poissons gauchistes se sont pris. L'Université élimine ses structures archaïques, elle s'adapte réellement aux besoins du néo-capitalisme ; c'est maintenant qu'il faudrait revenir sur le terrain.

**Michel Foucault** : Mort de l'Université : je prenais le mot dans son sens le plus superficiel. Mai 1968 a tué l'enseignement supérieur né au XIX$^{e}$ siècle, ce curieux ensemble d'institutions qui transformait une petite fraction de la jeunesse en élite sociale. Restent les grands mécanismes secrets par lesquels une société transmet son savoir et se transmet elle-même sous le visage du savoir : ils sont toujours là, journaux, télé, écoles techniques, et les lycées plus encore que l'Université.

dans un lycée provoquerait une petite émeute et prendrait une gifle.

**Philippe** : Effectivement, un prof ne parlerait pas comme ça : est-ce parce qu'il ne peut plus le faire, ou parce qu'il le dirait **autrement**, ce qui est son rôle ? A votre avis, comment lutter contre cette idéologie, et contre les mécanismes de répression, au-delà des pétitions et des actions réformistes ?

**Michel Foucault** : Je pense que les actions ponctuelles et locales peuvent aller assez loin. Regardez l'action du G.I.P. (Groupe d'information sur les prisons) durant l'année écoulée. Ses interventions ne se proposaient pas comme but ultime que les visites aux prisonniers puissent durer trente minutes ou qu'il y ait des chasses d'eau dans les cellules. Mais d'arriver à ce que le partage social et moral entre innocents et coupables soit lui-même mis en cause. Et pour que ça ne reste pas une proposition philosophique ou un souhait humaniste, il faut qu'il soit mis en cause réellement au niveau des gestes, des pratiques et à propos de situations bien déterminées. Sur le système pénitentiaire, l'humaniste dirait ceci : « Les coupables sont coupables, les innocents innocents. Il n'en reste pas moins qu'un condamné est un homme comme les autres et que la société doit respecter ce qu'il y a d'humain en lui : par conséquent, chasses d'eau ! » Notre action, au contraire, ne cherche pas l'âme ou l'homme **derrière** le condamné, mais à effacer cette frontière profonde entre l'innocence et la culpabilité. C'est la question que posait Genet à propos de la mort du juge de Soledad ou de cet avion détourné par les Palestiniens en Jordanie ; les journaux pleuraient sur le juge et sur ces malheureux touristes séquestrés en plein désert sans raison apparente ; Genet, lui, disait : « Un juge serait-il innocent, et une dame américaine qui a assez d'argent pour faire du tourisme de cette manière-là ? »

**Philippe** : Cela signifie-t-il que vous cherchez avant tout à modifier la conscience des gens et que vous négligez pour l'instant la lutte contre les institutions politiques et économiques ?

**Michel Foucault** : Vous m'avez mal compris. S'il s'agissait simplement de toucher la conscience des gens, il suffirait de publier des journaux et des livres, de séduire un producteur de radio ou de télé. Nous voulons attaquer l'institution jusqu'au point où

elle culmine et s'incarne dans une idéologie simple et fondamentale comme les notions de bien, de mal, d'innocence, de culpabilité. Nous voulons changer cette idéologie vécue à travers l'épaisse couche institutionnelle dans laquelle elle s'est investie, cristallisée, reproduite. Pour simplifier, l'humanisme consiste à vouloir changer le système idéologique sans toucher à l'institution ; le réformiste à changer l'institution sans toucher le système idéologique. L'action révolutionnaire se définit au contraire comme un ébranlement simultané de la conscience et de l'institution ; ce qui suppose qu'on s'attaque aux rapports de pouvoir dont elles sont l'instrument, l'armature, l'armure. Croyez-vous qu'on pourra enseigner la philo de la même façon, et son code moral, si le système pénal s'effondre ?

**Jean-Pierre :** Et inversement, pourrait-on mettre les gens en prison de la même façon si l'enseignement était bouleversé ? Il est important de ne pas s'en tenir à un seul secteur, où l'action risque finalement de s'enliser dans le réformisme. Mais passer de l'enseignement aux prisons, des prisons aux asiles psychiatriques... C'est d'ailleurs bien votre intention ?

**Michel Foucault :** On a effectivement commencé à intervenir dans les asiles psychiatriques. Avec des méthodes semblables à celles utilisées pour les prisons : une sorte d'enquête combat réalisée, au moins en partie, par ceux-mêmes sur qui porte l'enquête. Le rôle répressif de l'asile psychiatrique est connu : on y boucle les gens et on les livre à une thérapeutique — chimique ou psychologique — sur laquelle ils n'ont aucune prise, ou à une non-thérapeutique qui est la camisole de force. Mais la psychiatrie pousse des ramifications bien plus loin, qu'on retrouve chez les assistantes sociales, les orienteurs professionnels, les psychologues scolaires, chez les médecins qui font de la psychiatrie de secteur — toute cette psychiatrie de la vie quotidienne qui constitue une sorte de tiers ordre de la répression et de la police. Cette infiltration s'étend dans nos sociétés, sans compter l'influence des psychiatres de presse qui répandent leurs conseils. La psychopathologie de la vie quotidienne révèle peut-être l'inconscient du désir, la psychiatrisation de la vie quotidienne, si on l'examinait de près, révèlerait peut-être l'invisible du pouvoir.

**Jean-François :** A quel niveau comptez-vous agir ? Vous allez vous en prendre aux assis-

politique. Le problème est de savoir si des malades soumis à la ségrégation de l'asile peuvent se dresser contre l'institution et finalement dénoncer le partage même qui les a désignés et exclus comme malade mentaux. Le psychiatre Basaglia a tenté en Italie des expériences de ce genre : il réunissait des malades, des médecins et le personnel hospitalier. Il ne s'agissait pas de refaire un socio-drame durant lequel chacun aurait sorti ses phantasmes et rejoué la scène primitive, mais bien de poser cette question : les victimes de l'asile entameront-elles une lutte politique contre la structure sociale qui les dénonce comme fous ? Les expériences de Basaglia ont été brutalement interdites.

**Frédéric :** La distinction du normal et du pathologique est encore plus forte que celle du coupable et de l'innocent.

**Michel Foucault :** Chacune renforce l'autre. Lorsqu'un jugement ne peut plus s'énoncer en terme de bien et de mal, on l'exprime en termes de normal et d'anormal. Et lorsqu'il s'agit de justifier cette dernière distinction, on en revient à des considérations sur ce qui est bon ou nocif pour l'individu. Ce sont là des expressions d'un dualisme constitutif de la conscience occidentale.

Plus généralement, cela signifie que le système ne se combat pas en détail : nous devons être présents sur tous les fronts, Université, prisons, psychiatrie, non pas en même temps — nos forces ne sont pas suffisantes — mais tour à tour. On cogne, on tape contre les obstacles les plus solides ; le système se fendille ailleurs, on insiste, on croit avoir gagné et l'institution se reconstitue plus loin, on y revient. C'est une longue lutte, répétitive, incohérente en apparence : le système en cause lui donne son unité, et le pouvoir qui s'exerce à travers lui.

**Alain :** Question banale, qu'on ne pourra éternellement esquiver : que mettre à la place ?

**Michel Foucault :** Je pense qu'imaginer un autre système, cela fait actuellement encore partie du système. C'est peut-être ce qui s'est passé dans l'histoire de l'Union soviétique : les institutions en apparence nouvelles ont été en fait conçues à partir d'éléments empruntés au système précédent. Reconstitution d'une armée rouge calquée sur le modèle tzariste, retour au réalisme artistique, à une morale familiale tradition-

au XIX[e] siècle, la socialisation réelle se dégagera peut-être au XX[e] siècle des **expériences.**

**Jean-François :** Et l'expérience de mai 1968, bien sûr, l'expérience d'un pouvoir. Mais elle supposait déjà un discours utopique : mai, c'était l'occupation d'un espace par un discours...

**Philippe :** ... Discours qui restait insuffisant. La réflexion gauchiste antérieure ne correspondait que superficiellement aux aspirations qui se libéraient. Le mouvement serait peut-être allé beaucoup plus loin s'il avait été porté par une réflexion qui lui eut donné ses perspectives.

**Michel Foucault :** Je n'en suis pas persuadé. Mais Jean-François a raison de parler de l'expérience d'un pouvoir. Il est capital que des dizaines de milliers de gens aient exercé un pouvoir qui n'avait pas pris la forme de l'organisation hiérarchique. Seulement le pouvoir étant par définition ce que la classe au pouvoir abandonne le moins facilement et tient à récupérer en premier lieu, l'expérience n'a pu se maintenir pour cette fois au-delà de quelques semaines.

**Philippe :** Si je comprends bien, vous pensez également qu'il est inutile ou prématuré de recréer des circuits parallèles, comme les universités libres aux Etats-Unis, qui doublent les institutions auxquelles on s'attaque.

**Michel Foucault :** Si vous voulez qu'à la place même de l'institution officielle une autre institution puisse remplir les mêmes fonctions, mieux et autrement, vous êtes déjà repris par la structure dominante.

**Jean-François :** Je n'arrive pas à croire que le mouvement doive en rester à l'étape actuelle, à cette idéologie de l'underground très vague, très déliée, qui se refuse d'endosser le moindre travail social et le moindre service commun à partir du moment où ils dépassent l'entourage immédiat. Elle reste incapable d'assumer l'ensemble de la société, ou même de concevoir la société comme un ensemble.

**Michel Foucault :** Vous vous demandez si une société globale pourrait fonctionner à partir d'expériences si divergentes et dispersées, sans discours. Je crois au contraire que c'est l'idée même d'un « ensemble de la société » qui relève de l'utopie. Cette idée a pris naissance dans le monde occidental, dans cette ligne historique bien particulière qui a abouti au capitalisme. Parler d'un

tantes sociales ?

**Michel Foucault** : Non... Nous voudrions travailler avec des lycéens, des étudiants, des gens de l'éducation surveillée, tous individus qui ont été soumis à la répression psychologique ou psychiatrique dans le choix de leurs études, leurs rapports avec leur famille, la sexualité ou la drogue. Comment ont-ils été répartis, encadrés, triés, exclus au nom de la psychiatrie et de l'homme normal, c'est-à-dire au fond, au nom de l'humanisme ?

**Jean-François** : L'antipsychiatrie, le travail à l'intérieur de l'asile avec les psychiatres, ça ne vous intéresse pas ?

**Michel Foucault** : C'est une tâche que les psychiatres sont seuls à pouvoir remplir dans la mesure où l'entrée de l'asile n'est pas libre. On doit cependant faire attention : le mouvement de l'antipsychiatrie, qui s'oppose à la notion d'asile, ne doit pas conduire à exporter la psychiatrie au-dehors en multipliant les interventions dans la vie quotidienne.

**Frédéric** : La situation dans les prisons est en apparence plus mauvaise, puisqu'il n'y a pas de rapports autres que le conflit entre les victimes et les agents de la répression : on ne trouve pas de matons « progressistes » à gagner au mouvement. Dans l'asile au contraire, la lutte n'est pas prise en charge par les victimes mais par les psychiatres : les agents de la répression luttent contre la répression. Est-ce réellement un avantage ?

**Michel Foucault** : Je n'en suis pas sûr. A la différence des révoltes de prisonniers, le refus de l'hôpital psychiatrique par le malade aura sans doute beaucoup de mal à s'affirmer comme un refus collectif et nelle : l'Union soviétique est retombée dans des normes inspirées de la société bourgeoise du XIX[e] siècle, par utopisme plus, peut-être, que par souci des réalités.

**Frédéric** : Vous n'avez pas entièrement raison. Le marxisme s'était au contraire défini comme un socialisme scientifique par opposition au socialisme utopique. Il avait refusé de parler sur la société future. La société soviétique a été emportée par les problèmes concrets, la guerre civile. Il fallait gagner la guerre, faire tourner les usines : on eut recours aux seuls modèles disponibles et immédiatement efficaces, la hiérarchie militaire, le système Taylor. Si l'Union soviétique a ainsi progressivement assimilé les normes du monde bourgeois, c'est probablement parce qu'elle n'en avait pas d'autres. L'utopie n'est pas en cause, mais son absence. L'utopie a peut-être un rôle moteur à jouer.

**Jean-François** : Le mouvement actuel aurait besoin d'une utopie, et d'une réflexion théorique, qui dépasseraient le champ des expériences vécues, parcellaires et réprimées.

**Michel Foucault** : Et si on disait le contraire : qu'il faut renoncer à la théorie et au discours général. Ce besoin de théorie fait encore partie de ce système dont on ne veut plus.

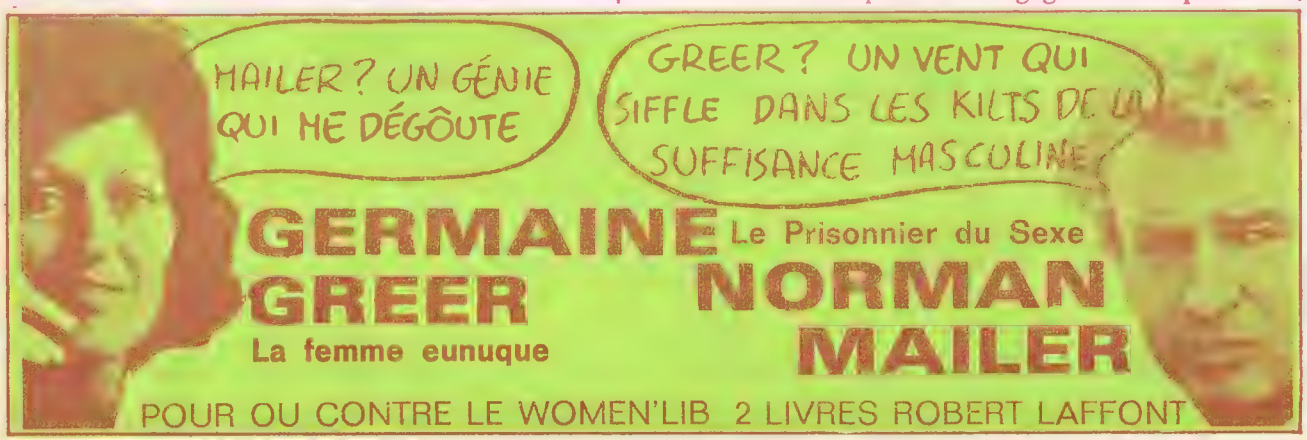
**Jean-François** : Vous croyez que le simple fait d'avoir recours à la théorie relève encore de la dynamique du savoir bourgeois ?

**Michel Foucault** : Oui, peut-être. J'opposerai en revanche l'expérience à l'utopie. La société future s'esquisse peut-être à travers des expériences comme la drogue, le sexe, la vie communautaire, une autre conscience, un autre type d'individualité... Si le socialisme scientifique s'est dégagé des **utopies** « ensemble de la société » en dehors de la seule forme que nous lui connaissons, c'est rêver à partir des éléments de la veille. On croit facilement que demander à des expériences, des actions, des stratégies, des projets de tenir compte de « l'ensemble de la société », c'est leur demander le minimum. Le minimum requis pour exister. Je pense au contraire que c'est leur demander le maximum ; que c'est leur imposer même une condition impossible : car « l'ensemble de la société » fonctionne précisément de manière et pour qu'ils ne puissent ni avoir lieu, ni réussir, ni se perpétuer. « L'ensemble de la société » est ce dont il ne faut pas tenir compte, si ce n'est comme de l'objectif à détruire. Ensuite, il faut bien espérer qu'il n'y aura plus rien qui ressemble à l'ensemble de la société.

**Frédéric** : Le modèle social de l'Occident s'est universalisé comme un « ensemble de la société » incarné par l'Etat : non parce qu'il était le meilleur, seulement parce qu'il était doué d'une puissance matérielle et d'une efficacité supérieure. Le problème, c'est que jusqu'à présent toutes les révoltes victorieuses contre ce système n'ont pu aboutir qu'en recourant à des types d'organisations comparables, partisanes ou étatiques, qui s'opposaient terme à terme aux structures dominantes et permettaient ainsi de poser la question centrale du pouvoir. Le léninisme n'est pas seul en cause, mais aussi le maoïsme : organisation et armée populaire contre organisation et armée bourgeoises, dictature et Etat prolétarien... Ces instruments conçus pour la prise du pouvoir sont censés disparaître après une étape transitoire. Il n'en est rien, comme l'a montré l'expérience bolchévique ; et la révolution culturelle chinoise ne les a pas totalement dissouts. Conditions de la victoire, ils gardent une dynamique propre qui se retourne aussitôt contre les spontanéités qu'ils contribuent à libérer. Il y a là une contradiction qui est peut-être la contradiction fondamentale de l'action révolutionnaire.

**Michel Foucault** : Ce qui me frappe dans votre raisonnement, c'est qu'il se tient dans la forme du « jusqu'à présent ». Or, une entreprise révolutionnaire est précisément dirigée non seulement contre le présent, mais contre la loi du « jusqu'à présent ».

*(Propos recueillis par M.-A. Burnier et Ph. Graine.)*



D'ya fish?
No, I fish..
D'ya fish?
Cunts! You all
Wanna
Suck my
Sister, But
I've got no

ROUX-CH. ECULLY

# Schizo-Rock...

## Van der Graaf Generator

## Amon Düül II

Climats fantastiques, sonorités étranges, visions de déserts interstellaires ou de châteaux romantiques, brumes glacées, schizophrénies, délires : l'imagination européenne donne naissance au rock expressionniste, musique puissante et hallucinée où les textes, les chants et la masse orchestrale se combinent pour susciter un grouillement sonore et visuel.

Ses deux grands créateurs, Van der Graaf Generator et Amon Düül II, ont dû lutter longtemps pour imposer leurs conceptions musicales. Tous deux sont nés en 1968, sur la lancée des grandes secousses de la conscience occidentale, surgissement simultané à la face du vieux monde des fantasmes de l'inconscient et de la révolte politique.

Van der Graaf Generator est aujourd'hui un groupe heureux. Il a connu des débuts mouvementés, s'est dissout une première fois pour se reformer quelques mois plus tard. Il accède à présent au statut de « groupe à la mode » et commence à faire école en Angleterre. Issu du mouvement psychédélique anglais, Van der Graaf n'a jamais donné à sa musique une portée directement sociale : il se plaît dans un monde complètement clos, parfaitement identifiable aux premiers accords, obsédé par quelques thèmes que chaque composition reprend et dispose d'une manière différente. C'est avant tout le monde du chanteur Peter Hammill, infesté de grands monstres sous-marins, de créatures fabuleuses et torturées dans une imagerie qui emprunte largement à la science-fiction. Hammill chante d'une voie ample et volontiers grandiloquente, déformant ou exagérant les intonations. Sur scène, il marche de long en large en agitant ses bras maigres comme des signaux de sémaphore, il semble complètement absorbé dans son rêve. David Jackson joue de deux saxophnes à la fois. Sa barbe effilée, son énorme casquette de cuir et ses petites lunettes carrées font de lui une sorte de martien bardé d'instruments et couvert de câbles. L'organiste Hugh Banton s'inspire des sonorités de Mike Ratledge en leur donnant une couleur plus solennelle, plus inquiétante, cherchant à se rapprocher du son d'un orgue d'église. Le batteur Guy Evans possède un jeu intense et dramatique : une alternance incessante de roulements cassants et secs comme une machine, et de grandes explosions lyriques. D'un album à l'autre, Van der Graaf Generator évolue peu : il ne cherche ni à varier sa musique ni à plaire à tout prix. Si l'auditeur y consent, Van der Graaf le happe dans son univers personnel.

Tout comme Van der Graaf Generator, Amon Düül II crée une atmosphère qu'on ne peut confondre avec celle d'aucun autre groupe. Les couleurs sonores sont

immédiatement reconnaissables : le rythme lourd et oppressant des deux batteries, les chœurs, le chant à la limite du récitatif ou de la déclamation, les effets d'écho et les déformations acoustiques. Devenu le premier groupe dans son pays et mordant à présent sur le reste de l'Europe et les Etats-Unis, Amon Düül II a, lui aussi, « réussi » et cela ne va pas sans contradictions. Le groupe s'est trouvé, dès sa naissance, confronté à des réalités politiques que la paisible Angleterre connaissait peu. Le premier projet de la communauté que constituait Amon Düül voulait à tout prix briser la conception traditionnelle de l'art : leur musique devait être militante, totalement spontanée, opposée à toute considération technique. Tout le monde, sans distinction d'âge ou de connaissances musicales, pouvait participer à la création collective. Après une période d'âpres discussions, les musiciens professionnels créèrent Amon Düül II tandis qu'Amon Düül I, fidèle aux premiers principes, s'enfonçait dans une relative obscurité. Au cours de son existence, Amon Düül II a dû à chaque instant renouveler ses choix, et les contradictions ne sont pas résolues. Quel équilibre conserver entre improvisation et composition, entre thèmes fantastiques et engagement politique : il n'ont pas encore choisi entre la carrière d'un groupe à succès et l'existence difficile d'un « groupe contestataire ». Aujourd'hui, les deux plus vieux membres du groupe, Peter Leopold (batterie) et Chris Karrer (guitare, violon, saxello) paraissent légèrement en retrait. La plupart des compositions sont dues à John Weinzierl (guitare) et Karlheinz Hausmann (orgue), des musiciens plus soucieux de qualité technique et musicale que de remise en question des valeurs établies. Les deux membres les plus récents, Lothar Maid (basse) et Daniel Fichelscher, un batteur de dix-neuf ans qui fait partie du groupe depuis quatre mois, confirment cet esprit plus exclusivement musical.

**Jean-Pierre Lentin.**

**DISCOGRAPHIE**

**Van der Graaf Generator :**
— Aerosol Grey Machine (Mercury).
— The least we can do is wave to each other (Charisma).
— He to He (who am the only one) (Charisma - Philips).
— Nouvel album à paraître bientôt.
— Album solo de Peter Hammill : Fool's Mate (Charisma).

**Amon Düül II :**
— Phallus Dei (Liberty).
— Yeti (Liberty).
— Tanz der Lemminge (Liberty).

# Van der Graaf Generator

**Actuel** : Comment se sont passés les débuts du groupe ?

**V.D.G.G.** : Le premier groupe a duré six mois. Nous n'étions vraiment pas prêts, nous n'avions aucune expérience. On nous a volé tout notre équipement alors que nous venions d'en acheter pour deux mille livres. Pendant les mois qui suivirent, nous jouions sur du matériel prêté ou loué, c'est-à-dire sur un matériel sans cesse différent, avec lequel nous ne pouvions obtenir un son satisfaisant. Tout revenait à un vacarme agressif. Un soir, après un très bon set au Marquee, nous avons décidé de nous séparer. Ça s'est fait très amicalement. Peter avait un contrat inextricable avec Mercury et nous ne voulions pas signer avec eux, c'est pourquoi nous ne pouvions faire un disque. Après la séparation, Peter a préparé un album en solo pour Mercury et nous nous sommes tous retrouvés pour l'enregistrement. Finalement, c'était un album de groupe, mais enregistré en douze heures après deux jours de répétition : il n'est pas vraiment représentatif. Ensuite nous avons décidé de nous reformer, avec un bassiste ( qui, depuis, a quitté le groupe) et un nouveau membre : David Jackson au sax. Quelques mois plus tard nous avons sorti un premier album pour Charisma. Le second album Charisma a obtenu de bonnes critiques, et ne s'est pas mal vendu.

**Actuel** : Etes-vous satisfait du son des albums ?

**V.D.G.G.** : Pas tellement. Notre musique pose des problèmes techniques délicats. Chaque morceau comprend de nombreux contrastes, des parties très douces et des parties violentes. Nous essayons de ne pas niveler les sonorités, comme le font la plupart des disques, mais cela rend le pressage plus difficile. Le mieux serait de jouer l'album très fort sur une bonne chaîne. Le son du dernier album est déjà nettement meilleur que celui du premier, il y a plus de texture. Le troisième sera encore meilleur.

**Actuel** : Quel est le rôle de John Anthony, votre producteur ?

**V.D.G.G.** : Le groupe s'est reformé grâce à lui. En fait, c'est plus un catalyste qu'un producteur. Il s'entend avec tout le monde, sait comment prendre chacun et obtenir de lui le meilleur travail. Il excelle aussi à traduire nos idées en termes techniques. En studio, c'est le cinquième membre du groupe.

**Actuel** : Comment Robert Fripp en est-il venu à jouer avec vous ?

**V.D.G.G.** : Simplement parce qu'il aimait le premier album. Pour l'enregistrement du second, il est venu au studio et nous a proposé de jouer. Le lendemain, il revenait avec trois guitares. Il jouera dans notre troisième disque et dans l'album solo de Peter.

**Actuel** : Vous considérez-vous comme un groupe underground ?

**V.D.G.G.** : Nous sommes un groupe de rock d'avant-garde, c'est tout ce que je peux dire. Underground a un sens plus politique, et nous ne nous préoccupons pas de politique, plutôt des phénomènes mentaux. Le groupe est un trip en soi.

**Actuel** : Comment s'est passé votre voyage en France, en janvier 1971 ?

**V.D.G.G.** : Plutôt mal, ça n'était pas très représentatif. Pour le premier concert, à H.E.C., nous sommes arrivés très en retard, nous avions mis dix-neuf heures à atteindre Paris. Les organisateurs ont rappelé les derniers spectateurs et nous avons joué devant cent cinquante ou deux cents personnes. Ça s'est très bien passé, d'ailleurs, pour nous comme pour le public. Le lendemain nous avons joué dans un lycée (Jeanson de Sailly), et c'était vraiment tragique. Les organisateurs faisaient payer trente francs l'entrée pour un seul groupe, puisque Steamhammer n'avait pas pu venir. Les gens se battaient dehors, jetaient des pierres contre les fenêtres. Le public était incroyable : le bal d'Oxford en pire, robes de soirées, champagne, etc. Nous avons joué un bon set — essentiellement pour les cinquante heads aux premiers rangs qui étaient les seuls à apprécier.

**Actuel** : Peter Hammill semble avoir un rôle central dans le groupe.

**V.D.G.G.** : Peter compose les paroles. En ce qui concerne la musique, chacun compose sa partie instrumentale, et la structure se transforme. Nous ressentons tous les paroles de Peter, mais le groupe n'est pas centré sur les textes. Peter emploie un langage très étrange, très extrême, justement parce qu'il s'intègre à un ensemble orchestral.

**Actuel** : Peter semble obsédé par quelques thèmes.

**V.D.G.G.** : Comme la folie, la solitude. Tout le dernier album est une exploration de diverses formes de solitude. **The Killer** est une créature à la fois très puissante et très seule, tout comme **The Emperor. House with no door**, c'est la solitude d'un être vide, fragile. **Lost** est une chanson très personnelle, une solitude nostalgique ; **Pioneers** raconte l'histoire de deux personnes qui voyagent plus vite que la lumière et restent prisonnier d'un nœud temporel. Je crois qu'on peut difficilement imaginer un isolement plus définitif.

# Amon Düül II

**Actuel :** Que pensez-vous de l'atmosphère de la France comparée à celle de l'Allemagne ?
**Peter :** Nous tombons des nues. Nous avons été contrôlés et fouillés quatre fois depuis la frontière. Il y a des flics partout. On croit que la révolution menace pour demain. Il y a deux ans, à Biot, c'était la même chose : nous étions entourés d'uniformes.
**Actuel :** Vous n'avez jamais d'ennuis en Allemagne ?
**Chris :** Notre maison a été perquisitionnée trois fois. Les deux premières fois, c'était à cause de la drogue, il y a plus d'un an. Maintenant, ils nous laissent tranquille. Nous avons eu une visite il y a deux mois parce qu'un type qui vivait avec nous possédait des armes.
**Lothar :** Quand nous avons commencé, nous nous sentions vraiment isolés. Nous étions parmi les premiers en Allemagne à porter les cheveux longs. Aujourd'hui, la situation est différente. La musique pop est en plein essor, il y a beaucoup d'autres groupes avec qui nous nous entendons bien.
**Peter :** A présent, les « freaks » sont relativement acceptés. La société les considère comme les fous du roi, des bouffons, dont la contestation est plutôt inoffensive, voire inutile.
**Chris :** Mais il y a un terrible problème de « hard drugs ». On estime que soixante mille jeunes sont accrochés à l'héroïne. Il y a un an, nous conseillions au public de prendre n'importe quoi, de tout essayer. Aujourd'hui, nous leur disons de faire attention. Nous avons une sorte de responsabilité morale.
**Actuel :** La politique a-t-elle encore de l'importance pour vous ?
**John :** A nos débuts, nous étions un groupe très politisé. C'était en 1968, au moment de la révolte étudiante, des journées de Munich. Nous jouions souvent dans les manifestations. Mais nous ne faisions pas vraiment d'agitation politique : nous avions une réaction surtout sentimentale, nos émotions reflétaient ce qui se passait autour de nous. Lorsque le mouvement a peu à peu reflué, nous nous sommes tournés plus exclusivement vers la musique.
**Peter :** Nous aimerions jouer dans une usine en France. Nous avons demandé à Liberty, notre maison de disques, de s'en occuper, mais ça n'a pas l'air d'être dans leurs cordes.
**Actuel :** Vous donnez des concerts gratuits en Allemagne ?
**Chris :** Ça nous arrive. Nous jouions parfois en plein air, dans de grands espaces, par exemple sur la place du marché à Bonn. Nous ne le faisons plus en ce moment, depuis que tout notre matériel a brûlé. L'incendie a eu lieu dans une petit club, situé dans une cave, il y a eu deux morts. A présents nous jouons sur du matériel emprunté, et nous devons payer de nouveaux instruments.
**Actuel :** A quoi ressemble votre public en Allemagne ?
**Chris :** Ce ne sont pas tellement des « politicos », plutôt des teenyboppers, pour qui nous sommes vraiment des pop-stars — à l'exception de quelques-uns de nos vieux fans « underground ». Il faut dire qu'en général le prix d'entrée des concerts est assez élevé.
**John :** Il y a certainement quelques malentendus entre ce public et nous. Nous ne voulons pas devenir des pop-stars. Nous ne suivons pas du tout l'influence américaine ou anglaise, nous ne prétendons pas créer le rock and roll des années soixante-dix. Tout ce que nous voulons, c'est nous exprimer honnêtement, parler de notre conscience ou de la société.
**Chris :** Nous ne nous définissons ni comme « progressive » ni comme « avant-garde », tout ça c'est artificiel. Nous voulons seulement être naturels.
**Actuel :** Avec le troisième album, on dirait que vous vous dirigez vers une musique plus élaborée, plus raffinée.
**John :** C'est exact. Nous attachons de plus en plus d'importance à l'habileté technique, à la qualité des enregistrements.
**Chris :** Personnellement, je trouve que le troisième album est moins bon que les autres : il est moins naturel, moins spontané. Je pense que le prochain sera un album « live », ce qui remédiera à ces défauts.
**Actuel :** Vous préférez jouer sur scène plutôt qu'en studio ?
**Lothar :** Pas vraiment. En fait nous aimons changer complètement de style d'un concert à l'autre. Parfois nous avons envie de faire une musique très moderne et très électronique, d'autres fois au contraire nous ne jouons que du rock and roll classique. Et il nous arrive souvent d'être très mauvais.
**Chris :** Hier, à la Bulle, nous étions très mauvais. Nous n'avons pas l'habitude de jouer devant cinquante personnes. En Allemagne, les salles où nous jouons contiennent au moins deux mille personnes. En plus la cave nous rendait très nerveux, nous avions peur d'un nouvel incendie.
**Lothar :** Le meilleur lieu pour nous, c'est sans doute notre salle de répétition, dans la maison que nous habitons en commun. C'est là que nous pouvons expérimenter les choses les plus intéressantes.
**Actuel :** Combien de personnes font partie de la communauté ?

Ph. Liberty

**Chris :** Quinze ou vingt personnes, cela dépend, il y a beaucoup d'allées et venues. Nous sommes à peu près la seule source de revenus. C'est normal : nous gagnons pas mal d'argent. Si les autres membres de la communauté devaient travailler, ils feraient sans doute un boulot beaucoup plus contraignant que le nôtre.
**Actuel :** Vous avez des problèmes avec votre maison de disques ?
**Chris :** Quelques-uns, en effet. Mais elle nous laisse libres quand à notre musique et nos pochettes, ce qui est le principal. Nous pensions monter une marque indépendante après l'expiration de notre contrat avec Liberty, mais l'incendie du matériel a changé la situation : nous avions besoin d'argent, nous avons donc renouvelé le contrat pour plusieurs années.
**Actuel :** Que pensez-vous de la marque Ohr, qui semble enregistrer de nombreux groupes d'avant-garde ?
**Chris :** Contrairement aux apparences, c'est une marque vraiment pourrie. Elle s'arrange pour ne jamais payer les groupes tout en leur demandant un travail énorme. Ohr a effectivement de bons groupes, mais ils essaient tous de s'extirper de leurs contrats avec elle.
**Actuel :** Vous comptez jouer en Angleterre ?
**Peter :** Nous devions faire une tournée il y a quelques mois qui a été annulée à la suite de l'incendie. Je crois que nous irons là-bas en novembre. Mais finalement, ça ne m'enthousiasme pas beaucoup. Je sais bien que le gros du marché se trouve en Angleterre et aux Etats-Unis, mais ce n'est pas cela qui nous intéresse. Notre succès commercial en Allemagne est vraiment paradoxal, parce que nous avons commencé sans la moindre considération commerciale. Il faut le répéter : nous ne voulons pas être des pop-stars.

# UNDERGUIDE

## ROUEN

A Rouen tout se passe dans dans le quartier commerçant délimité par la place du Vieux Marché et la rue de la République. Vieilles maisons à colombages, rues étroites ,bientôt peut-être interdites à la circulation (rêvons...), bitrots, restaurants, magasins. L'après-midi, la bonne société y fait ses courses et prend le thé sans trop s'offusquer des quelques chevelus qui s'installent. Le soir cela change un peu et les contrôles policiers se font plus fréquents et tout aussi arbitraires.
Sur les hauteurs de Mont-Saint-Aignan, les facultés sont un lieu d'affrontements politiques violents. Deux ou trois mini-groupes essaient d'échapper à la misère ambiante et publient des canards-tracts intéressants.
Dans les cités qui enserrent Rouen, on dort ,plutôt calmement, et en s'ennuyant ferme.
Il en faudrait très peu pour que tout change, par exemple que les doux promeneurs du centre de Rouen aillent faire la fête dans les cités dortoirs, à l'image des gens qui ont créé cet été la commune libre de la Grand'Mare, du théâtre dans les cours, de la musique et des tas de choses pour empêcher de dormir. Alors on oubliera que Rouen c'est pas terrible, mais heureusement pas loin de Paris.
Sitôt arrivé à Rouen, allez à l'**Epicerie**, 12 rue Ganterie. C'est l'endroit où vous rencontrerez tous ceux qui font quelque chose. Vous pourrez trouver un endroit où coucher, de l'aide en cas de coup dur, des affiches qui annoncent les spectacles. « Papa » et « Maman » Jourden font un repas complet pour une dizaine de francs et sont au courant de tout. Endroit indispensable.

### CAFES

Vous pouvez essayer le **Fouquet's** et le **Pub**, près de la place du Vieux Marché. Endroits agréables.

### RESTAURANTS

Au bas du boulevard de la Madeleine, une friterie en plein air, **A la Madeleine**. Pas de prodiges mais de quoi se caler pour moins de cinq francs.
Deux couscous : vous pourrez avoir un couscous à 5 F chez **Papillon**, rue Damiette et déjeuner d'un repas complet (avec couscous) pour un peu plus d'une dizaine de francs chez **Dominique** (rue Ganterie).

### LIBRAIRIE

**L'Armentière**, 12 bis rue de l'école. C'est un peu l'équivalent de l'**Epicerie** pour les livres. Grande salle très claire et tout ce qu'on peut souhaiter. Un petit regret : pas assez de livres du mouvement américain et de journaux underground.

### FRINGUES

**Gringos**, rue Ganterie, chemises, tuniques, pantalons, bijoux d'inspirations africaines et indiennes. Un peu cher.
**Des Marocaineries**, place du Vieux Marché. Beaucoup de chemises et de burnous très authentiques. Prix démocratiques.
**Puces**, rue du Fardeau. Des sapes 1920 de toute teinte, de toutes formes et de tous prix (on peut marchander). Le fond est très important : il vient d'un magasin bien connu à Rouen pour avoir habillé de nombreuses générations de filles à marier. Times are changing.

### CINEMAS

Quelques ciné-clubs intéressants. Parmi les salles régulières, vous pouvez aller au **Coucou** et à l'**Ariel** (près des facultés) ou aux deux salles du Club : bons films d'exclusivité, malheureusement très cher (8,50 F).

### MUSIQUE

**Deux magasins : Record** et **Campus**. Pas moins commerçants que leurs confrères mais plus au courant.
**Une bonne nouvelle** : concert pop et free d'un groupe de sept instrumentistes, dont trois anciens des Pages, en novembre à la Salle Sainte-Croix. Pour la date précise, voir à l'Epicerie.
**Un espoir** : le Théâtre du Rebec, 227 route de Darmétal, invite tous ceux qui jouent d'un instrument (ou de plusieurs) tous les lundis de cinq à sept. Cela ne deviendra pas un petit cénacle si vous le voulez.

### THEATRES

Le **Théâtre Maxime Gorki** est installé au Petit-Quevilly. Un théâtre populaire intelligent, bien fait, mais comme toujours on refuse parfois de laisser l'imagination et l'inspiration prendrent réellement le pouvoir.
Deux troupes sans local, la **Pie Rouge** et **le Théatrapatte**, jouent où ils peuvent. En général ils préviennent l'Epicerie de leurs spectacles. C'est une heureuse initiative, car il ne faut pas les louper.
**Le Rebec**, 227 route de Darmtal. Un groupe de comédiens qui jouaient auparavant au Maxime Gorki ont enfin trouvé un local. Il cherche le meilleur moyen de faire un théâtre qui aille à la rencontre d'un nouveau public et envisage de faire beaucoup d'animation dans Rouen et alentours.

Ephraïm Lagoye-Gris
envoyé spécial d'**Actuel**

---

**PETIT AVIS.** Guili-Guili sera à Rouen cette année. J'aimerai que tu demandes à des mecs de passer me voir parce que ça fait 3 numéros qu'on s'envoie, et qui y en a ras le bol, parce que si c'est toujours les mêmes qui font le canard, il a plus de raison d'être.
Et puis j'aimerai bien que des mecs de Rouen prennent contact avec moi, bicose que je serai à Rouen cette année scolaire là et puis que j'ai pas l'intention de m'endormir dans une petite vie d'étudiant peinard. Que ce soit pour faire quoique ce soit, un journal, du thâtre, de la sérigraphie, des bijoux, ou n'importe quoi, Guili-Guili c/o François PETITJEAN 16 rue du Dr Lamaze, 76 - Le Havre.

## CAEN

### RESTAURANTS

rue des Motombs : le Vietnamien, la Pizza : 10 F environ.
rue du Vaugueux : Kouba ; Montsouris : 2 couscous.
rue Froide : El Djebha : couscous.
rue Ecuyère : La grignotière : 10/15 francs (venir de préférence avec quelqu'un qui connait, gens très intéressants comme les autres).
Place de la Mare : maison de l'A. : 5 francs (rendez-vous des étudiants, possibilité de trouver à loger avant 21 heures).
Bd Dunois (face à Malherbe) MJC (pieux à 5 F).
Un tas d'autres restaurants, assez corrects pour environ 10 F : à chercher.

### BARS

Bd des Alliés : Le Caennois : bonnes rencontres.
l'Etoile : du monde plus ou moins intéressant, mais qui connait des bons lits pas cher.

### CINEMAS

Le Lux (arts et essais) : pas cher mais loin, de bons films.
ABC (arts et essais) : pareil que le Lux, moins loin.
Majestic : une séance Art et Essai, le reste est bon mais cher.
Vog, le Paris, Malherbes ont de bons films, prix normal (c'est-à-dire trop cher).

### THEATRE

Municipal : quelques bonnes pièces, mais peu fréquentées. Assez snob.
Jo Tréhard : plus fréquenté. Chassé d'un peu partout, il a réussi à se cramponner à Caen — ce qui est bien heureux pour la ville, si ce n'est pour son maire.
L'Abreuvoir (rive gauche) : en plein essor.

J.F. Deblon
correspondant d'**Actuel**

LA PYTHIE DOMINIQUE ACHARD 40rue de VAUXELLES CAEN.

Harlan Ellison :

# duel en cinémascope sur l'autoroute A.1

Georges changeait de voie lorsqu'une Mercury rouge sang équipée d'un spandau à double canon 7,6 mm déboîta brusquement, trois voitures derrière lui. Le fracas du moteur à turbine traversa sans difficulté le système d'insonorisation de Georges et le frappa comme un coup de poing dans l'oreille. Surélevée par son conducteur, la Mercury se rabattit à quelques centimètres, d'une brutale queue de poisson. La chevrolet Piranha de Georges fut aspergée d'eau et de cambouis. Georges pianota sur le sélecteur : « Pauvre con... Tu te prends pour qui ? J'espère que tu finiras dans le décor au prochain tournant... Fils de pute ! » Jessica, effrayée, poussa un petit gémissement incontrôlé. Sans en tenir compte, Georges continua à brailler des obscénités.

Il appuya sur le bouton qui déclenchait les scies rotatives (« les rasoirs de Dallas », comme on disait dans les magasins d'accessoires). Lancée à 180 kilomètres à l'heure, la Merc le distança aisément. « Je t'aurai, espèce d'enculé ! », cria Georges en accélérant. La Merc avait déjà cinquante mètres d'avance. Des flots d'adrénaline envahirent le corps de Georges. Jessica lui toucha le bras : « Laisse tomber, ce n'est qu'un sale morveux... » Pauvre Jessica, toujours conciliante.

« Ma virilité est en cause », grommela-t-il, courbé sur son volant. Depuis qu'il fréquentait le docteur Yasimir, Georges trouvait toujours de bonnes explications psychanalytiques à ses crises de fureur. Jessica leva les yeux au ciel en regrettant profondément que celui-ci n'ait pas foudroyé le docteur et son Freud avant que son mari ait eu l'occasion de les utiliser.

Georges gronda : « Passe-moi le Service des collisions ! » Jessica haussa les épaules, comme pour dire : « C'est reparti ! » Elle composa un S et un C sur le cadran. Le visage souriant de l'opératrice tremblota quelques instants sur l'écran ; l'image se fixa : « Vous désirez, Monsieur ? »

— Autorisation pour duel, autoroute 101, secteur Nord.

— Votre numéro d'identification, s'il vous plaît ?

— XUPD 88 321, dit Georges qui scrutait l'autoroute. Il s'était refusé à brancher son radar et suivait des yeux la Mercury rouge sang.

— Quel est votre adversaire, Monsieur ?

— Mercury rouge GT modèle 88.

— Son numéro d'identification ?

— Une seconde. » Georges alluma la vidéo et les quinze derniers kilomètres repassèrent sur l'écran. Il arrêta le film au moment où la Merc l'avait doublé et lut : « MFCS 90 909.

— Un instant, Monsieur. »

Georges se tortilla derrière son volant. « Qu'est-ce qu'ils attendent encore ? C'est toujours pareil : ils sont drôlement doués pour vous tirer du fric. Mais quand on a besoin d'eux, ils ne sont jamais là... »

Le sourire de l'opératrice réapparut : « J'ai consulté la grille du secteur : nous pouvons vous accorder l'autorisation. La loi m'oblige à vous informer que votre adversaire est nettement mieux armé que vous. »

Georges se passa la langue sur les lèvres : « C'est-à-dire ?... » « Nos fichiers mentionnent un équipement Spandau 7,6 mm, des écrans pare-balles et des accessoires secrets. » Georges ne répondit pas ; il leva le pied de l'accélérateur. L'aiguille du compteur oscilla, puis se stabilisa. « Ne t'acharne pas, dit Jessica, tu sais bien que tu n'as aucune chance. » Georges rougit de fureur : « Ah oui ? » Il glapit à l'intention de l'opératrice : « Demandez confirmation à la Mercury », et cabra la Piranha. Résignée, Jessica soupira, prit la combinaison anti-gravité sous son siège et commença à s'en revêtir. « On va voir ce qu'on va voir », dit Georges. « Mon pauvre Georges, tu te conduis encore comme un enfant. » Il ne répondit pas ; la colère faisait frémir les ailes de son nez.

L'opératrice reparut : « Votre adversaire confirme, Monsieur. Les Assurances de l'autoroute vous ont déjà enregistrés : vos dégâts mutuels sont couverts. Veuillez observer le code de la route. Bonne chance, Monsieur. »

L'image s'effaça définitivement. Georges enclencha la conduite automatique, le temps d'enfiler à son tour une combinaison antigravité, puis reprit les commandes manuelles. « Attends un peu crétin ! Sale crétin ! » 150 kilomètres à l'heure, 160, 180...

Il rattrapait la Merc. A 180, le voyant principal s'alluma, indiquant un sur-régime. Georges pressa sur le sélecteur. Les bras téléscopiques des scies rotatives réintégrèrent leur logement pour se transformer en inoffensifs enjoliveurs. Les roues se replièrent à leur tour : la Chevrolet glissait désormais sur son coussin d'air, à une dizaine de centimètres du sol. Georges remarqua que la Merc en faisait autant. 180, 220, 240.

« C'est complètement idiot, dit Jessica avec aigreur. Cesse de jouer les paras du volant... Tu es un père de famille dans une auto de père de famille... » Georges ricana d'un air méchant : « J'en ai marre de ces trous du cul ! Tu te souviens, l'année dernière, ce minable qui nous a coincé dans le fossé ? J'ai juré que ça ne se passerait plus comme ça ! Tu crois que j'ai fait installer tous ces accessoires pour ne pas m'en servir ? »

Jessica prit la trousse d'urgence dans la boîte à gants. Elle déboucha le flacon de crème antiradiations et se tartina le visage et les mains. « Pourquoi t'ai-je laissé mettre ce laser dans la voiture ? »

Il sentait la Piranha bondir. Il avait confiance dans ce moteur puissant qui recyclait au fur et à mesure l'air chaud qu'il dégageait et multipliait ainsi son élan. A la différence du moteur à kérosène de la Merc, le générateur nucléaire évitait toute déperdition d'énergie. Le moteur à combustion externe était presque silencieux, le gros radiateur arrière éliminait l'excès fantastique de chaleur et son aileron stabilisait la voiture qui glissait sur son coussin d'air.

Georges était maintenant certain de rattraper la Merc rouge. Ce petit rigolo qui se permettait de bousculer les honnêtes citoyens sur l'autoroute allait apprendre

# ABONNEZ VOUS !

**30,00 F**
**pour 12 numéros** ou
**12 numéros + le Crumb = 35 F**

**Je souscris un abonnement**
**à « Actuel-Nova press »**
**(voir dernière page de couverture)**
Nom :
Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :
Mode de règlement :
Mandat,
Chèque postal
CCP Paris 4.585-95
(envoyez les 3 volets à Actuel)
Chèque bancaire
A renvoyer à « Actuel »,
60, rue de Richelieu, Paris-2e

**18 numéros + 1 disque = 50 F**

**Je souscris un abonnement**
**à « Actuel-Nova press »**
au choix l'un des albums suivants :
☐ Art Ensemble of Chicago : Message to our Friends.
☐ Archie Shepp : Blasé.
☐ Banana Moon (Daevid Allen).
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
(cochez la case correspondante à votre choix)
Nom :
Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :

**Complétez votre collection d' « Actuel » :**
**Chaque ancien numéro : 2 francs au journal.**
Dépêchez-vous, les n°s 1, 2 et 4 sont déjà épuisés.
**Abonnement pour l'étranger : 40 Francs en envoi normal.**

qu'on ne se moque pas impunément de la loi et de l'ordre.

« Passe-moi mon revolver. » Exaspérée, Jessica secoua la tête avant d'obtempérer. Puis elle ouvrit le tiroir sous le siège et en extirpa le volumineux colt 45, enfermé dans son ceinturon spécial. Georges brancha la conduite automatique, boucla le ceinturon, vérifia que le revolver glissait bien hors de son étui, reprit le volant... « Pauvres de nous, dit Jessica, John Dillinger est revenu ! »

« Assez, cria Georges dont l'irritation croissait à chacune de ces remarques stupides. Si tu ne peux pas m'aider, au moins ferme-la. En d'autres circonstance, je t'aurais débarquée, mais je me bats en duel. Tu peux comprendre ça : en duel ! » « Oui, Georges. »

Le récepteur émit un **bip.** Georges le brancha. Pas d'image, juste le son : ce devait être le conducteur de la Mercury. Chacun des adversaires pouvait entrer en contact avec l'autre : il lui suffisait d'émettre directement en ondes ultra-courtes sur la fréquence de son vis-à-vis. Les bagarreurs apostrophaient souvent leurs ennemis, dans l'espoir de les décontenancer.

« Eh, Duschnoque, t'as quand même pas l'intention de me faire le coup de la conquête de l'Ouest ? Ne te fatigue pas trop. Ecoute, je vais juste te donner une petite fessée pour marquer le coup... Après tu pourras foutre le camp. » La voix était dure et sèche, avec l'accent mauvais d'un habitué des duels.

Georges voulait paraître plus menaçant qu'il ne l'était vraiment. Il prit un ton grinçant : « Petit morveux, c'est moi qui vais te donner une leçon... » Le conducteur de la Merc eut un rire rauque : « Continue, Duschnoque, tu vas me faire peur... » « Cesse de m'appeler Duschnoque, pauvre con taré ! » « Ouil-louillouille ! Je suis tombé sur un vrai dur... Okay, Duschnoque, ce n'est pas à la poule de chanter devant le coq. Et vise bien, mon coco ! »

Georges serra le volant à s'en briser les mains. Brusquement, la Merc prit de l'avance. Jusque-là, il s'en était régulièrement rapproché, mais elle s'était échappée d'un seul élan, dans une projection d'eau et de cambouis qui inondait les deux côtés de l'autoroute — ici large de quinze mètres. Le conducteur de la Merc avait injecté de l'eau dans l'échappement pour accroître la poussée de la turbine. Georges mit en marche ses propulseurs arrière. 270, 280, 300 kilomètres à l'heure. Il gagnait à nouveau sur la Merc. Jessica sortit sa combinaison antichoc de son tiroir et la passa sur sa combinaison antigravité. Elle crut aussi devoir donner son opinion sur la transformation d'une promenade dominicale en duel de kamikazes. Georges lui conseilla une fois de plus de la fermer. Puis il mit la Piranha en conduite automatique, enfila également sa combinaison antichoc, s'enduisit de crème contre les radiations et rabattit la visière de son casque.

Revenu au volant, il accéléra encore. La Merc ne le devançait plus que d'une cinquantaine de mètres : il l'encadrait au milieu de son pare-brise teinté. « Mets tes lunettes... On va voir lequel de nous est le vrai schnoque ! » Il appuya sur le bouton d'ouverture des lasers. Le tube de verre effilé sortit de son logement et pointa hors du capot de la Chevy. Georges s'assura que la génératrice MHD chargeait bien. Il se rappelait les phrases mêmes de Chick William, le vendeur de Chevrolet, quand il lui avait vanté l'accessoire : « De la dynamite, M. Jackson. C'est absolument sensationnel. Le laser se charge sur une génératrice magnéto-hydrodynamique, le dernier cri en matière d'armement. Le chargement d'un laser à $CO_2$ nécessiterait un tube de verre long d'un kilomètre, il fallait trouver autre chose. Aussi les ingénieurs de Chevy ont-ils inventé cette méthode dite « des faisceaux » : des tubes de verre encastrés dans des miroirs, cent mètres de faisceaux, la longueur d'un terrain de football. Vous en connaissez le maniement. En dessous de 180 kilomètres à l'heure, vous tirez dans les pneus. Si c'est une G.T., nous vous conseillons de viser le réservoir à kérosène. Dans le cas d'une Stirling, il suffit de se concentrer sur le radiateur : dès que celui-ci atteint une température supérieure à celle du moteur, la voiture explose. Enfin, si vous obtenez l'autorisation du Contrôle des Collisions, vous pouvez tirer directement sur le conducteur. Croyez-moi, ça fait un beau trou. De la dynamite, M. Jackson... »

— Je le prends, murmura Georges.

— Qu'est-ce que tu dis ? interrogea Jessica.

— Rien.

— Georges, tu es un père de famille, pas un duelliste de la route...

— La ferme ! »

D'un coup, il regretta sa phrase : elle avait raison, au fond. Et la vérité était toute simple : c'est qu'un homme doit se donner bien du mal pour conserver ses couilles. Il la regarda. Engoncée dans sa combinaison comme dans une armure, elle ressemblait à un pilote de chasse. Le casque masquait son visage. Il pensa s'excuser. Trop tard : l'action était engagée, il fallait s'y soumettre. Il pointa le laser sur le réservoir d'essence de son adversaire et pressa le bouton de mise à feu. Un rayon aveuglant fusa du capot de la Piranha. Raté : la Merc était brusquement sortie de son champ de tir en se jetant sur la voie de gauche. Elle freina avec violence, se laissa doubler par la Piranha lancée à toute vitesse et se rabattit derrière elle.

« Il est dans mon dos ! », hurla Georges. Les balles du Spandau déchiraient déjà la coque de la Chevy. Georges releva aussitôt ses écrans pare-balle. Mais le revêtement en beryllium de sa voiture avait sauté en plusieurs endroits, dénudant les filament en fibre de boron qui assuraient la maniabilité de l'engin.

« Enculé ! » Georges était fou de terreur, poursuivi par la Merc qui pouvait le pulvériser à chaque instant.

Il fit un écart, rabattit ses ailerons et fit zigzaguer la Piranha d'une voie à l'autre. La Merc s'accrochait, il entendait le sourd claquement des Spandaus. Les écrans tiendraient, certes, mais restait la menace des accessoires secrets mentionnés par l'opératrice du Contrôle des Collisions. De quelle nature serait le coup — et pourrait-il le parer ?

« On va crever tous les deux... c'est ta faute !

— Boucle-la, nom de Dieu ! »

Le récepteur émit une tonalité. Georges le brancha tout en continuant de balotter sa voiture de droite et de gauche. Cette fois, le conducteur de la Merc envoyait l'image avec le son. Son visage apparut sur l'écran : un jeune type d'une vingtaine d'années.

« Ordure, saloperie puante ! » Georges criait, pendu à son volant. Embardées, coups de frein, coups d'accélérateur, rien n'y faisait : la Merc le talonnait toujours et le tenait sous le feu de ses canons. Qu'une balle mieux ajustée touche le radiateur, ricoche et perce le caisson de plomb du réacteur : le moteur explosait et tout était fini. Jessica sanglotait, recroquevillée dans son armure.

« Encore heureux qu'elle ait mis sa combinaison antigravité, pensa Georges : tant pis, je vais tenter une manœuvre illégale pour nous sortir du pétrin. » Il s'étouffait de rage : « Tête de lard, crapule, chauffard ! »

— « Eh Duschnoque ! A quoi ressemble ta gonzesse ? Si elle est bien roulée, je peux toujours la déposer au prochain motel. Je repasserai m'occuper d'elle après ! Avec ton autorisation, petit mec, j'ai quelque chose dans la culotte pour lui conserver la forme !

— Ordure, chierie ! J'aurai contemplé tes tripes avant !

— T'es un vrai dur, papa. Tous mes vœux ! Mais c'est déjà trop tard ! Tu peux faire tes prières... bien le bonjour en enfer ! »

Georges poussait des cris inarticulés. Son adversaire hurlait d'un rire sauvage. Il s'était certainement

défoncé à quelque chose. Ferrocoke peut-être, ou D4 ou merryloo ? Ses yeux bleus brillaient comme ceux d'un serpent : la jeunesse, le ciel et la mort.
« J'aimerais que tu saches le nom de ton croque-mort, papa : tu peux m'appeler Billy ! »

L'écran s'éteignit. La Merc se rapprochait. Georges eut une illumination soudaine : ce gamin ne devait pas être assez riche pour se payer un laser. « Dieu du ciel ! tout n'est pas perdu. » Les Spandaus se déchaînaient toujours sur les écrans pare-balle et ceux-ci ne tiendraient plus longtemps à ce rythme. Putain de ferraille de Detroit !...

Il devait risquer sa manœuvre illégale, **tout de suite,** tourner sur lui-même en un cercle serré au travers des voies. C'était rigoureusement interdit. Dieu merci, ils avaient leurs combinaisons antigravité : dans un mouvement circulaire aussi brutal, à — Georges consulta le compteur — 380 kilomètres à l'heure, le sang se précipite d'un seul côté du corps. Les combinaisons antigravité comprimeront le côté du corps d'où le sang tentera de s'échapper. Ils pouvaient s'en tirer. Si...
Sans plus hésiter, Georges braqua à mort en écrasant l'accélérateur. Pas de chance : la Merc pivota aussi et réussit à imiter la manœuvre de la Piranha. Georges dut, bien malgré lui, rentrer dans la légalité et mettre fin à son mouvement circulaire. Il avait à peine gagné une dizaine de mètres sur son adversaire. Lorsque le récepteur envoya son signal, il n'eut même pas à le brancher pour entendre la voix autoritaire du policier qui tournait en hélicoptère au-dessus de lui : « Attention XUPD 88321 ! Premier et dernier avertissement. Vous devrez répondre devant la loi de la prochaine infraction de ce genre. Nous vous prions instamment de rester sur les voies et de vous conformer aux règles de la courtoisie routière. »
De nouveau le silence. Georges sentit l'univers l'engloutir comme un océan de vase. Le système refermait son piège de mort. Il fallait s'éjecter : les sièges les sauveraient, lui et Jessica. Il se tourna pour parler et vit qu'elle s'était évanouie.
« Comment ai-je pu me foutre dans une telle merde ? Mon Dieu, si vous m'en sortez, je ne recommencerai plus jamais une connerie pareille... Je vous en supplie, mon Dieu ! »
La Merc était à nouveau sur lui. Elle le remontait et se plaçait à sa hauteur. Georges vit la fenêtre droite s'abaisser et Billy, les lèvres retroussées par le vent et la vitesse, qui pointait un colt 45 sur lui. Il brancha quasi machinalement les pare-chocs.
Billy fut pris dans le champ magnétique, aspiré par les pare-chocs super-conducteurs. La violence du heurt lui fit tomber le revolver des mains. En un éclair, Georges réalisa qu'il tenait sa chance et ralentit soudainement. L'instant d'après, il retrouvait sa place derrière la Merc.
Un sentiment frénétique et barbare l'envahit : tuer. Non plus détruire la voiture de son adversaire, ni la contraindre à s'arrêter, ni même blesser Billy... non : tuer. Il oublia ses prières et ses promesses à Dieu. Il pointa le laser sur la bulle du pare-brise et verrouilla le système de tir. L'arrière de la bulle s'inscrivit dans le collimateur, la tête de Billy au centre.
Il ouvrit le feu. Les rayons frappèrent la bulle de plein fouet, la masquant d'une tache noire au point de leur impact. La tache disparut lorsque Georges leva son doigt de la gachette. Il fut soulevé de terreur et d'impuissance, éclatant en jurons, en cris et en sanglots : la Merc possédait un écran antilaser. C'était là un des accessoires secrets : un écran sensible aux fréquences de vibrations de la lumière. A certaines fréquences, des composants chimiques intégrés au pare-brise s'assombrissaient ; leur opacité momentanée arrêtait le rayon du laser. Il aurait dû s'en douter : un habitué de la bagarre comme ce Billy ne laisse rien au hasard — et possède toutes les parades.

Georges se surprit à pleurer lamentablement sous son casque.

La Merc fit un nouvel écart. Elle exécuta un rouleau suivi d'une chandelle dont Georges saisissait d'autant moins le sens qu'il n'avait pu les prévoir. Puis elle coupa brutalement sa vitesse. La Piranha manqua se précipiter sur la turbine de son ennemi. Georges braqua désespérément pour éviter l'obstacle : la Merc repassa dans son dos, le serrant pour la mise à mort. Il porta les propulseurs au régime maximum — l'envolée vers l'éternité. 400, 420, 440 kilomètres à l'heure.

Il entendit un craquement de mauvaise augure et se retourna : l'arrière de la voiture se fissurait. « Oh mon Dieu ! il ne peut pas se payer un laser, mais il s'est offert un rayon à induction ! » Le rayon provoquait de violentes vibrations dans la coque de la Chevy. Il n'allait pas tarder à y percer un trou : l'air s'y engouffrerait et Georges perdrait le contrôle de sa voiture.

Il était mort... Jessica avec lui. Tout ça à cause de cet enculé, de cette minable face de rat ! Sûre d'elle-même, la Merc se rapprochait encore.

Georges se mit à penser comme un fou. Il s'abîma dans cet ultime recours, cette pensée affolée, aveugle et désespérée. Les indications du compteur et du compte-tour coïncidaient : ils fonçaient à plus de 450 kilomètres à l'heure, sur leurs coussins d'air...

L'idée émergea au travers de sa panique. Voilà, il avait trouvé : c'était leur seule chance... Il ôta son casque et dénoua en tâtonnant celui de Jessica. Il les serra contre lui, puis commença à baisser la glace. Le vent et la vitesse retroussèrent ses lèvres, écrasèrent ses joues. Le visage déformé de Jessica prenait l'apparence d'une tête de mort.

Il saisit les casques par leurs courroies, les poussa dans l'angle de la fenêtre, là où la vitesse les plaquait sur le flanc de la Piranha. Puis il lâcha tout, ferma la glace d'un coup sec et braqua d'un coup.

Les énormes casques disparurent, rebondirent sur le sol avant de s'engouffrer sous la Merc. Le véhicule rouge sang bascula et toucha le sol de l'autoroute.

Georges décrocha de son adversaire en ralentissant violemment.

La Merc s'écrasa dans un bruit d'enfer, rebondit trois fois avec une brutalité stupéfiante. Georges évita la voiture disloquée : il eut le temps de voir Billy projeté en tous sens dans la cabine. Il regarda le véhicule déraper sur le ventre pendant quatre cents mètres, percuter contre le mur de séparation au centre de l'autoroute, puis se dresser très haut dans un dernier sursaut. La Merc retomba sur la bulle de pilotage qui prit feu : l'explosion fut si fantastique que la Piranha elle-même fut secouée.

A 450 kilomètres à l'heure, dix centimètres au-dessus du sol, tout ce qui endommage le coussin d'air est mortel. Il avait gagné le duel. Billy était mort.

Georges gagna le motel le plus proche et se gara au parking. Jessica finit par ouvrir un œil. Georges restait écrasé sur le volant, incapable de dire un mot, secoué d'un tremblement nerveux.

Elle le regarda, posa la main sur son épaule. Il sursauta, bien qu'il ait à peine senti cette main sous la double épaisseur de ses combinaisons antigravité et antichoc. Elle parla, à peine quelques secondes : le récepteur émettait une tonalité. Elle le brancha.

« Le Service des Collisions, Monsieur » : l'opératrice souriait. Georges ne leva pas les yeux.

« Nos félicitations, Monsieur. Il est bien possible que vous ayez commis une infraction. Malgré tout, nous considérons que votre duel satisfait aux exigences posées par la loi, et nous l'enregistrons comme tel. Vous serez heureux de savoir que votre concurrent s'était classé premier pour le secteur des autoroutes du Centre et de l'Ouest. Puisque vous avez éliminé ce M. Bonney, nous inscrivons votre nom à la place du sien sur les fichiers de duels routiers. Les compagnies d'assurances nous prient de vous informer que vous recevrez votre chèque par la poste dans les vingt-quatre heures. Encore une fois, Monsieur, nos félicitations. »

Le récepteur se tut. Georges essayait de fixer les bordures du parking. Il revivait l'horreur du combat : quelle dramatique expérience ! C'était la dernière fois. Comment avait-il pu ? A croire qu'un autre personnage vivait en lui.

« Je suis un père de famille » : il répétait la phrase de Jessica. « ... Et c'est une voiture de père de famille... »

Elle lui souriait avec gentillesse. Il la serra dans ses bras ; il pleurait. Elle disait : « Tout va bien, Georges... tu as fait ton devoir, rien que ton devoir... tout va bien... »

*Dessins de Rankin.*

La tonalité du récepteur l'interrompit. Elle tourna le bouton. L'opératrice apparut. « Nos félicitations, Monsieur. Nous sommes heureux de vous apprendre que le Service des Collisions a déjà reçu quinze provocations en duel vous concernant. R. Ronnie Lee Hauptmann, de Dallas, a été le premier à nous faire parvenir sa demande. Il sera donc le premier à vous affronter. Il se dirige actuellement sur vous avec une ETA. Si M. Hauptmann ne devait pas survivre, vous aurez ensuite comme partenaires, dans l'ordre, M. Fred Bull, de Chatsworth, California... M. Eles Fowler, de Philadelphie... M. Emil Zalenko, de... »

Georges avait cessé d'écouter. Il s'efforçait désespérément de se débarrasser des combinaisons antigravité et antichoc. Il savait aussi que cela ne servait à rien : il allait devoir se battre.

Le monde de l'autoroute ne connaît pas les simples promeneurs. **Harlan Ellison.**

*M. Ben Bova, de l'Avco Everett Research Laboratory (Everett, Mass.), a bien voulu conseiller l'auteur pour les passages de technique fiction de cette nouvelle : qu'il en soit ici remercié.*

*Extrait de* The beast that shouted love at the heart of the world, *Avon Press, New York.*

Traduit par Michel-Antoine Burnier et Philippe Graine.

Harlan Ellison a su opérer une synthèse habile : celle des vieilles recettes éprouvées de la science-fiction « classique » (style nerveux inspiré du roman policier, récit fortement charpenté, suspense et « chute » finale) et des thèmes contestataires et hallucinés de la « New Thing ». Son grand tour de force, jusqu'à ce jour, reste « La bête qui criait « Amour » au cœur du monde » (parue dans **Fiction**), un récit éclaté, en forme de mosaïque, et néanmoins passionnant. Il a écrit aussi des éditoriaux pour le **Los Angeles Free Press.** Comme beaucoup d'auteurs de science-fiction, y compris les plus traditionnels, Harlan Ellison reprend inlassablement son éloge de l'anticonformisme et sa critique de la société-fourmilière, dérisoire et cruelle. « Duel en cinémascope sur l'autoroute » (Along the scenic route) aurait pu être signé par Robert Sheckley ou Frederic Brown. Ecrite en 1969, la nouvelle les dépasse en violence et en férocité. A. Le Duc.

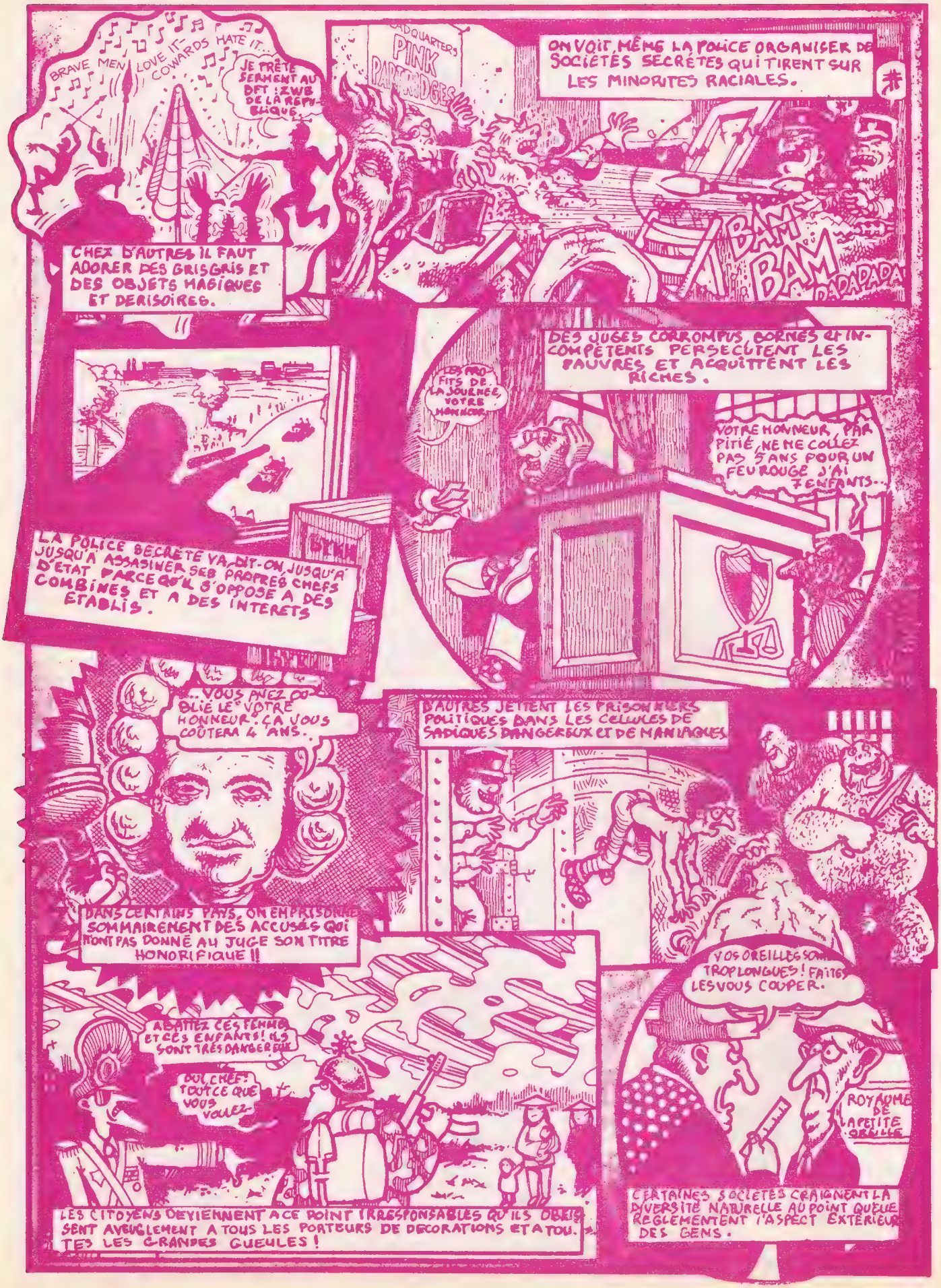
Bibliographie : Deux recueils de nouvelles :

— **The beast that shouted Love in the heart of the world.**

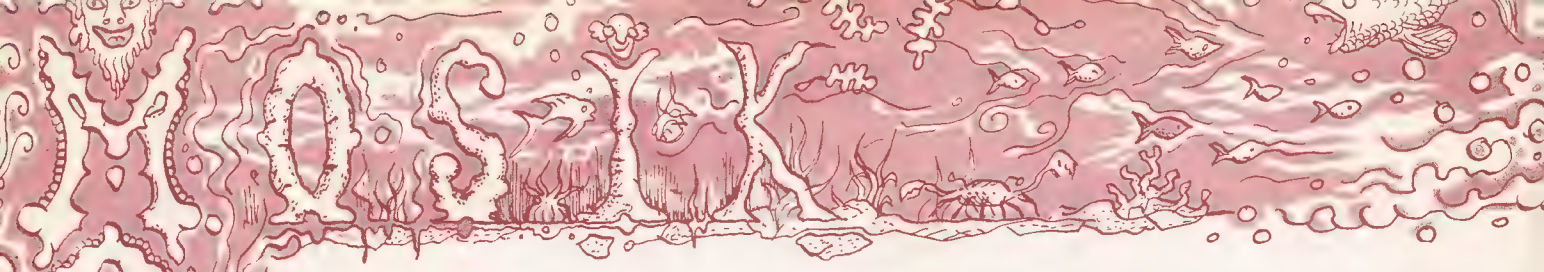
— **Paingod,** traduit en français, livre de poche Marabout.

# Wonder Wart-Hog's Believe It or LEAVE It!

ANAΦOPA !!
CERTAINS GOUVERNEMENTS CENSURENT LA PRESSE ET L'AMENENT A SE CONFORMER A LEURS DOGMES.
DANS DE NOMBREUX PAYS LA LOI PRESCRIT CE QUE LES CITOYENS ONT LE DROIT DE MANGER, BOIRE, OU FUMER.
ONLES A VUS FUMER DES LOOKEY STRIKES!"
DANS CERTAINS PAYS ON ENCOURAGE LES ENFANTS A DENONCER LEURS PARENTS.
CERTAINS GOUVERNEMENTS PENALISENT LES CELIBATAIRES!
DECLARATIONS D'IMPOTS POUR CELIBATAIRES N° 1040
UGGA MOOGA TWOMP TWOMP EDLE?
CERTAINS SOIT-DISANTS "DEMOCRATIES" EXIGENT DES ELECTEURS DES CONDITIONS RIDICULES: HABITER UN AN AU MÊME ENDROIT, SAVOIR PARLER UNE NOUVELLE LANGUE.
MOOGA!
NGOOWA!
BOOGA!
SHEBBY!
OOBOP!
DES POPULATIONS ENTIÈRES SERVENT DE COBAYES POUR L'ESSAI DE DROGUES INCONNUES !!!
SIVANA
PILULES ANTI-CONCEPTIONNELLES GUARANTIES
PARFOIS LA NOURRITURE EST TELLEMENT CONTAMINÉE QU'ELLE EST A PEINE COMESTIBLE!


BRAVE MEN LOVE IT... COWARDS HATE IT...
JE TRÊTE SERMENT AU DFT : ZWB DE LA RÉPUBLIQUE.
CHEZ D'AUTRES IL FAUT ADORER DES GRIGRIS ET DES OBJETS MAGIQUES ET DERISOIRES.
HEADQUARTERS PINK PANTHER BADGES INC.
ON VOIT MÊME LA POLICE ORGANISER DES SOCIÉTÉS SECRÈTES QUI TIRENT SUR LES MINORITÉS RACIALES.
BAM BAM BAM DADADA
LA POLICE SECRÈTE VA, DIT-ON, JUSQU'À ASSASSINER SES PROPRES CHEFS D'ÉTAT PARCE QU'IL S'OPPOSE À DES COMBINES ET À DES INTÉRÊTS ÉTABLIS.
DES JUGES CORROMPUS, BORNÉS ET INCOMPÉTENTS PERSÉCUTENT LES PAUVRES ET ACQUITTENT LES RICHES.
LES PROFITS DE LA JOURNÉE, VOTRE HONNEUR.
VOTRE HONNEUR PAR PITIÉ, NE ME COLLEZ PAS 5 ANS POUR UN FEU ROUGE J'AI 7 ENFANTS...
...VOUS AVEZ OUBLIÉ LE "VOTRE HONNEUR". ÇA VOUS COÛTERA 4 ANS...
D'AUTRES JETTENT LES PRISONNIERS POLITIQUES DANS LES CELLULES DE SADIQUES DANGEREUX ET DE MANIAQUES
DANS CERTAINS PAYS, ON EMPRISONNE SOMMAIREMENT DES ACCUSÉS QUI N'ONT PAS DONNÉ AU JUGE SON TITRE HONORIFIQUE !!
ABATTEZ CES FEMMES ET CES ENFANTS ! ILS SONT TRÈS DANGEREUX
OUI CHEF ! TOUT CE QUE VOUS VOULEZ.
LES CITOYENS DEVIENNENT À CE POINT IRRESPONSABLES QU'ILS OBÉISSENT AVEUGLÉMENT À TOUS LES PORTEURS DE DÉCORATIONS ET À TOUTES LES GRANDES GUEULES !
VOS OREILLES SONT TROP LONGUES ! FAITES LES VOUS COUPER.
ROYAUME DE LA PETITE OREILLE
CERTAINES SOCIÉTÉS CRAIGNENT LA DIVERSITÉ NATURELLE AU POINT QU'ELLE RÉGLEMENTENT L'ASPECT EXTÉRIEUR DES GENS.

CES CULTURES PRIMITIVES BAIGNENT DANS LA VIOLENCE. LES GENS PASSENT UNE GRANDE PARTIE DE LEUR TEMPS A CONTEMPLER DES CEREMONIES ET DES RITUELS BARBARES.
¡CLANGUE!
¡HONQUE!
¡TWEETE!
LE POUVOIR EST DANS LA RUE
AILLEURS DES CONTESTATAIRES EMPÊCHENT LE GOUVERNEMENT DE TOURNER EN ROND AVEC TOUTES LEURS REVENDICATIONS RIDICULES, ET FINISSENT PAR TRAHIR LEUR PROPRE PATRIE.
ALORS METTEZ VOUS BIEN ÇA DANS LA TÊTE APPRENTIS-REVOLUTIONNAIRES:
IL YA 105 ANS LES SUDISTES AMERICAINS DEPOSÈRENT LES ARMES. LES VOILÀ AUJOURD'HUI A LA TÊTE DU PAYS
LÉGALEMENT!
J'AIMERAI REVOIR LE SUD LA OU L'ON SE SOUVIENT DU BON VIEUX TEMPS.
PHIL
L.B.J.
MELVIN LAIRD
RICHARD RUSSELL
MENDELL RIVERS
STROM THURMOND
JOHN STENNIS
J. WILLIAM FULBRIGHT
FIN
Gilbert Shelton 3-70



L'automne marque le retour des bataillons lourds du hard rock — triste cortège. Rien ne distingue cette nouvelle série d'albums des livraisons qui s'étalent sur les deux années passées : plus qu'aucun autre genre le hard rock cultive jusqu'à la nausée les formules toutes faites, les clichés, les répétitions.

En 1969, le premier album de Led Zeppelin fait l'effet d'un grand jet d'adrénaline pour une rock music qui s'anémie rapidement. Peu importe que Jimmy Page ait « emprunté » la moitié de ses riffs à Jeff Beck : grâce à lui le rock se retrempe dans les grandes déflagrations nerveuses des publics en délire. Le hard rock ne cessera pas de drainer les couches les plus jeunes du public rock, et trouvera ses bases les plus sûres dans les grandes villes industrielles : musique de l'énergie maximum, de la frénésie, du paroxysme.

Black Sabbath vient de Birmingham, une ville que les Américains surnomment « le Detroit anglais ». Comme la plupart des héritiers de Led Zeppelin, il n'a gardé de ses maîtres que les principes les plus rudimentaires. Black Sabbath maîtrise bien son langage, et travaille savamment les changements de tempo. L'ensemble suscite parfois l'admiration, mais dégage une monotonie oppressante. Le dernier album, **Master of Reality** (Philips) ne présente qu'une seule innovation : les textes dissertent gravement sur Dieu, l'âme humaine, la révolution et l'avenir de la terre. Hélas, le ridicule n'a pas tué leur auteur.

Deep Purple est à la fois plus brillant et plus indigeste que Black Sabbath. Le groupe a peu à peu abandonné les prétentions « progressives » et le salmigondis pseudo-classique : il en reste à présent aux rythmes les plus éculés, et son succès croissant le confirme dans cette voie. Mais il aime toujours en mettre plein la vue : tandis que John Lord enregistre un album avec l'orchestre symphonique de Londres, le dernier album de Deep Purple, **Fireball** (Pathé) présente un déploiement luxueux de gimmicks en tout genre, sonorités de violoncelle et généreuses éclaboussures de synthétiser et d'oscillateur. Il leur faut bien ces quelques enjoliveurs pour sauver leur album de l'ennui. Tous ces groupes étouffent sous leur vernis scintillant, leurs superproductions musicales, leurs sonos surpuissantes et leurs panoplies de superstars. On comprend qu'à terme le public préfère acclamer des groupes plus bruts, de jeunes musiciens qu'on croirait sortis de la masse même de leurs spectateurs. Aux Etats-Unis, Grand Funk Railroad restent les grands bénéficiaires de la vague du hard rock. En Angleterre, un nouveau trio semble s'en inspirer fortement dans son premier album : **Budgie** (Barclay). Les morceaux, sans fioritures ni truquages, sont exécutés d'une seule traite dans le studio, au maximum de la puissance sonore. Budgie ne manque pas de fougue, mais ses compositions, à l'instar de Grand Funk, restent lourdes et sans originalité.

Si vous trouvez ce petit bilan du hard rock moribond un peu trop déprimant, il vous reste une solution : dans cette mine inépuisable que constituent les rééditions de Kinney, se trouve le sublîme **Fun House** (Elektra - Kinney), second et peut-être dernier album des Stooges. Les Stooges transfigurent le hard rock par le recours au free jazz, hurlements du saxophoniste Steven McKay, déchirements d'une guitare en feed-back ininterrompu, contorsions vocales d'Iggy. Il n'y a pourtant aucune imprécision dans leur musique : la section rythmique éclate avec une puissance et une régularité affolantes. On ne peut plus parler de monotonie face à cette tension perpétuellement renouvelée : **Fun House** équivaut à quarante-cinq minutes de cataclysme.

The Who, Curved Air ou T. Rex constituent une alternative possible au hard rock : c'est le « pop anglais », virulent et sophistiqué, une musique brillante qui affectionne les arrangements soignés, mais aussi les grandes bouffées d'énergie. Le nouvel album des Who, **Who's next** (Polydor) se compose simplement de huit chansons, sans concept d'ensemble et sans fanfare. Chaque morceau est un ouvrage de précision, façonné par un musicien qui maîtrise les techniques du studio et la dynamique des arrangements. Pete Townshend ajoute à chaque bande des effets électroniques divers, des cuivres, le violon de Dave Arbus ou le piano de Nicky Hopkins. Les trois meilleurs moments : « The Song is over », une ballade enveloppée par une nappe sonore veloutée produite au synthetiser, et surtout « Baba O'Riley » et « Won't get fooled again », deux morceaux qui restituent la tension nerveuse de « My Generation » et des premiers succès des Who. Peu de groupes ont su conserver un tel ressort au cours des années.

T. Rex en est à son deuxième album « rock & roll » avec **Electric Warrior** (Fly - import. Givaudan) et tire un bien meilleur parti de ses nouvelles possibilités. Les textes s'éloignent de l'inspiration fantastique qui marquait encore l'album précédent, et apostrophent les petites filles dans un langage insolent et sexuel. Nouvelle idole des minettes et des teeny-boppers, Marc Bolan (qui leur ressemble, avec son visage angélique, ses boucles folles et ses pantalons sexy) manie avec une délectation presque enfantine sa Gibson Les Paul ancien modèle et tous les accessoires du studio moderne. Il y a quelques déchets : Bolan pêche par excès de complaisance envers de vieilles harmonies démodées et parvient à fabriquer des concoctions plutôt écœurantes (« Cosmic Dancer », « Monolith »). Mais on ne peut résister aux rythmes sournois et à l'allégresse électrique de « Get it on », « Mambo Sun » ou « Rip Off », où l'ex-poète des elves et des hobbitts s'étrangle en hurlant « Oooh ! Wow ! My Goodness ! ».

Le nouvel album de Curved Air, dans un emballage de grand luxe, intitulé avec à-propos **Second Album** (Warner - import. Givaudan),

confirme toutes les promesses d'**Air Conditioning** (Kinney). La première face se consacre aux compositions du violoniste Darryl Way, des rythmes mordants comme « Back Street Luv » ou « Young Mother », ou une somptueuse ballade (« Jumbo »). Francis Monkman, guitariste, pianiste-organiste et manipulateur du VCS 3 Synthetiser, a écrit les trois morceaux de la seconde face, dont une grande suite instrumentale, « Piece of Mind », au style hétéroclite, oscillant entre du Dimitri Tiomkin à la sauce électrique et de longs développements au synthetiser. Darryl Way et Francis Monkman ont fait tous deux des études classiques : leurs mélodies abondent en courbures inattendues et en subtilités. On ne s'ennuie jamais — même si le son est un peu mince ou si la section rythmique manque de nerfs. La voix de Sonja Kristina possède un timbre unique, à la fragilité calculée. Son phrasé, comme celui de Grace Slick, ne doit rien au chant rock traditionnel et aux inflexions noires. C'est déjà une des grandes chanteuses blanches.

Le « country rock » américain ne possède ni la puissance du hard rock ni le raffinement du rock à l'anglaise. Il s'adresse à un public plus âgé, plus assagi, préoccupé par la recherche de ses racines culturelles : phénomène qu'on croirait limité aux seuls Américains. Seatrain a pourtant bénéficié récemment en France d'une bonne dose de promotion dans la presse pop. Leur musique est joviale, exécutée par d'excellents instrumentistes. C'est sympathique, mais il n'y a pas de quoi en faire une cathédrale. Le nouvel album, **Marblehead Messenger** (Pathé), est une petite déception : le premier album possédait beaucoup plus de muscles. Les New Riders of the Purple Sage ont choisi de tirer le meilleur parti d'une musique calme et reposante, avec leur premier album **N.R.P.S.** (Columbia - import. Givaudan). Les New Riders, c'est le country rock le plus nonchalent qui soit — un croisement du vieux bluegrass américain et des douces vibrations californiennes. Les trois piliers du groupe, John Dawson (Marmaduke), David Nelson et Dave Torbert, sont des compagnons de longue date du Grateful Dead, et le groupe joue souvent en première partie des concerts du Dead. Spencer Dryden, ancien Airplane, tient la batterie, et Jerry Garcia joue du banjo et de la « pedal steel guitar », instrument qui émet des gémissements limpides et mélancoliques.

Jerry Garcia affirme son goût pour l'éclectisme en participant aux expériences les plus diverses. En attendant son album en solo, on peut écouter **Hooteroll !** (Douglas - import. Givaudan), enregistré avec le pianiste organiste Howard Wales : du jazz instrumental compétent mais sans grande originalité, qui se complaît un peu trop dans les parages de Jimmy Smith. Seul un morceau, « One A.M. Approach », constellations de notes fluides à la guitare et au piano électrique, parvient à créer un climat intéressant, proche du « cool » raffiné de Zawinul ou Weather Report.

Le Grateful Dead choisit également la diversité : après une excursion dans le bluegrass et le country and western (les albums **American Woman** et surtout **Workingman's Dead**), il revient partiellement à ses origines, et le nouveau double album en public **Grateful Dead** (Kinney) ressemble beaucoup à **Live Dead**, qui date de deux ans. Il reste encore des inflexions country. Mais la musique du Dead plonge aussi dans le rock & roll le plus traditionnel (« Johnny B. Goode », « Not fade away ») ou même dans le vieux rhythm & blues (« Big Boss Man », « Big Railroad Blues »). Dans un morceau d'une face entière, « The other one », il reprend des thèmes de la période d'**Antemn of the Sun.** La musique coule avec l'aisance désormais proverbiale du Dead, sans grande surprise ni moments particulièrement mémorables : l'album s'adresse plus particulièrement aux « Dead freaks » : les non-initiés risquent de s'ennuyer.

Les Etats-Unis ont produit un des plus grands poètes de la rock music, peu connu dans son pays, complètement inconnu en France : Tim Buckley. Le meilleur disque paru ce mois, c'est en définitive un album vieux de quatre ans que Kinney vient de rééditer, **Goodbye and Hello**, le premier album de Tim Buckley, sorti en mars 1967. Comparées à son lyrisme désespéré, à ses folies verbales, à sa grandiloquence d'écorché, toutes les « nouveautés » ne sont plus qu'un cirque glacé et un peu sinistre. Tim Buckley chante avec une intensité presque douloureuse des ballades aux arrangements somptueux. Une très longue chanson forme la pièce maîtresse de l'album : « Goodbye and Hello », spectacle en plusieurs tableaux de l'Amérike paranoïaque, où l'accompagnement d'orchestre classique part dans de grandes envolées médiévales. « Goodbye and Hello » reste un sommet — mais les trois albums suivants attendent leur sortie en France.

**Jean-Pierre Lentin.**

## HIT-PARADE

Que se passe-t-il ? Nous ne recevons plus de lettre d'injures ! Nous sommes inquiets.

1. *Grateful Dead* (Kinney Filipacchi).
2. *Love it to death*, Alice Cooper (Pathé).
3. *Imagine*, John Lennon (Apple - import. Givaudan).
4. *For ladies only*, Steppenwolf (Dunhill - Pathé).
5. *Easy Action*, Alice Cooper (Straight - import. Givaudan).
6. *Fireball*, Deep Purple (Pathé).
7. *Master of reality*, Black Sabbath (Philips).
8. *Obsolete*, Dashiell Hedayat (Shandar).

*Rainbow Bridge*, Jimi Hendrix (Warner - import Givaudan).

*Who's next*, The Who (Polydor).

*Fun House*, The Stooges (Kinney).

*Welcome to the canteen*, Traffic (Island - import. Givaudan).

*L.A. Women*, The Doors (Kinney).

# steve lacy soprano a louer

**Steve Lacy est l'un des meilleurs saxophones soprano du free. Il appartient à la première génération d'explorateurs de cette liberté. Après avoir longtemps joué avec Thelonious Monk, Steve Lacy avait brisé, il y a déjà dix ans, les limites trop rigides de la forme du jazz classique, en compagnie de musiciens comme Ornette Coleman, Don Cherry ou Charlie Haden. Il n'en est pas resté là. Au printemps, lors d'un concert au théâtre de l'Epée de bois, il a affirmé son choix pour la musique contemporaine. Sa femme au violoncelle, le bassiste parfois jouant aux bruissements de feuilles mortes, le saxophoniste noir Anthony Braxton, tout concourait à un hommage à John Cage. C'était une belle rencontre dont un disque témoigne,** Garden variety **chez Futura records. Steve Lacy vit toujours à Paris, avec sa belle musique et une musette vide de contrat. Vous tous qui cherchez des musiciens, vous pouvez le joindre au 633-58-06.**

**D.H. Comment es-tu passé de l'interprétation à la composition ?**

S.L. Il vaut mieux composer pour pouvoir jouer. J'ai étudie pendant douze ans la musique de Thélonious Monk, je l'ai toujours ratée : ce n'était pas ma musique. La mienne, je peux la rater mais ça va, je m'amuse, avec Monk, je dois faire attention et j'arrive jamais, ce sont d'autres proportions.

**D.H. Tes autres modèles ?**

S.L. Des écrivains : Musil, Boulgakov, Kafka, Proust, beaucoup de peintres aussi et des compositeurs ; la liste de mes influences, ce serait un bouquin. La musique c'est toujours à propos de quelque chose. Il y a des morceaux de pluie, de nuages, des animaux, des choses politiques, etc. Mes morceaux sont des mécanismes ouverts ; par exemple, *Precipitation suite,* c'est une manière d'étudier la pluie, le gros orage, la grêle et la petite pluie fine.

**D.H. Steve, quand es-tu venu en Europe pour la première fois ?**

S.L. A Paris, en 1965. New York est une ville très dure. Il est trop difficile d'y survivre. J'ai joué au « Chat qui pêche » avec Aldo Romano, Jenny Clarke, Karl Berger (vibraphone), pendant six semaines et après, j'ai eu un engagement à Copenhague pour un mois, aussi et je suis finalement resté plusieurs années en Europe, de ville en ville. A ce moment-là je jouais surtout du Monk et du Cecil Taylor, avec qui j'avais beaucoup joué à New York. Je me sens plus libre ici. Moins de confusion culturelle, plus de goût pour le jazz moderne.

**D.H. As-tu joué dans les festivals pop ?**

S.L. A Amougies, on a joué à six heures du matin, c'était très dur, mais une riche expérience. Il y avait de bons musiciens là-bas qui m'ont impressionné : Bobby Few, Kenneth Terroade, Anthony Braxton, l'Art ensemble de Chicago...

**D.H. Tu ne les connaissais pas avant Amougies ?**

S.L. J'ai vécu à Rome pendant deux ans, je croyais être seul dans la planète et finalement c'était pas vrai du tout. Alors, je suis resté à Paris après, beaucoup à cause de ça, parce que j'ai vu qu'il y avait des choses ici qui se passaient.

**D.H. « Garden Variety », ton dernier disque, qu'est-ce ?**

S.L. *Garden Variety,* c'est le dehors, la normalité, le bruit, la musique concrète. C'est une bande enregistrée dans un parc à Rome avec le microphone par terre, vers midi, on entend les oiseaux, les enfants, les cloches, les avions, tout. C'est très fort, comme avec l'oreille à terre. On passe cette bande pendant le concert et on joue avec ça. J'ai fait beaucoup de versions avec : seulement moi, et la bande, avec un quintet, ou avec un trio, enfin avec une danseuse. C'est une pièce de réalité avec laquelle on s'amuse, c'est pour montrer que la musique est partout. On l'a joué trois fois cette année, la meilleure performance : à l'Epée de bois, avec un décor et une danseuse.

**D.H. Quand je t'avais vu, il y a deux ans, à l'Epée de bois, tu te balladais au milieu et même derrière ton public ?**

S.L. Oui, je fais ça surtout dans la dernière partie du Tao, c'est une pièce d'initiation, c'est pour ouvrir les yeux, tourner les têtes... c'est pour déconcerter les gens physiquement, ils entendent mieux alors. Brecht voulait que les gens regardent le théâtre comme un match de boxe ou de tennis, parce que souvent la musique rend trop tranquille et le public somnole.

(Stève me montre les titres de ses morceaux sur son carnet.)

Ça, c'est trop abstrait parce que c'est la verbalisation de quelque chose qui n'est pas encore réalisé, alors pourquoi annoncer cette chose avant, on attend du compliqué et c'est pas du tout ça, c'est très simple. Ça c'est des mots, la musique c'est simple.

Ce qui m'intéresse le plus maintenant, c'est la pluie, les animaux, la bête qui est aussi la façon d'être bête ; le rire (laugh) que j'ai beaucoup étudié.

**D.H. Et « Bread and Butter », c'est quoi ?**

S.L. Dans le métro, j'ai vu un Algérien aveugle qui secouait un gobelet de plastique avec des pièces dedans ; il ne disait rien, il faisait du bruit et il faisait sa vie comme ça aussi, c'était une belle danse.

*Bread and Butter,* c'est la chose du quotidien, le nécessaire immédiat, le minimum.

**D.H. « Bell out » ?**

S.L. *Bell out,* ça veut dire à la fois : ballade et catastrophe...

*Taxes,* est une pièce politique sur l'impôt.

*Lapis :* la pierre et surtout le crayon.

*Slammer :* prison (à propos de George Jackson qui a fait onze ans de taule).

*Stravs :* c'est pour Stavinsky, que j'aime beaucoup, il y a beaucoup du style de Stravinsky là-dedans, c'est un remerciement que je lui dois ; c'est un blues très triste.

*Pindemorium,* c'est en hommage à Albert Ayler.

*The Gape,* c'est la peur du vide, c'est-à-dire la peur du néant.

*Note :* c'est un télégramme chanté ; tu sais, aux Etats-Unis, il existe des télégrammes téléphonés chantés pour toutes les occasions (décès, fêtes, anniversaires, etc.). C'en est un inspiré par la mort d'un ami, que j'ai appris de cette façon dérisoire... Je l'ai joué à Amougies, dans ce morceau, on laisse tomber les mots dans la musique, mais ça dure peut-être cinq minutes tout ça... après on passe à un autre concept.

**D.H. Le jazz pourtant est une musique spécifiquement américaine, comment peut-on la faire en France ?**

S.L. N'importe qui peut. Le jazz est free, il a toujours été free. C'est un langage ouvert. Il y a des groupes arabes, des groupes russes qui osent jouer originalement, c'est difficile, mais personne ne peut empêcher qui que ce soit d'inventer un langage et de le parler.

**D.H. As-tu été attiré par la musique électronique ?**

S.L. J'ai joué six mois avec « Musica Electronica Viva », ils m'ont beaucoup appris, j'ai volé leur bruit électronique, leurs sonorités, parce que tu sais, je suis un voleur de bruits ! Maintenant, je peux jouer de l'électronique avec mon sax, c'est plus simple, pas de trucs à emporter ; j'aime être libre, mon instrument c'est commode, le matériel électronique, ce serait un déménagement superflu...

**D.H. Quelle est la différence entre la composition et l'improvisation ?**

S.L. On m'avait demandé une fois de répondre à cette question en quinze secondes et j'avais dit : dans la composition, on a tout le temps du monde pour préparer quelque chose à présenter en quinze secondes et dans l'improvisation, on a quinze secondes pour dire n'importe quoi.

C'est ça le jazz, c'est la fraîcheur, c'est ça la différence entre Xénakis et le jazz. Le jazz est une chose plus fraîche parce qu'il sort de la personne dans le présent. On est là et on est en train de révéler !

**D.H. Et ce besoin de composer alors, d'écrire aussi sur du papier ?**

S.L. Comme Kafka dit « avec la limitation vient la liberté », si tu limites d'un côté, l'autre est plus libre. C'est aussi

pour assurer la variété, pour être sûr que tout est là. C'est le trésor personnel, la chose à retrouver. Par exemple on écoute longtemps le rire, on joue ensemble, on essaye d'approcher le rire et tout à coup, on casse la tête sur le piano et on trouve le son qui semble rire, qui correspond. Alors, on commence à pratiquer cet essai. Mais je n'y suis pas arrivé encore, évidemment...

**D.H. Qu'est-ce que tu penses de la phrase : « le jazz est une chose noire » ?**

S.L. C'est vrai, enfin... la pluie, le rire, les larmes ne sont pas seulement pour les noirs...

**D.H. Et alors, toi, qu'est-ce que tu es ?**

S.L. Moi, je suis exceptionnel, j'ai beaucoup travaillé. Il y a très peu d'autres blancs que les noirs acceptent. C'est très con de dire ça, je n'aime pas dire ça...

**D.H. Le free jazz est-il politique ?**

S.L. Tout est politique comme tout est musique. Je veux dire que tout est explicable musicalement : dans le passant qui marche il m'est facile de ne voir que le rythme.

Propos recueillis par Daniel Habrekorn.

*Des groupes free et rock tous les dimanches à 16 h. au théâtre Mouffetard (76, r. Mouffetard), concerts organisés par FUTURA RECORDS. En Novembre : trio MAL WALDRON, J. THOLLOT, RED NOISE, JOACHIM KUHN et MICHEL PORTAL, TRIODE, FILLE qui Mousse, MAHOGANY BRAIN, etc. Pl. 10 F et 8 F. Renseignements 331 01 67 et 887 39 29*

# FREE JAZZ

Dans ce panorama du jazz actuel entrepris depuis deux numéros, après le free-jazz noir américain et la nouvelle alternative des modernistes, il faut aborder le jazz européen. Certains musiciens essayent, en Europe, de définir une voie originale, spécifique, qui intègre les acquis du free et les confronte à toute une culture musicale occidentale, notamment aux recherches de la musique contemporaine. L'Angleterre qui eut pendant longtemps vingt années de retard dans le jazz produit maintenant les plus importants novateurs du jazz européen : John Surman (baryton et soprano) a formé avec le bassiste Barre Philips et le batteur Stu Martin « The Trio ». L'apport de chacun est complémentaire à l'intérieur du groupe : d'une part le swing, la virtuosité, la puissance de Surman, la régularité, la force, l'intuition de Stu Martin et l'élégance, la technique, l'intelligence, la culture musicale de Barre Philips. **Conflagration** (Dawn - import. Givaudan), deuxième album du Trio, a été enregistré avec le soutien d'un grand orchestre dans lequel sont présents certains des meilleurs instrumentistes de la nouvelle vague du jazz blanc, comme les anciens compagnons de Miles Davis, Chick Corea (piano), Dave Holland (basse). Les compositions définissent non des thèmes mais des climats sur lesquels va se construire une fresque musicale avec des crescendos, des sonorités heurtées, des cris, le chaos et le retour à la plénitude. Le résultat est surprenant d'homogénéité, l'une des réussites incontestables du jazz free joué en grand orchestre.

Dans **Where fortune smiles** (Dawn - import. Givaudan), on retrouve certains des musiciens qui participèrent à l'enregistrement de **Conflagration** : John Surman, Stu Martin, Dave Holland jouent aux côtés de John Mac Laughlin et du vibraphoniste Karl Berger, ancien compagnon de Don Cherry. Cinq compositions, dont trois de Mac Laughlin et deux de John Surman, permettent une sorte de panachage musical : sur « Glancing backwards », composition de Surman, on assiste à une suite de solos avant de revenir au thème. « Earth band hearts », au contraire, est un dialogue cool entre la guitare et le baryton. « Now place, old place » et « Hope », deux compositions de Mac Laughlin, vont permettre à ce dernier de suivre les traces de Sonny Sharrock avec un jeu fait de notes arrachées, de frottements, de pulsions frénétiques, dans des dialogues avec le vibraphone soutenus par la basse jouée à l'archet ou par les hurlements de Surman.

Le pianiste anglais, Chris Mac Gregor, passionné par la culture africaine, se tourne résolument vers l'intégration d'éléments traditionnels et folkloriques, dans **Brotherhood of Breath** (Neon - import. Givaudan) : tout un foisonnement de rythmes, de sonorités, de percussions. Il provoque aussi la rencontre de deux options du free jazz : les musiciens européens comme John Surman et Mike Osborne (et aussi Nick Evans, Marc Charig, Malcolm Griffiths, habitués des séances pour grands orchestres avec le Centipède, l'album **Conflagration**, le Soft Machine), et des musiciens venus d'Afrique du Sud : Mongezi Feza, Louis Moholo, Dudu Pukwana. Le grand orchestre peut sonner à la fois comme celui de Count Basie et produire un éclatement des sons, un éparpillement polytonique, où se mêle aussi l'humour : « Union special », sorte de marche traditionnelle. C'est un jazz très excitant qui refuse l'intellectualisation au profit d'une grande générosité rythmique.

Autre importante formation du nouveau jazz anglais, le Spontaneous Music Ensemble, du batteur John Stevens, qui s'est produit récemment à la fête de *L'Humanité*, crée une musique intellectualisée au déroulement rigoureux même dans ses déchaînements. Proche des recherches de la musique dite contemporaine. **The Source from and towards** (Tangent - import. Givaudan) est écrit dans un souci de progression, avec un montage savant des éléments utilisés : les sonorités exacerbées, torturées du free sont un apport parmi d'autres.

Pour ne pas quitter le monde du nouveau jazz anglais, il faut signaler l'album en leader d'un des membres du Soft Machine, le saxophoniste **Elton Dean** (C.B.S. - import. Givaudan). Il s'agit d'une tentative pour concilier les deux tendances actuelles du jazz progressiste dont Elton Dean fait partie : d'une part le free post-coltranien et d'autre part le balancement électrique et jazziste qu'illustre la musique récente de Miles Davis. Le résultat n'est pas sans rappeler le quatrième LP du Soft Machine et surtout le passage de ce groupe lors de la fête de *L'Humanité*. On retrouve dans cet album le remplaçant de Robert Wyatt, Phil Howard mais aussi sur deux morceaux, Mike Ratledge à l'orgue et au piano électrique. Même désir pour Ratledge et Dean de promouvoir un jazz arrangé avec des explosions free et un cisaillement continuel des formes, du rythme par l'utilisation de l'électronique.

Le pianiste allemand, Joachim Kuhn (qui joue actuellement avec le saxophoniste Michel Portal et le batteur Pierre Favre) vient d'enregistrer seul un album pour Futura : **Solos.** Il se livre à une introspection musicale, une promenade sentimentale qui le conduit à ses sources, Debussy ou Bartok. C'est tout le contraire d'un morceau de bravoure ou d'un défoulement d'artiste : un somptueux intermède musical.

Les noms de Charlie Mingus et de John Coltrane restent synonymes de modernité et même d'avant-gardisme. Il suffit, pour s'en persuader, d'écouter le nouvel album posthume de Coltrane que publie Impulse, **Sun Ship** (import. Givaudan) ou la réédition de deux albums anciens de Mingus sous le titre général de **Better git it in your soul** (C.B.S.). L'album Impulse restitue une session datant de 1965 où le saxophoniste joue aux côtés d'Elvin Jones à la batterie, de Mc Coy Tyner au piano et Jimmy Garrison à la basse. Un disque qui témoigne de l'évolution de Coltrane vers l'esthétique free : prodigieuse pulsion vers un son écorché, destruction du récit musical, transgression des règles du swing sur les roulements des caisses, violentes frappes des cymbales d'Elvin Jones. Mc Coy Tyner assure la liaison en habile technicien, ne se livrant jamais à la folie sonore.

**Better git it in your soul**, sorte de « Best of Charlie Mingus », permet de saisir les deux aspects complémentaires de son monde musical. D'une part, « Ah Hum » qui comprend les plus célèbres compositions comme « Goodbye Pork Pie Hat », « Boogie stop Shuffle », « Fable of Faubus » qui vont marquer toute une génération de précurseurs du free jazz, et, d'autre part, « Mingus Dynasty » qui présente un aspect plus classique ,avec des arrangements pour grand orchestre. Mingus est l'un des plus grands compositeurs noirs avec Duke Ellington. Ce double album est une occasion unique de découvrir les collages, l'humour, les combinaisons musicales d'un des plus créateurs du jazz.

Archie Shepp revient avec son nouvel LP, **Things have got to change** (Impulse - import. Givaudan) à la musique populaire noire, le rhythm'n'blues, une orientation déjà présente dans son album précédent, **For losers.** On s'éloigne du Shepp novateur et révolutionnaire pour suivre un musicien qui éprouve le besoin, dans cette période d'attente, de replonger dans la chaleur musicale de la musique populaire noire. S'il joue peu de saxophone, il instaure le climat de cette fête du rythme et de la joie, de la communauté noire des ghettos.

Chaque nouvel album de Larry Coryell vient confirmer cette impression qui, s'il est un novateur et un remarquable technicien, il manque singulièrement de détermination dans le choix d'une démarche. Dans **Live at the Village Gate** (Vanguard - import. Givaudan) Coryell pratique le swing solitaire : le soutien du bassiste et celui du batteur s'avèrent sans réelle efficacité. Comme toujours, le guitariste pêche par trop d'éclectisme, passant des chocs électro-acoustiques à un jeu presque classique. On peut préférer à cet enregistrement en public le précédent album, **Barefoot Boy** (Flying Dutchman - import. Givaudan).

Paul Alessandrini.

# Les Lecteurs Parlent aux Lecteurs

### LA STATUE DE RODIN ETAIT PEUT-ETRE TARTE

**La révolution est trop importante et nécessaire pour qu'on ne la laisse prêcher qu'en verbiages d'irresponsables (cf. comité liaison des Vandales, F.L.J. et assimilés Branlotins Bros), Le vandalisme n'est pas nouveau et n'a jamais fait prendre conscience à qui que ce soit de quoi que ce soit. Ce n'est qu'un défoulement gratuit et vaguement réjouissant au stade primaire auquel je ne suis pas, pour ma part (désolé) ! La statue de Rodin était peut-être tarte, j'en sais rien, je n'y étais pas, mais je sais qu'on peut aimer la Révolution et Rodin (le vrai, pas le lycée) qui se trouvait sur les barricades de la Commune et qui fut révolutionnaire toute sa vie par son œuvre.**
**Quant aux autres exploits de ces charmants lycéens en goguette : solex dans les couloirs, cacahuètes sur le proviseur, et autres enfantillages humoristiques, c'est de leur âge et ça c'est assez marrant, d'accord, mais de là à parler de renversement de structures sociales existantes, il y a un grand pas**

### Installez deux grandes tables à la place de vos sacrés bureaux

*Quelques journalistes, quelques rédacteurs occasionnels, cinq ou six rédacteurs inamovibles, agitez, servez frais, qu'est-ce que c'est ? Un numéro d'Actuel. Aucune censure : chacun peut écrire ce qu'il veut, à condition qu'il appartienne à la nouvelle élite des penseurs pop. Dans l'Underground, le fait d'appartenir à la rédaction d'un journal constitue un titre de prestige important.*

*Et les lecteurs ? Ils ne restent pas inactifs : correspondants, informateurs, semeurs de tracts à tous vents, ils se battront jusqu'au bout pour la Cause suprême : le prix du numéro qu'il faut empêcher de faire passer à 3,50 F. Certains d'entre eux ont vu leurs pastiches de Rimbaud ou de Sternberg figurer dans ce fameux « Journal des lecteurs » de février, entreprise vouée à l'échec, puisque présentée comme exceptionnelle et soumise à l'initiative des seuls journalistes. Ce n'est pas un numéro, c'est toute la conception du journal qu'il faudrait bouleverser ! Installez deux grandes tables à la place de vos sacrés bureaux, disposez-y quelques feuilles de papier à dessin, et que tous ceux qui le veulent viennent y faire le journal. Puis, tous les mois, si vous y tenez, vous pouvez polycopier et agrafer tout ça, et nous le vendre 3 F ou 3,50 F, comme vous voudrez.*

*A la réflexion, tout ce dispostif ne servira pas à grand-chose. Vous feriez beaucoup mieux de vous saborder. Ce grandiose que vous recherchez confusément — et je ne vous en veux pas, je suis pire que vous — un journal ne peut l'atteindre qu'au moment de l'inévitable sabordage.*

*Un raté qui signe : BOUMBOUM.*

### CINQ MECS QUI CHANTENT DANS UN CAR DE FLIC

J'fais ma route à rebours. A travers la fenêtre grillagée du car j'vois la route que j'ai faite dans l'autre sens, il y a deux mois et ça m'fout la nausée.
J'me souviens du soleil qu'il faisait ce jour-là. Dans les derniers jours de juin. J'en avais marre. De tout. Alors j'ai tout plaqué. Ma boîte, une boîte dégueulasse avec des chefs cons. La famille aussi. Et cette fille qui s'était amourachée de moi.
J'voulais m'barrer. Recommencer à zéro. Alors, j'ai pris la route. Faisait beau. J'suis resté longtemps à l'entrée de l'autoroute. Personne ne s'arrêtait. A cause de mes cheveux longs.
Et puis j'suis resté en rade sur l'autoroute. Et ça n'a pas loupé, une bagnole de C.R.S. et hop ! contrôle d'identité.
Le soir, j'ai atterri dans un bled paumé. Pas un chat. J'ai marché un peu le long de la route. A un virage, un mec assis sur son sac.
Ça faisait trois heures qu'il était là. Complètement écœuré. Dans sa journée, il avait pas fait cent bornes.
Jo, qu'il s'appelait. Il descendait d'Amsterdam.
Le lendemain, on a continué la route ensemble. Un camion nous a emmené, on a bien roulé. Au moins trois cents bornes.
Et, comme ça, par hasard, on s'est retrouvé dans une fête. Des manèges, un bal. Un mec tout seul dans la fête. Il avait l'air de s'emmerder terriblement. J'lui ai offert une cigarette. On a parlé. Il était du pays. Il avait travaillé dans une ferme, pas loin. Son patron l'avait foutu dehors pour une connerie.
Jo, pendant ce temps, il avait rencontré une fille et toute la nuit ils ont dansé. Le jour s'est levé, on s'est retrouvé à quatre. Mon mec, il connaissait une colline à quelques pas de là où c'était possible de s'installer. On y est allé. L'endroit était bien. Alors, on a décidé de rester.
Pour avoir un peu de fric et bouffer on bossait dans les champs avec les paysans du coin. On liait les vignes.
Au début, les gens nous regardaient d'un mauvais œil. A cause de notre allure, sans doute. Un jour, Jo est remonté du village avec le journal. C'était écrit que Jim Morrison était mort. Jo nous a parlé de Morrison. Il a traduit des chansons :
Nous voulons le monde
Et nous le voulons
tout de suite.
On est venu à discuter d'un monde nouveau à construire, de celui-ci à foutre en l'air. Mais, comment changer le monde ?
Peu à peu, il y a d'autres jeunes qui sont venus nous rejoindre. Un vieux aussi. Douze, on était.
Et vlà qu'un gros mec, cigare au bec, s'est pointé en DS sur la colline. Ici, c'est chez moi, qu'il a dit. Vous allez partir et en vitesse. Compris ? Nous, on a dit :

qu'ils franchissent allègrement, sans moi.
Le F.L.J. au niveau des intentions, est moins bidon mais la transposition dans l'action : merci bien ! (jusqu'à maintenant du moins) et c'est le même sac à mes yeux.
Il ne s'agit pas de jeter la pierre et de condamner en bloc, c'est un peu caricaturé ici, mais il y a mieux à faire que d'arriver à la désapprobation de la révolution par ceux qui ont le plus intérêt à la faire et qui n'en ont pas encore pris conscience. Désapprobation pour des imbécilités inconscientes, choquantes et isolées.
Déconnez tant que vous voulez, mais ne mêlez pas la révolution là-dedans, c'est un peu naïf. N'oubliez pas que la classe ouvrière dans sa grande majorité n'est pas révolutionnaire. Ces excentricités sont, en fait, néfastes à l'esprit révolutionnaire. Ce n'est pas en peinturlurant Rodin que ça changera ou alors, pour la teinte, pas en bleu, au moins en rouge.
Bernard Parmequin, 23, rue R.-Salengro
59 - Mons-en-Marœil.

pas question, on reste ».
Le même soir, Jo s'est dégonflé, il a annoncé qu'il se barrait. Il avait la trouille. D'autres ont fait comme lui. On est resté cinq.
Et puis, les flics ont débarqué. Ils ont gueulé. Débarrassez le terrain ! On a répondu qu'on se foutait pas mal de la propriété privée, que la terre c'était à tout le monde.
Alors, ils ont sorti leurs matraques et nous ont tapé dessus comme des sauvages. On a bien essayé de résister mais on était trop peu nombreux.
Et vlà qu'on est entassé dans ce car, avec un flic pour nous garder. Et il en mène pas large le flic.
Quelqu'un s'est mis à chantonner. Et tout le monde s'est mis à chanter. N'importe quoi. Ce qui passe par la tête. Chacun sa chanson. On gueule là-dedans. Les gens, dehors, se retournent sur notre passage.
Il pleut. On traverse une ville. De la grêle. Le vent s'est levé d'un seul coup. Ça pète dans le ciel. Les grêlons sur le toit du car. Et nous on crie, on hurle qu'on veut descendre, qu'on a peur de l'orage. La fille, elle gueule : au secours ! Dehors, un vent terrible. Des poubelles qui roulent partout. Des branches d'arbres. « Interdit de stationner » renversé par la tornade.
« Taisez-vous ! Taisez-vous ! », dit le flic. Nous, on s'écorche la gorge. Y'a de l'eau à mi-roue des bagnoles.
Le moteur s'est noyé.
On voit, de la fenêtre du car, des gens qui pataugent dans l'eau pour venir voir ce qui se passe.
Et on chante :
Un, deux, trois,
l'orage va
Tout bazarder
Y restera plus
rien d'la ville
Et on pourra
s'barrer !
Un, deux, trois...
Le chauffeur s'énerve.
L'eau monte, il faut descendre !
Il sort. Il a de la flotte presque jusqu'aux genous. La fille demande : « Et moi ! Comment je vais faire pour descendre ? »
« Je vais vous porter », dit le flic.
Et il la porte jusqu'à un endroit sec.
On a sauté à l'eau. L'autre flic qui gueule : « Elle a fichu le camp ! Elle a fichu le camp ! »
Ils lui courent après. Et nous, on s'est cavalé !

Pierre Eldaonny.

**Fête de l'Huma 1971**

Fête de la liberté, ouverte à tous, etc., etc., etc. T'arrives là-dedans en bagnole, 20 F de parking. Ensuite tu repaies à l'entrée. Si t'as envie de pisser, faut payer ou faut s'retenir. Si tu veux bouffer, t'as une assiette de frites, deux cent cinquante bailes.
Le but de la fête, endoctriner dix mille jeunes dans les jeunesses dites « communistes ». Pour les récupérer on te fout le portrait d'Angela Davis sous le nez tous les cinquante mètres. On ne compte plus non plus les propositions qu'ils te font pour t'embrigader. Si tu acceptes, c'est que t'as compris que la J.C. était le seul parti révolutionnaire qui tienne debout. La révolution c'est au pas qu'il faut la faire. Si tu refuses, c'est que tu préfères rester dans la merde gauchiste. C'est ce qu'on m'a répondu.
Oui, je préfère y rester dans la merde gauchiste. A part ça, hé ben le soir on a vu Soft et Joan Baez et après ça on a voulu faire dodo devant le podium mais ça emmerdait ces sales cons qu'on ne les provoque pas. Alors vers deux heures du mat, quand il caillait assez pour allumer des feux, ils sont venus en camionnette avec des gourdins pour éteindre les feux. Nous, on les a bien reçu. C'est peut-être pour ça qu'ils sont revenus avec des casques et des barres de fer. Bon, n'ayant pas dormi de la nuit pour ne pas prendre un coup sur la gueule en dormant, j'ai été voir Voyage, Magma, Gong à la discothèque. Gong est vraiment formidable depuis la venue de Kevin Ayers. Le soir, on s'est barré, mais l'année prochaine on ne reviendra pas. On restera à Vincennes (pelouses de Reuilly). Au fait, que tous ceux et celles qui veulent prendre leur pied viennent tous les dimanches à quatorze heures. On s'éclatera toute la journée. Bientôt, y va faire froid alors on louera une salle. Ceux qui veulent venir n'auront qu'à demander l'adresse au journal.

Philippe Gallois.

MOUCHONS... MOUCHONS !

**L'illustre critique Lentin ne m'aime pas (cf. Mosik, Actuel, n° 13). J'en suis plutôt flatté, ma légendaire paranoïa aurait trouvé son « objet » — enfin ! — si un personnage d'une médiocrité aussi ravageuse m'avait apprécié... mais, tout va bien. Comme l'illustre critique Lentin ne peut pas ridiculiser MON disque (c'est moi qui souligne) sans se couvrir de ridicule lui-même, il use d'un coup bas à la mesure de sa bassesse : ... ce ne sera donc pas Dashiell Hedayat qui a fait Obsolete, mais le Gong. Et de présenter ce disque comme une étape dans l'histoire du Gong, et d'attribuer au Gong « Cielo Drive ». L'illustre critique Lentin ne s'est pas même posé un instant la question de savoir pourquoi — à leur demande expresse — les musiciens du Gong apparaissaient individuellement sur ce disque et non en tant que Gong, il n'a peut-être pas lu non plus — en toutes lettres sur la pochette et l'étiquette — que je suis l'auteur et le compositeur de « Cielo Drive », peut-être faut-il fournir à ce flic les partitions déposées en Sacem sous le nom de Hedayat où tout jusqu'aux accords du fameux solo « improvisé » est noté, et lui expliquer comme on ferait à un débile profond que lorsqu'il y a écrit dans le générique d'un disque que D. Hedayat joue de la guitare solo sur la quatrième plage, cela signifie qu'il joue effectivement de la guitare solo sur la quatrième plage.**

**Question : qui est l'auteur de Absolutely Sweet Mary ou de Sad Eyed Lady Of The Lowlands ? Al Kooper bien entendu. Vous savez, ces trucs dans lesquels Dylan dit quelques mots — oh, si peu !**

**Mais finissons-en : c'est délibérément que l'illustre critique Lentin a usé de ce vieux truquage des critiques, tout comme c'est délibérément qu'il a reparlé du disque de Melmoth que j'ai toujours renié — et il le sait — pour n'être pas le disque que je voulais faire. L'illustre critique Lentin est bien à l'image de la Scène française qu'il prétend dénoncer : mesquineries, crocs-en-jambes, potacheries, chabiroteries et petitesses. Fausses stars, fausses défonces, fausses musiques, faux poètes, faux culs mais vrais cons. — Des chevrotines, M'sieur, c'est pour la grand-mère. Dashiell Hedayat.**

Illustre **auteur**, ton disque est pas mal. Nous le rappelons, le Gong joue bien et le disque s'appelle Obsolete (Shandar). J.P.L.

**L'aération des lits**

Salut tout le monde.

Je suis dans un C.E.T. à Paris et comme toute jeune fille digne de ce nom (Régine en l'occurence) j'ai des cours d'enseignement ménager qui se résument à ceci (je passerai par égard des passages) : organisation d'un ménage (tout un programme).

Les principales activités quotidiennes sont : le ménage, la cuisine, les provisions...

Exemple d'une matinée d'une femme restant au foyer :

7 h : lever, toilette rapide, petit déjeuner.

7 h 30 : aération des lits, vaisselle du petit déjeuner.

8 h : s'occuper des enfants, les conduire à l'école et faire les courses en retour.

9 h : elle se met au ménage : lit, balayer, essuyer des meubles, dépoussiérage...

10 h 30 : elle prévoit le repas et le prépare avant d'aller chercher ses enfants...

L'après-midi sera consacré à : l'entretien des cuivres, argenterie, parquet, rangement des placards...

Pour la femme qui travaille, elle a souvent des enfants déjà grands. Pour les menus travaux d'entretien elle peut les faire le soir en rentrant de travailler, le matin en se levant plus tôt et les jours de congé.

Et je passe sur la suite du cours sur les rangements saisonniers, les précautions pour les enfants en bas âge, les précautions pour les départs en vacances...

En dehors de ces cours édifiants sur la santé mentale de mes profs, j'ai droit au surplus, ainsi que bon nombre de mes camarades, à des cours de puériculture complètement ringards. On m'y apprend que le bébé est le petit poussin de la maman qui a son œuf dans son ventre et que ça fait très mal de le faire sortir — où est l'accouchement sans douleur, anticatholique, paraît-il ?

Ce cours est suivi d'un dessin évasif autant qu'étrange sur les organes féminins. J'ai en main le schéma, je vais en tapisser mes murs dans ma toute neuve candeur. Les profs complètement aliénés qui parlent de leur chien en imitant presque leurs cris, c'est pas beau ça ? Une surgée qui salue Hitler pour arrêter les voitures quand nous allons, gardées comme des moutons, à la cantine. Des élèves nommées d'office pour débarrasser les tables à la cantine car le personnel diminue. Tout ça depuis deux ans et à un mois de la rentrée scolaire, j'ai déjà envie de partir, de m'en aller, de galoper, de vivre, de faire tout ce qui est interdit.

Sans compter les filles pas intelligentes de nature qui se laissent faire et qui te disent : « Ecoute, tu vas de faire attraper un jour. »

Oui, un jour et bien un jour je serai méchante comme elles, c'est ça que je me dis, alors je fais la conne, je me marre tant que j'ai encore des dents à montrer. Je suis peut-être grossissante mais quand c'est permanent, que ça va t'arriver encore demain, quand tu ne peux même pas bavarder avec les filles, ça devient intolérable.

Tout est sale, dégueulasse et y'en a marre, tous les parents sont d'accord, ils disent que t'es folle, que t'es con, que ça va pas bien là-haut. Si je pouvais leur faire des pieds de nez géants, je le ferais. Le pire c'est d'être non violente malgré ça et aussi la sensation d'être déformée, déformée à la longue.

Partir après deux semaines de ce régime-là ça devient obsédant. Je vous envoie des truc que j'écris. Régine

### Je jouirai d'un prestige extraordinaire

*Je t'écris une lettre absolument dénuée du moindre petit intérêt. Te voilà prévenu.*
*1. Pour te signaler que le batteur des Stooges (excellent au demeurant) n'est pas Scott Richardson qui est peut-être, bien que ne le connaissant pas, un charmant garçon, mais Scott Asheton, le frère de l'autre. Ben voyons.*
*2. Tu dis que certains de tes confrères sont partis écouter des disques dans leurs pantoufles, j'espère qu'elles sont stéréos et munies de tout le confort, mes pauvres savates ne me permettent pas ce genre d'exploit.*
*Ceci dit, Actuel c'est toujours aussi bien qu'avant. Heureusement, comme toute bonne direction, vous n'avez pas tenu vos promesses et le canard est resté comme avant, mais me faisant le porte-parole d'un grand nombre de jeunes (c'est pas vrai mais ça donne du poids à mon argument) je voudrais au moins cinq pages de petites annonces, des tas de renseignements (drogue, cuisine anar, etc.) et plein de bonnes adresses en province et beaucoup de courrier. Comme vous pouvez le juger maintenant, ma lettre était absolument sans intérêt mais je vous en supplie, publiez-la. Ainsi quand je montrerai ma lettre publiée à mes gentils petits copains, d'abord incrédules puis ébahis d'admiration, je jouirai d'un prestige et d'un respect extraordinaire auprès de la population autochtone et lorsque je passerai dans la rue, les commères, derrière les rideaux entrebaillés, diront de moi avec un brin de jalousie et d'amertume dans la voix : « Vous savez, c'est le petit qui a eu sa lettre publiée par Actuel. »*
*N.B. : J'aurais pu pondre comme tout le monde un poème surréaliste merdeux qui aurait eu l'honneur de vos colonnes mais je suis trop con, publiez-moi en entier ! Merci.* *Jean-Jacques*

## j'étais un minet

Je souhaite du plaisir à la personne qui lira cette lettre, prie pour lui.
Enfin, depuis le temps que je voulais envoyer mes idées noires à un bouquin, c'est sur le vôtre que c'est tombé. Remarque, j'ai longtemps hésité entre S.L.C. ou M.A.T., mais après maintes réflexions je vous ai choisi. Premièrement parce que les petites annonces sont gratuites et deuxièmement parce que c'est un canard assez libre et que je peux dire ce que je pense sans représailles (tout au moins je l'espère). Bon, je commence car, dans votre numéro 13, vous m'avez demandé d'être bref ! (Remarque, si vous trouvez que c'est trop long ou que la lettre est bonne au panier, ne vous gênez pas, je n'en ferai pas une maladie.) Bon, je commence.
Il y a quelques années j'étais ce que l'on appelle un « minet », j'étais heureux, j'avais des sapes à la mode, je travaillais dans les assurances, j'en ramais pas une de la journée, question femmes, je n'avais pas à me plaindre, j'en avais un bon nombre à ma collection. Remarque, ce n'est pas exactement grâce à ma « gueule », si tu la voyais tu pourrais comprendre... pourquoi j'ai des idées noires toute la journée. Non, c'était plutôt grâce à mon jean-raymond, mes weston, etc. Tout l'attirail du parfait séducteur mais, bien sûr, tout ça en imitation. Ce n'est pas avec la paye des assurances que tu peux te payer des pompes à quarante sacs et un costar à quatre-vingts. Et le tour était joué, à moi les femmes. J'aurais pu vivre comme ça pendant des années mais un beau (ou moche) matin je me suis réveillé, mais avec quelque chose en plus, « des idées », et ça c'était pas normal surtout dans ma petite tête, tout d'un coup j'en avais assez de faire le beau devant les minettes, ce genre de nanas qui te regardent de la tête aux pieds pour savoir si elle va sortir avec toi ou avec tes fringues (remarque, elle ne regarde pas si tu portes des slips Éminence car en dessous du pantalon, elles ne connaissent pas) remarque, avec ce genre de nanas, ce que j'aime le plus c'est la conversation (un congrès de carpes n'en dirait pas plus !) alors, j'en ai eu plus que marre, j'ai tout laissé tomber, mes idées se sont allongées ainsi que la barbe et les cheveux. Alors, autour de moi c'était l'angoisse. Allait-il en sortir ou resterait-il le clochard de la famille ? Celui que l'on montre du doigt dans le quartier. On essaya de me présenter à des nanas à marier qui pourraient encore me sauver, mais il faut croire que j'étais déjà toqué puisque je n'ai pas apprécié du tout. Voici la famille, je vous la présente :
*Ma mère :* qui se fait du souci car je n'ai pas d'avenir assuré.
*Mon père :* qui a fait la guerre et qui ne comprend pas pourquoi les jeunes veulent se faire réformer alors qu'on est si bien à l'armée. En plus de ça il est raciste, antijeunes, pour lui, tous les jeunes qui ont les cheveux longs se droguent. S'il n'y avait que lui il n'y aurait plus un étranger en France. Quant aux jeunes, dans les mines de sel, quant aux flics, il les adore, s'il pouvait me faire faire deux à trois ans de cabane, je crois que ce serait pour lui un grand soulagement, au moins à l'intérieur je ne risque pas de faire des c... Alors, comme tu vois, ce n'est pas vivable. Il me met régulièrement à la porte deux fois dans l'année, alors que veux-tu, il faut faire quelque chose. Mais quoi ? Au boulot, je ne t'en parle pas, quand je rentre au ref, c'est l'hilarité générale, tous les vieux débris s'en étouffent de joie de voir arriver le clodo de la boîte, enfin, moi, ça glisse, heureusement.
Bon, je vais arrêter de parler de moi, bon j'aime bien ton canard car je comprends à peu près tous les mots, ce qui n'est pas le cas de tous les bouquins. Il ne faut pas oublier qu'il y a des gars comme moi (à moins que je ne sois seul, alors ce serait grave) qui ne sont pas très doués. Prends ton collègue, Fournier, dans *Charlie Hebdo*, quand il parle de Bugey ou bien il te faut un dico ou il faut que tu sautes plusieurs lignes à la fois tellement c'est lassant, ou tu fais comme moi, tu sautes carrément la page. Mais si j'achète un bouquin où il y aurait quinze Fournier, j'ai plus que « Pif » comme hebdo, alors tu vois, il faut un bouquin pour tous ou tout le monde pourrait au moins comprendre deux à trois pages.
Vous parlez souvent des communautés, alors je ris doucement car j'ai lu dans un bouquin un article sur la communauté. Je ne sais pas si le type qui a écrit l'article était dans les chiens écrasés avant son exploit, mais ça vaut le coup, quand un type te dit que dans cette communauté un bain, une douche est obligatoire toutes les semaines, alors tu reviens quelques années en arrière et tu te revois, à l'armée, signant ta feuille de douche toutes les semaines et, en plus, il est interdit de regarder la femme d'un copain sous peine d'être renvoyé de la communauté et, en plus de tout ça, tu te lèves tous les matins à la même heure. Si c'est ça la liberté, prévenez-moi d'avance car je dois prendre la route bientôt. Je préfère encore rester chez moi au chaud à regarder les jeux de Guy Lux et compagnie. Le bouquin s'appelle « Ambre », il est de juin ou juillet ou peut-être août, je ne sais plus. (Mais vous n'êtes pas obligés de citer le nom du canard.)
Pour conclure, je voudrais savoir où est la solution dans tout ça, dans la came ? dans l'amour ? dans la politique ? dans les sports ? Que tous ceux qui ont trouvé m'écrivent. J'aimerais bien les connaître et échanger quelques idées. Dédé.
P.S. : Si la lettre est publiée je vous enverrai mon adresse. Faites venir les réponses au canard.

M. LATAPIE TROMBERT

# SONNY GUITARE

## Mac Laughlin
## Larry Coryell

Face à face : trois guitaristes que l'on dit musicalement contemporains. L'un, Sonny Sharrock, se rit des rapports que l'on peut établir entre les deux guitaristes blancs et lui-même. Les deux autres, au contraire, reconnaissent au guitariste « free » une personnalité musicale originale, et ont subi son influence. Peu importent les problèmes de suprématie : il s'agit de deux conceptions différentes de la finalité même de la musique en général, et de l'utilisation de la guitare en particulier.

Sonny Sharrock refuse la technique et revendique une liberté totale de l'instrument, qui ne vient pas des effets électro-acoustiques et électroniques (feed-back, distorsion) mais d'un jeu différent, d'une définition nouvelle des possibilités et des ressources de l'instrument : frottements,

M. P. JANIEL

exacerbation des sons, montée et descente violentes de gammes, appels constants aux notes aiguës, cassures de l'harmonie, jeu heurté et tendu.

Sharrock propose, pour la guitare, un jeu équivalent à celui des batteurs du nouveau jazz, Sunny Murray ou Mohammed Ali. Il joue sur l'intensité, la force, la rage, la tension, la pulsion plutôt que sur le rythme et l'harmonie. Il cherche à se libérer de tous les archétypes et de toutes les références.

McLaughlin est un musicien à la technique parfaite et il assume cette technique. C'est un professionnel, ancien musicien de studio, c'est-à-dire capable de toutes les prouesses, capable de jouer des musiques radicalement opposées. Il rompt avec ce « cycle infernal du studio » grâce aux rencontres avec Miles Davis (notamment *In a silent way)* et le Tony Williams Lifetime *(Turn it over, Emergency)*. Dans les groupes de ces deux « leaders », il apporte essentiellement un climat, grâce aux effets électroniques, aux nappes de sons distendus, à la rythmique subtile. Il va parallèlement essayer de s'imposer en leader avec deux disques *(Extrapolation* et *Devotion)*. Il ne réussira pas à imprimer une orientation particulière à ces enregistrements qui se présentent pourtant, mais de manière différente, comme de bons disques. Cette imprécision de la démarche se retrouve dans le choix des musiciens (aussi bien Larry Young, que Buddy Miles, John Surman que Tony Oxley, etc.). Il semble éprouver beaucoup de difficultés à dépasser son professionalisme, son aisance et la trop grande diversité de son jeu. Avec son dernier album, *My Goal's beyond* (Douglas-Import-Givaudan) et la constitution d'une nouvelle association de musiciens s'affirme la tendance mystique actuelle de sa musique, tournée vers l'hindouisme. Déjà la démarche est plus cohérente, revendication nette et précise : jouer une musique de la beauté, de l'extase et du recueillement, célébration de la sagesse. John Mac Laughlin y utilise uniquement la guitare acoustique. Il fait coïncider la pureté mystique et la pureté de l'instrument dans le rejet de l'électro-acoustique. Son groupe, par contre, est comme toujours d'un éclectisme étrange : le bassiste habituel d'Ornette Coleman, Charlie Haden, l'ancien violoniste du Flock, Jerry Goodman, Bill Cobham le batteur, Airto Moreira le percussioniste des sessions de Miles Davis. Peut-être est-ce là l'orientation définitive qu'il veut revendiquer. Elle a, de toute façon, le mérite d'être claire.

Larry Coryell peut être à plus d'un titre comparé à McLaughlin. C'est aussi un musicien virtuose, héritier des deux courants, qui a su introduire la guitare rock dans le jazz et utiliser toutes les ressources de l'électronique. Pendant la première période de sa carrière, où il ne revendique pas encore une place de leader, il joue le rôle d'un passeur. Au côté du vibraphoniste Gary Burton, aux conceptions musicales modernistes, il s'impose comme un musicien essentiel de la nouvelle musique. Mais il ne parviendra jamais à transcender l'ambiguïté jazz-rock. Il joue aux côtés de Chico Hamilton *(The Dealer)*, de Steve Marcus *(Count's Rock Band)*, d'Herbie Mann *(Memphis Underground)*, d'Arnie Laurence et d'autres, il est soliste, bruiteur et chercheur électro-acoustique dans le Jazz Composers Orchestra de Mike Mantler, soutenu par un orchestre de free jazzmen. Il est l'homme de toutes les expériences, mais aussi celui de l'imprécision, du manque de détermination. Il a une vision floue de la démarche à suivre, ou bien, tout simplement, il manque d'émotions réelles. Dans ses disques en leader il pourra se faire le défenseur acharné de la guitare rock et l'admirateur de B.B. King *(Coryell)* ou célébrer le style classique de Gabor Szabo, Charlie Christian et même Django Reinhardt *(Lady Coryell* et surtout *Spaces)*. Son dernier album, *Barefoot Boy* (Flying Dutchman, import. Givaudan) témoigne directement de ces ambiguïtés : il lui est impossible de franchir l'étape, d'affirmer une voie originale, de choisir une orientation définitive.

On prend ainsi conscience de ce qui sépare Sharrock de Coryell et McLaughlin. Sharrock se libère des structures pré-établies, délimite un nouveau champ de l'expérimentation en utilisant d'une manière différente la guitare. Coryell et McLaughlin au contraire restent fidèles à leur technique, leur virtuosité, leur savoir-faire, leurs références et leurs influences. Ils semblent vouloir illustrer le slogan : « la musique pour la musique », supprimant la passion ou le témoignage sur une réalité sociale.

Sharrock, noir américain rejeté par le système musical en place, refuse le patrimoine artistique et musical de la culture blanche occidentale (musique électro-acoustique, sérielle, contemporaine, rock blanc, pop) : il assume et prolonge l'entreprise de libération de la musique (noire) amorcée par le free jazz.

Indépendamment de son « job » dans l'orchestre d'Herbie Mann, dont il s'explique dans l'interview, on retrouve le nom de Sharrock dans toutes les expériences nouvelles et différentes : le célèbre *Tauhid* de Pharoah Sanders, *Eternal Rhythms* avec Don Cherry, *Marzette and Company* (ESP) de Marzette Watts, un des grands saxophonistes inconnus du free jazz. Mais on trouvera l'illustration de ses conceptions musicales dans ses deux albums en leader. Il tient à en partager la vedette avec sa femme, la chanteuse Linda Sharrock : tout est construit autour du dialogue constant entre les instruments et la voix. Pour *Black Woman* (Vortex) ils sont entourés par des musiciens qui partagent leur orientation, Dave Burrell au piano, Milford Graves à la batterie, Norris Jones à la basse — artisans de la « révolution d'octobre » dans le free jazz new-yorkais. *Monkey Pockie Boo* (BYG) représente une étape moins satisfaisante, mais toujours aussi catégorique.

Les rencontres Sharrock-Coryell *(Memphis Underground*, d'Herbie Mann) et Sharrock-McLaughlin *(Supernova*, de Wayne Shorter) n'ont qu'un intérêt anecdotique. La coïncidence est historique, rien de plus. Coryell semble ne pas avoir commencé à créer. On perçoit chez McLaughlin un début d'action avec le dernier album. Sharrock, lui, a définitivement choisi sa musique.

Paul Alessandrini.

# McLaughlin

**John McLaughlin s'est peut-être rasé la tête et converti à la sagesse orientale mais n'a pas pour autant abandonné les fracas du rock. Il vient de fonder le Mahavishnu orchestra. Nous l'avons rencontré à New York.**

**McLaughlin** : J'ai commencé par le blues vers 13 ans : Muddy Waters, Big Bill Broonzy, Leadbelly, Sonny Terry. Puis j'ai joué de la musique classique, sur une guitare espagnole. J'ai pris des cours. Django Reinhardt a été ma première influence en jazz, avant que je me mette au bop — Miles Davis, Cannonball Aderley, Paul Chambers.

**Actuel** : Quel a été ton premier groupe ?

**McLaughlin** : C'était un groupe de skiffle. J'ai joué de la guitare acoustique dans plusieurs groupes de skiffle, dans une petite ville au Nord de l'Angleterre. C'était avant les débuts des Beatles. Le rock & roll de l'époque ne m'intéressait pas du tout. En même temps je faisais des bœufs en jazz.

Ensuite je suis parti pour Londres, vers 1961-1962. J'ai fait partie de divers groupes de jazz : j'ai joué avec Georgie Fame, et surtout avec Graham Bond. Nous étions quatre dans le groupe : Graham Bond (à l'orgue), Jack Bruce, Ginger Baker et moi. Il nous reste une bande de cette époque, enregistrée sur un magnéto mono — et on l'a sorti en disque après que Bruce et Baker soient devenus célèbres. Nous jouions une sorte de jazz mâtiné de blues. Nous nous retrouvions surtout au Flamingo. Ensuite j'ai joué huit mois dans le groupe de Brian Auger, qui jouait du piano à cette époque : c'était du rhyth'm'blues, style James Brown ou Booker T. Et puis je faisais du studio pour gagner ma vie. J'ai accompagné des sessions de Françoise Hardy, Johnny Halliday, Tom Jones ou Engelbert Humperdinck. Ça me faisait à peu près cent francs par session. Musicalement, ça n'avait vraiment aucun intérêt.

**Actuel** : Quand a commencé la période vraiment intéressante ?

**McLaughlin** : En 1967, Ronnie Scott's, le célèbre club de jazz, venait de déménager, et l'ancien emplacement, sous le nom de « Old Ronnie Scott » s'est mis à accueillir des jeunes musiciens de jazz. Tous les soirs il se passait des choses extradordinaires. J'ai joué avec Dave Holland, John Surman. Keith Tipett était là aussi. J'ai commencé à jouer fort en me mettant au free jazz, il le fallait bien pour qu'on m'entende. En été et en automne 1968, je faisais partie du groupe de Gunter Hampel. En tout, j'ai joué du free pendant moins d'un an : je me suis aperçu que ça ne me convenait pas. C'était trop informe : très peu de musiciens de free arrivent vraiment à communiquer : Cecil Taylor, Archie Shepp, Don Cherry, Sonny Sharrock, et aussi John Surman. A cette époque j'ai fait un premier disque avec John Surman.

**Actuel** : Comment es-tu entré dans le Lifetime de Tony Williams ?

**McLaughlin** : J'ai quitté Gunter Hampel en décembre 1968. J'avais rencontré Tony Williams en Angleterre un peu avant, et il avait écouté une bande où je jouais avec Jack de Johnette et Dave Holland. Il m'a téléphoné pour me demander de participer à son disque. Je suis donc parti pour les Etats-Unis, où je pensais rester peu de temps. Mais tout a tellement bien marché là-bas que je suis resté. Lifetime a commencé comme un trio, et nous étions vraiment très contents d'être ensemble. Nous n'avions pas de bassiste : Larry Young faisait les basses à l'orgue. Puis Jack Bruce est arrivé à New York, dans le groupe de Larry Coryell. Je lui ai proposé de venir jouer sur notre disque dans un morceau ou deux. Finalement, il a joué sur tous les morceaux et il est resté dans le groupe.

**Actuel** : Pourquoi Lifetime s'est-il séparé ?

**McLaughlin** : Tout allait mal entre nous, trop d'éléments négatifs dans tous les domaines. Mais je ne peux pas te dire exactement quoi : je ne le sais pas très bien moi-même. Nous nous sommes séparés au début de 1971. J'ai fait deux disques avec le groupe.

**Actuel** : Et ton expérience avec Miles Davis ?

**McLaughlin** : Je venais d'arriver aux Etats-Unis quand Miles m'a invité au studio et nous avons fait **In a silent way.** Ça s'est passé très rapidement. Joe Zawinul avait écrit un morceau : il me l'a joué une fois et il m'a dit de le jouer. Je lui ai dit que ça allait être difficile et il m'a répondu : « Joue comme si tu ne savais pas jouer de la guitare ». Miles aime beaucoup la guitare, la pédale wah-wah, le piano électrique, en fait tout ce qui est électrique. Entre **In a silent way** et **Bitches brew** il a enregistré des tas de choses qui ne sont pas sorties. En particulier nous avons enregistré « live » à Washington en décembre 1970, et Miles joue de la trompette en se servant de la pédale wah-wah. C'est absolument fantastique. Je vais bientôt enregistrer un nouvel album avec lui.

**Actuel** : Es-tu satisfait de ton nouveau groupe, le Mahavishnu orchestra ?

**McLaughlin** : Enthousiaste. C'est vraiment un groupe spirituel. Il y a beaucoup d'amour et d'harmonie entre nous. Notre unité est parfaite.

**Actuel** : Est-ce encore du jazz ?

**McLaughlin** : Je n'emploie plus de label. Ecoute la musique et mets toi-même un nom dessus, si tu veux.

**Actuel** : Tu t'intéresses à d'autres musiques que le jazz ou le rock ?

**McLaughlin** : En musique contemporaine j'aime beaucoup Webern, Schœnberg, Bartok, Stravinsky, Messiaen. Je m'intéresse aussi à la musique indienne, et je crois qu'elle doit m'influencer. C'est particulièrement sensible dans mon disque **My goal's beyond.** En ce moment j'aimerais bien écrire des chœurs, des pièces entièrement pour voix.

**Actuel** : Quels sont les guitaristes de rock que tu admires ?

**McLaughlin** : Hendrix, bien sûr. Je crois qu'il a influencé tous les guitaristes de rock. Et Clapton, que je connais depuis dix ans, au temps où il jouait avec John Mayall. Tous deux ont révolutionné la guitare rock. (Propos recueillis par

# Sharrock

**Comme la plupart de ses compagnons « free », Sonny Sharrock n'a pas de public à New York ou à Chicago. Il gagne sa vie en remuant la soupe d'Herbie Mann. Et vient jouer en Europe.** Actuel **l'a intercepté à Paris.**

## LE BLUES

Chaque musique a son époque et le blues a eu la sienne. Aussi, après la mort des grands bluesmen il n'y aura plus de blues. Certes il y aura toujours quelqu'un pour dire qu'il joue le blues parce qu'il joue les douze mesures. Ce n'est pas le blues ce sont des airs de blues. Je ne peux pas le jouer ce n'est pas de mon temps ; pas plus que le be-bop. C'est un peu comme si Linda voulait chanter dans le style d'Ella Fitzgerald ; ce serait ridicule. J'aime le blues, le vrai, pas celui de Johnny Winter, qui ne pourra jamais être un musicien de blues. A mes débuts, j'ai joué différemment. Linda, elle, au contraire est née musicalement libre. C'est la seule personne que je connaisse dans ce cas. Pour ma part, quand j'ai commencé, je voulais jouer comme le MJQ. J'apprenais les thèmes du MJQ mais aussi ceux de Django, de Miles Davis, les flamenco sketches. Puis les thèmes de Coltrane pendant deux ans. Ensuite j'ai écouté Ornette Coleman et j'ai voulu jouer comme lui.

## L'ELECTRONIQUE

Au début je n'aimais pas l'électronique : les musiciens semblaient jouer avec les boutons et non pas avec leur feeling. Aussi ce que je faisais c'était uniquement régler mon ampli. Récemment nous avons utilisé Linda et moi une chambre d'écho mais sans faire de recherches : je veux seulement jouer. Ainsi nous ne répétons jamais. Avec l'électronique j'essaie seulement de donner plus d'impact à l'émotion. Je veux toujours jouer une musique émotionnelle. Même quand je joue avec Herbie Mann par exemple, mon gagne pain, je fais surtout de la technique. Mais quand je prends un solo, je joue à ma manière parce que je ne connais qu'une façon de jouer. Je ne peux me servir de l'électronique à un niveau purement intellectuel. Je ne veux pas penser la musique. Nous faisons toutes sortes de choses quand nous jouons ; nous n'avons aucune exclusive. Je joue de la guitare acoustique dans un de mes thèmes « Blind Willie ». Dans un autre morceau, Linda chante sans aucun accompagnement. Nous allons du plus calme au plus violent. Nous sommes censés être des musiciens libres, nous avons décidé de l'être totalement.

## LE TRAVAIL AUX ETATS-UNIS

C'est très simple, il nous est impossible de travailler. Notre musique est trop différente, trop puissante, trop neuve aussi. Le seul des nouveaux musiciens qui travaille c'est Pharoah Sanders, mais il n'est pas réellement un Freejazzman. Sonny Murray, Franck Whright, Mohammed Ali, Bobby Few sont à Paris parce qu'il n'y a pas de travail aux U.S.A. Sunny Murray est un des pères de la batterie jazz, sans lui on en serait encore à Max Roach. Aussi, qu'il puisse travailler quelque part, ici en Europe, est réellement important. Pour l'enregistrement, on se heurte aux mêmes problèmes.

## LES DEUX DISQUES EN LEADER

Je ne pense pas que les musiciens aient à se justifier. Mais je vais tout de même le faire. « Black Woman » a été enregistré un an et demi avant sa sortie. Aussi il ne témoigne qu'imparfaitement de notre musique. Le disque pour Byg a été enregistré sans l'aide d'un batteur. En effet Jacques Thollot était supposé être un grand batteur. Je l'avais d'ailleurs vu jouer magnifiquement. Le jour de l'enregistrement par contre, il n'a pas joué avec nous. Beb Guerin fut lui tout simplement merveilleux. Linda aime beaucoup ce disque. Pour ma part je ne les aime ni l'un, ni l'autre.

## ASSOCIATION DE MUSICIENS

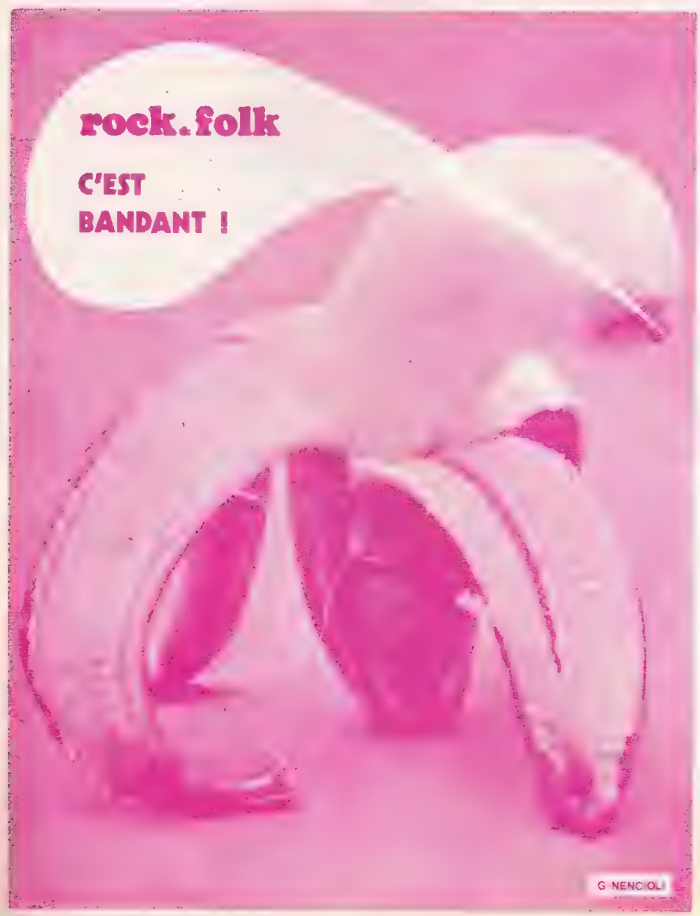
Nous avons essayé deux ou trois fois. La dernière fois avec le collectif des musiciens noirs. En une année, la seule chose que nous ayons réussi à obtenir ensemble ce sont des articles de journaux. Ce genre d'associations n'a jamais marché. J'ai lu que Django à son époque avait essayé d'en mettre une sur pied à Paris. Si vous êtes artistes, votre unique préoccupation sera l'art. Tous les artistes pensent qu'ils n'ont pas d'ego. « Dieu m'a envoyé faire ce que je fais ». Aussi la seule chose que vous voulez en tant qu'artiste c'est montrer ce que vous faites. Je n'ai pas le temps de me concentrer sur la carrière des autres.

**Linda :** Dans le dernier collectif les femmes de musiciens jouaient un rôle important dans l'organisation et il fallait composer avec la personnalité des musiciens mais aussi avec celles de leurs femmes. Toute notre énergie était gaspillée avant d'entrer sur scène. Continuellement c'était « puis-je avoir mon argent maintenant » — « Non, parce que mon mari n'aime pas votre façon de jouer ». C'était intolérable.

**Sonny :** Les seules personnes que j'ai vues s'occuper de ce genre d'organisation étaient des musiciens sans talent. Les autres préfèrent jouer. Ce sont toujours les gens qui n'ont pas de talents qui disposent des autres.

## MILES DAVIS, WAYNE SHORTER, etc.

Miles m'a demandé de jouer avec lui l'année dernière mais j'ai refusé. Toutefois j'ai fait un disque avec lui « Jack Johnson ». Je joue dans un des thèmes à la fin de la seconde face au milieu d'effets électroniques.



Miles ne savait pas très bien ce qu'il voulait. Il pensait qu'il me désirait comme guitariste dans son orchestre, mais ce que je fais est trop violent pour le genre de musique qu'il veut faire. Miles ne veut pas jouer d'une manière très puissante alors que moi j'aime la puissance du son. Quand je suis sur scène, je l'accapare, c'est mon théâtre et le public qui est là m'appartient. Et je fais ce que j'ai envie de faire. Miles ne peut pas supporter cela. Qui plus est, je ne désire jouer avec aucun de ses musiciens. J'ai accepté de jouer dans le dernier disque de Miles parce que c'était lui et que j'ai toujours souhaité cette rencontre musicale. Si McLaughlin me l'avait demandé et que Miles et Chick Corea avaient renoncé à y participer, j'aurais refusé car je n'ai aucun désir de jouer avec ces gens-là. J'ai participé à l'enregistrement du disque de Wayne Shorter, car j'aime l'individu sinon sa musique. « Super Nova » c'est très bien pour ce que c'est. Pour moi qui ait fait « Black Woman » par exemple, ce disque ne représente rien. C'est musicalement brillant au sens où l'on peut l'entendre dans la tradition occidentale. C'est une musique qui a l'air de sortir d'un ordinateur ; peut-être en serait-il mieux... Tout cela manque de sang. Chacun essaie de surpasser techniquement les autres mais il n'y a pas de feeling. Quand je rencontre ce genre de musiciens ils me disent « comment fais-tu pour jouer free en ayant autant de feeling ? » Miroslav Vitous et moi avons passé de bons moments ensemble en jouant trois ans dans le même orchestre. Il a beaucoup de talent, c'est un musicien tchécoslovaque, un pur produit de la musique classique européenne. Il peut jouer plus vite que n'importe qui. N'empêche que quand Charlie Mingus joue il y a quelque chose en plus à l'intérieur des notes. De même avec Norris Jones.

## LE COURANT JAZZ-POP

Toute cette merde a commencé avec Miles. Il en est venu à des rythmes hip. C'est rejeter la tradition du jazz au profit d'une tradition européenne classique qui signifie pour moi la mort du jazz. Il n'y a aucune création dans cette soi-disant musique sérieuse. Les musiciens répètent inlassablement les mêmes clichés ; Albert Ayler lui, en se tournant vers les fanfares de la Nouvelle-Orléans créait une nouvelle musique. C'est un artiste ; mais que dire de Miles ? Tous ces musiciens travaillent uniquement à utiliser leur technique. Ils pensent trop et jouent les yeux ouverts. Je ne conçois pas un artiste pensant. Quand vous êtes un artiste, il y a des choses en vous qui se contentent d'exploser, vous n'avez qu'à prendre un instrument. On a l'impression quand on voit Wayne Shorter jouer qu'il fait un puzzle et non pas de la musique ; ou qu'il fait des mathématiques. On a la même impression avec McLaughlin. Larry Coryell lui c'est un voleur. Il se promène, regarde ce que font les autres et refait ensuite la même chose. Il avait l'habitude de faire cela avec moi et il me disait des choses du genre « je ne peux jouer ce que tu joues » et il ajoutait « c'est vraiment génial » ; je vais jouer des morceaux de BB King ; c'est vraiment génial ». Lui et McLaughlin ne sont pas des créateurs. Il n'y a rien chez eux qui puisse provoquer l'enthousiasme. Ils le savent d'ailleurs très bien et ils ont même un sentiment de culpabilité. Ils sont censés être mes contemporains ; me demander ce que j'en pense c'est comme demander à Linda ce qu'elle pense de Janis Joplin ou de Johnny Rivers... C'est un peu comme si l'on avait demandé à Coltrane ce qu'il pensait de Stan Getz. Jimi Hendrix était lui un musicien de grand talent. Je ne sais pas ce qu'il a créé musicalement, c'était de toute façon plus intéressant que Coryell et McLaughlin. Mais son esprit était vraiment en pleine confusion. Il vivait dans le monde de ses rêves... Il aimait la façon dont Linda chantait.

## ROCK'N'ROLL MUSIC

L'enthousiasme provoqué par les Beatles ou les Stones me paraît stupide. J'ai écouté la musique qu'ils ont volée, celle d'où vient la leur. J'ai écouté Little Richard quand il était peu connu. De même, j'ai écouté Fats Domino en 1953. C'est la musique qu'ils faisaient que ces groupes ont volée. Eux jouaient avec puissance, et feeling. Dans la culture noire, il y eut une époque où la musique appartenait au peuple, et cela jusqu'au milieu des années 1930. Le musicien, ce pouvait être votre voisin de palier. On faisait de la musique le samedi soir pour danser. Même Charlie Parker jouait pour faire danser, comme la plupart des musiciens. C'était une musique pour prendre son pied. C'est aussi ce que je veux faire : une musique pour le pied. Personne ne la respecte plus. Les critiques se sont emparés des rythmes sur lesquels les kids dansaient dans les années 50. On a essayé ces dernières années d'y trouver des artistes, en mettant en avant les noms de Clapton et des Beatles, c'est une illusion : la rock music est faite pour danser. Mais maintenant, n'importe quel type à cheveux longs qui prend une guitare s'imagine être un grand artiste, alors qu'il se contente de faire du vieux B.B. King, du B.B. King plus vieux que nature, sans même le faire bien.

**Linda :** Mais ils sonnent mieux que Miles.

**Sonny :** Miles, c'est bien pire, il devrait en savoir plus long qu'eux. Il est noir, il a plus de quarante ans, et il se mêle à des gamins blancs de quinze ans alors qu'il a déjà une histoire musicale qui surpasse tout ce qu'il pourrait faire. Il s'inspire lui aussi d'une musique qui a été volée. C'est deux fois un vol, donc doublement mauvais. Ecouter du rock' n' roll, c'est pour moi exactement comme écouter de la musique indienne : ce n'est pas ce que je veux faire. Vous me voyez dans un coin en train de jouer du sitar comme George Harrison, qui lui est devenu un Indien en deux leçons ! De même pour la musique africaine, qui nous est, elle aussi, étrangère ; elle est très belle, nous l'écoutons et pouvons la comprendre. Mais le rhythm'n blues, Fats Domino, Little Richard, voilà quelle est notre musique. Nous sommes venus d'Afrique il y a quatre siècles, et nous sommes devenus un peuple différent. Nous ne sommes pas des Africains, mais des noirs Américains.

## MUSIQUE ET POLITIQUE

Je suis concerné politiquement, en tant qu'individu, et non en tant que musicien. La politique est apparue dans notre musique parce que l'homme noir est opprimé. Mais je ne vais pas me mettre à jouer les Bob Dylan ; c'est plutôt la fonction du blues de parler de ce qui, pour les noirs, est politique. D'ailleurs, le problème noir, ce n'est pas une question politique, c'est une question de vie ou de mort. Nous n'éprouvons pas le besoin d'avoir recours à des abstractions. Nous ne disons pas : c'est de la politique, nous disons simplement : c'est une question de survie. On peut vous tirer dessus parce que vous êtes noir.

## LES MOUVEMENTS NOIRS

Je ne vois qu'un espoir pour les noirs aux Etats-Unis, le seul que j'aie jamais entrevu, celui qui vient de l'action des Black Muslims. Ils travaillaient à l'intérieur de la communauté noire, ne prenaient pas le temps de haïr qui que ce soit, dirigeaient toute leur énergie et tout leur amour vers leurs frères. Ils avaient coupé tout rapport avec les Blancs.

**Linda :** Les Black Panthers sont très beaux à regarder, surtout pour les blancs, avec leurs cheveux longs et leurs fusils. Mais pendant ce temps, les Black Muslims font le gros travail, en se rendant maîtres de leur propre territoire et de leur propre nourriture. Ils ont monté une banque, des fermes, un restaurant. Ils respectent les femmes ; ils n'utilisent pas de drogues. Chez les Black Panthers, c'est la plus totale confusion, un peu comme autrefois dans le SDS. Ils ne sont plus très proches des noirs, et ont tendance à devenir pratiquement un groupe blanc.

**Sonny :** Il y a aux Etats-Unis des gens qui s'occupent de politique. Mais pour participer à la vie politique, il faut avoir une place à l'intérieur du système ; et les noirs, eux, n'ont aucun poids dans le système, c'est pourquoi ils ne peuvent pas y participer. Ils doivent créer leur système propre s'ils veulent se rendre libres. Les Muslims, eux, arrivent à se libérer de la domination blanche, puisqu'ils ont leur propre argent et leur propre nourriture, de quoi vivre en économie

Ph. P. JAHIEL

fermée. Tout comme les communistes chinois. C'est ça la liberté. Avoir un fusil ne suffit pas. Pour moi, il n'y a qu'un seul héros noir vivant, Mohammed Ali, le boxeur, parce que c'est le type qui a dit : « je pense que les frères ne doivent pas aller se battre au Vietnam, et je n'irai pas. » Il a alors perdu, des millions de dollars, compromis sa famille qui a eu affaire elle aussi à la justice. Voilà le héros noir qui succède à Malcolm X. George Jackson et les militants comme lui nous sont sympathiques, mais n'ont rien accompli pour autant. Que représente Eldridge Cleaver ? Les Panthers sont devenus dangereux quand ils ont déclaré : nous ne sommes pas des drogués, et nous allons distribuer aux enfants des petits déjeuners gratuits. Les flics ont alors réagi en disant : ça suffit, il faut les arrêter. On devient dangereux quand on s'essaie à une action concrète et réelle. On a essayé de les briser quand ils ont commencé à nourrir le peuple.

## PROJETS

J'aime bien jouer avec Herbie Mann, parce que c'est bien payé. Je le fais uniquement pour l'argent et il le sait. Si je joue avec Sunny Murray, par exemple, le résultat obtenu sera meilleur, parce qu'il est conscient de ce que je fais. En deux heures, avec l'orchestre d'Herbie Mann, je prends quatre solos. Je préférerais jouer ma propre musique mais avec Herbie Mann, c'est un travail comme un autre, et je n'ai jamais eu honte de le faire.

Quand je viendrai jouer à Paris avec mon propre groupe, je veux que ce soit de la même manière que Miles Davis (argent, hôtel, etc.), parce que je pense que ma musique est meilleure que la sienne. On doit avoir ce que l'on mérite. (Propos recueillis au magnétophone par Paul Alessandrini)

# Petites Annonces

**Nous publions dans chaque numéro des petites annonces gratuites. Vous pouvez tous nous écrire. Si vos annonces ne sont pas trop longues, tant mieux : cela nous permettra de tout publier. Attention : pour qu'une annonce puisse sortir dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 13 novembre. Ecrivez lisiblement s'il vous plaît. Si vous ne souhaitez pas voir publier votre nom ou votre adresse dans le journal, signalez-le. Nous ne voulons pas devenir non plus une agence matrimoniale : c'est pas de la répression, mais on n'a pas beaucoup de place.**

**LE PATRIARCHE LIQUIDE**

**John Wilcock, patriarche itinérant de la presse underground, notre ancêtre à tous, éditeur de** Other Scenes **depuis les premiers vagissements de la contre-culture (cf.** Actuel **n° 8 sur la nouvelle presse) va s'établir en Europe pour l'année qui vient, y publier son journal et faire bien d'autres choses. Avant de quitter les Etats-Unis, il veut se débarrasser de tous les anciens numéros de** Other Scenes **(entre 1966 et 1971). Pour vingt dollars, vous pouvez recevoir trente numéros (indiquez la période que vous désirez). Pour vingt-cinq dollars, vous avez en plus un abonnement pour l'année 1972. La collection complète coûte cinquante dollars. Vous pouvez envoyer l'argent à** Actuel **ou à** Other Scenes, **204 West 10th Street, New York 10014. Collectionneurs, bibliothécaires et bibliophiles, voilà l'occasion rêvée...**

**GROEP MOBIEL 71**

*Je m'appelle Yvan et je vous écris au nom du Groep Mobiel 71 (association sans but lucratif). Qu'est-ce que c'est que ça ? Et bien le Groep Mobiel 71 est une association de gens (surtout des jeunes) qui en ont marre de cette société à la con. D'abord en parlant avec et ensuite en passant des films plus ou moins subversifs dans les endroits où se réunissent les jeunes, les cafés ouvriers, et dans la rue. On refile aussi de la littérature. On pense aussi faire des films nous-mêmes, sur les problèmes quotidiens des gens. On cherche aussi des musiciens qui jouent parce qu'ils aiment ça et non pour le fric. Ecrivez-nous. Groep Mobiel 71, Waregemstraat,* 13 - 8730 *Harelbeke - Belgique.*

**Cherche collaborateurs (bénévoles évidemment) pour créer journal underground. Ecrire à C. Autissier, 42, rue Charles-Bassée, 94 - Fontenay.**

**REVUE ELAN, PARALLELE**

*Presse parallèle avec la revue « Elan » au service de la poésie et de la paix depuis* 1955. *Des spécimens récents seront envoyés gratuitement sur simple demande à L. Lippens,* 59 - *Linselles (se recommander d'*Actuel).

**MUSICIENS ET GROUPES POP**

**Conscient des difficultés que rencontrent les musiciens et groupes pop afin de s'exprimer et gagner un minimum d'argent, Gérard Cuisin, créateur du Promoclub, va tenter de créer un lien étroit entre ces musiciens, les organisateurs et le public pop afin que chacun puisse travailler dans les meilleures conditions.**

**Que les musiciens, les organisateurs (courageux), les associations, les clubs, écrivent à : Promoclub, 19, bd du 14-Juillet, 10 - Troyes.**

**UN TIMBRE EST BIENVENU POUR LA REPONSE**

**Franchement, pourquoi payer les disques au prix normal puisque nous pouvons vous les faire parvenir par correspondance avec une réduction de 20 %. Renseignements contre un timbre. Gérard Cuisin, 19, bd du 14-Juillet, 19 - Troyes.**

**POUR UN GRAND FESTIVAL**

*Depuis juillet, un incroyable élan solidariste regroupe les jeunes épris des idéaux, ô combien vides de sens réalistes mais remplis d'espérance de Peace and Love and Freedom. Ils veulent réunir les moyens de provoquer un grand rassemblement des jeunes dans le but d'écouter leur musique : la pop music. Ce grand rassemblement sera la Fête des Jeunes de France : le festival J.*

*Organisation : ce festival est l'œuvre de la communauté des jeunes, unis en un comité national d'organisation, qui comprend des délégués de toutes les agglomérations. Ce comité se constitue en ce moment, et rares sont les départements non encore touchés par l'appel. Date : première semaine de juillet 1972. Durée : de trois à cinq jours. Lieu : non encore défini ; mais en tout cas en dehors de la région parisienne ; huit sites sont d'ores et déjà trouvés et le choix définitif sera opéré en fonction des commodités de vie maximum pour le public.*

*Financement : ce festival est organisé dans un but strictement non commercial et non lucratif : il ne fera donc appel à aucune source de financement privée et ses recettes ne serviront qu'à couvrir les dépenses, sans que personne ne tire un profit personnel de l'opération.*

*Prix : la participation demandée au public sera au prorata de l'ensemble du budget mais ne dépassera pas* 10 *francs afin d'être à la portée de tous.*

*Programme : il sera établi en fonction du public escompté, lequel sera recensé grâce au travail des délégués dans les agglomérations. Les groupes programmés définitivement auront été régulièrement engagés. Le folk aura sa place. Une ou deux journées seront réservées aux groupes et musiciens inconnus et méconnus. Point de ralliement actuel : A.J.E.V.O., B.P.* 20, 95 - *Eaubonne.*

**CLUB MUSIC EVOLUTION**

**Nous avons fondé un club à Bourges, « Club Music Evolution », et nous avons plusieurs activités : spectacles, vente de disques, de posters, de journaux, ateliers de bijoux, de peinture, etc.**

**Nous aimerions que tous les jeunes, dans toute la France, qui peuvent loger, n'importe quand, des mecs qui font la route, nous écrivent pour nous donner leur adresse (et des précisions pour les trouver dans la ville).**

**Ainsi nous pourrons faire une liste pour toute la France (et l'étranger plus tard) où seront inscrites toutes les adresses pour loger des mecs et tous ceux qui feront la route pourront avoir cette liste en m'écrivant. Club Music Evolution, Munoz Gérard, 14, rue Abbé-Moreux, 18 - Bourges.**

**CHERCHE CORRESPONDANTS CHEVEUX LONGS**

*Jeune fille* (18 *ans dans* 4 *mois) cherche d'urgence très nombreux correspondants, garçons et filles, cheveux longs, aimant les Variations et la pop music en général et sachant faire rire, car mon moral est souvent à zéro. Je répondrai à toutes les lettres. Mlle Michelle Fontannaz, H.L.M. La Versoie, n°* 19, 74 - *Thonon-les-Bains.*

**CHANTAL**

**Faudrait peut-être que Chantal, d'origine arménienne, adorant « Le Chien » de Léo Ferré, se croyant anar et mystique et ayant répondu à ma lettre parue dans** Actuel **de mai, faudrait peut-être que tu me donnes ton nom et ton adresse, non ? Moi, j'ai déménagé : Alain Lezongar, 5, rue des Iris, 94 - L'Hay-les-Roses. Bon, j'attends, vite ! plus vite ! Un Jésus Freak. Alain.**

**POUR BOUFFER OU DORMIR**

*Je vais pas faire de discours. J'ai lu votre papier sur les restaux pas chers. Bon ! Pour la bouffe :*

*« Au vieux Paris », rue de la Huchette, couscous : 6 à 7 F, supplément 1 F + 10 % de service.*

*« Chez Bebert » (un peu plus gratiné), 4, faubourg Montmartre, 9e : 7 à 8 F + 10 % de service.*

*Aux deux on se goinfre pour 7,70 F pour la journée. C'est pas dégueulasse, du tout, sauf que chez ce Bebert (le moins cher des quatre) il vaut mieux pas être trop dégueulasse (sapes).*

*Pour bouffer et pour dormir : Centre catholique (hé oui !),* 16, *rue de Trévise, Paris-9e (le numéro de la rue n'est pas tout à fait sûr).*

*Un repas complet pour 6 F (entrée, viande, légumes, fruit), la nuit pas chère.* 56, *rue Blanche : Fédération unie des Auberges de Jeunesse. 20 F la carte pour l'année... et toutes les A.J. d'Europe sont bonnes.*

*J'ai entendu dire que les fournisseurs des Puces et de tous les surplus américains, se trouvent en face de l'hôpital Saint-Louis (ou dans le coin). Si vous trouvez pas, passez une annonce dans votre torchon pour que les lecteurs du coin cherchent un peu. On y a un treillis neuf pour un paquet de clops.*

*Je voudrais savoir pourquoi vous ne faites pas des ventes par correspondance comme Oz, ce qui rendrait service aux mecs éloignés de Paris. Aussi, pourquoi vous ne feriez pas l'intermédiaire entre des mecs qui voudraient vendre ou filer de vieux trucs (à votre bureau).*

**MAUVAISE PLAISANTERIE PRES DE TOULOUSE**

**Nous avons publié dans le n° 12 (septembre) une petite annonce concernant la Métairie d'Euyerlier, 31 - Lanta, à 20 km de Toulouse : contrairement aux promesses d'une mauvaise farce (notre correspondante était un peu débile), cette ferme est hors d'état d'accueillir les gens de passage. Avis à tous nos correspondants : réfléchissez deux secondes avant de faire les cons et d'envoyer nos lecteurs se casser le nez. Ce n'est pas sympa.**

**LAPINS ET CANARDS**

*Trois jeunes désirant monter élevage de lapins et canards et ayant moyens financiers pour le faire, cherchent ferme habitable pour s'y établir. « Mécènes » contactez : Denis Mörck,* 58, *boulevard Magenta, Paris-*10e.

**UN MOULIN AUX ALENTOURS DE CHARTRES**

**Possédant un moulin aux alentours de Chartres, un copain et moi-même cherchons des gens et des filles pour s'amuser et oublier l'enfer qu'est Paris. C'est pourquoi nous vous demandons de venir nombreux. Nous croyons tous deux que cela pourra se faire vers le mois de novembre : il faut le temps de tout préparer. La fête aura certainement lieu les jeudis et peut-être les samedis et dimanches (minets et minettes, s'abstenir). Ecrivez-nous nombreux.**

**Didier Chauvin, 26, rue Lignier, Paris-10e. Ne venez pas nous voir on est très occupé à l'heure actuelle. Salut frères et sœurs !**

**QUELQUES CM² DE TEXTES PHOTOCOPIES**

*Philippe Maj offre jusqu'au* 15 *novembre quelques cm² de textes photocopiés sur le développement physique et moteur de l'enfant. Envois numérotés et signés. Adresser les demandes en joignant un timbre pour réponse à MAJ Art,* 2, *rue Saint-Honoré,* 41 - *Blois.*

**COMMUNAUTE ET AGITATION CULTURELLE**

*On voudrait former un groupe, une petite communauté pour se réunir souvent, pour échanger des idées pas connes, et surtout pour faire des happenings et du théâtre, de l'agitation culturelle en un mot ; on a besoin d'être ensemble, de ne plus se sentir seuls, tout seuls, paumés au milieu de cette faune urbaine, on a besoin d'être nous-mêmes ; et comme on n'est pas égoïstes, on aimerait redonner visage humain à ces mécaniques qui nous côtoient chaque jour, on aimerait leur apprendre à retrouver la nature, la joie, la liberté, les aider à réinventer la vie, c'est ça l'agitation culturelle. On prépare donc ensemble des spectacles et des happenings dans ce but.*

*Et si on s'y met à fond, ça risque d'être vraiment sympa et intéressant, il faut absolument nous établir des noyaux solides, nous exprimer, gueuler nos idées, et alors ça risque d'être vraiment dangereux et subversif. Ecrivez-nous : Michel Gourdal, 10, rue Curie, Lyon-6e.*

**SPHINX**

**Avec des copains on fait une revue (stencil), couverture offset (oui, ma chère...), des B.D., poèmes, nouvelles, articles divers, etc. L'adresse pour se procurer** Sphinx **(c'est son nom) : Patrick Giraud, 15, rue François-Ier, 17 - Royan. Merci, ça coûte 2,50 F et c'est un peu de Gôche.**

**UN ENDROIT POUR SE REUNIR**

*J'ai 18 ans et je voudrais créer avec des jeunes filles et gars un endroit où l'on pourrait se réunir et s'occuper comme chacun l'entend (musique, dessin, enfin tout ce qui se fait actuellement). Je ne pars de rien, sinon qu'avec de la bonne volonté et qu'en s'y mettant à plusieurs, ça peut marcher. Aussi il nous faudrait trouver un local offert bénévolement — eh oui, des fois ça arrive — ou au besoin louer pour pas cher ; dans la région parisienne, ou même si quelqu'un avait une pièce en trop chez lui et qu'on puisse l'occuper. Alors si ça intéresse quelqu'un, qu'il n'hésite pas à écrire : Philippe Gogly, 3, allée de la Briqueterie, 93 - Le Raincy.*

**SURREALISME**

**Groupe d'expression artistique se réclamant des objectifs fondamentaux du Surréalisme cherche contacts pour s'agrandir. Ecrire : Jean-Claude Queroy, les Tours du Midi, appt D, 32, rue C.-Blanc, 94 - Vitry.**

**SCULPTEUR**

*Sculpteur, fer-forgé (encore amateur) cherche collaborateur, vendeur ou expo., enfin un tuyau, joindre Roland Pignaud, 3, rue Malassis, Paris-3e.*

**M.J.C. A LA BAULE**

**Vous êtes dans la région de La Baule ? Alors passez à la M.J.C. Y'a un bon groupe. Vous pourrez prendre votre pied et rencontrer des gens sympas. Venez nombreux. Nous devons sortir de notre isolement.**

**COMMANDO DE MUSIQUE SPATIALE**

*Semool (Futura Records), commando de musique spatiale à structure primitive ; recherche tout endroit insolite pour se produire (magasin, arène ou théâtre romain, église, égoûts, métro, etc.). Envoyez toutes propositions à Philippe Martineau, 115, bd de Ménilmontant, Paris-11e.*

**M.J.C. DE VILLEJUIF**

**Du 23 octobre au 12 novembre 1971, quatorze artistes, M.J.C. de Villejuif. Une manifestation en marge.**

**VIOLENCE MUSICALE**

*Intéressé par une action musicale radicalement subversive. Action qui s'inscrit en continuité d'un travail théorique. Ceux qui ne sentent pas de sympathie pour la musique intégrationniste, pour les José Arthur et toute la clique des critiques pop réactionnaires et qui « ont ni peur de la violence verbale ni de la violence musicale » peuvent s'entendre avec nous. Principales références : les Stooges, les Mothers of Invention, Red Noise, Amon Duul, etc. Ecrire à Julien Régoli, 65, rue Lanery, Paris-10e.*

**FESTIVAL DE VIMOUTIERS 1971**

*Subway, Mau Ju, Martin Circus, Triangle, Catherine Ribeiro, Colette Magny, Philippe Combelle, Théâtre particule, Théâtre Groupe Gac, le Grand Magic Circus, Jean Evrad, Vincent Valère, Christian Louis... Du 19 au 28 novembre 1971. Entrée : 2,50 francs ou 15 francs pour dix jours.*

**GROUPE DE PEINTRES**

**Groupe de peintres cherche local dans Paris ou banlieue parisienne en vue d'une exposition de peinture. Notre adresse : Burles, 15, rue Saint-Denis, Paris-1er.**

**FOYER-BAR A LYON**

*On est une demi-douzaine à essayer de faire quelque chose sur le campus de Lyon la Douce. Depuis deux ans on s'occupe d'un foyer-bar. C'est-à-dire qu'on passe de la musique. On organise des soirées culturelles, pas n'importe quelle culture évidemment. Ceux qui y tiennent absolument peuvent boire un café ou une canette.*

*On voudrait donner la parole à tous ceux qui ont quelque chose d'intéressant à dire à Lyon. On a pour cela des moyens matériels, deux grandes salles où on fait ce qu'on veut, pratiquement pas d'emmerdements, une sono, une équipe technique. On peut mettre tout ça à leur disposition. Reprise des activités : deuxième semaine d'octobre.*

*Ecrire ou contacter Bernard Chocat, Patrick Carré, Bar du F, bâtiment F, I.N.S.A., 69 - Villeurbanne.*

**J'AI DECIDE DE ME BARRER**

**Comme tant d'autres j'ai décidé de me barrer, seulement je voudrais faire ça « bien » de façon à éviter de me faire coincer. J'aurais voulu savoir si une communauté ou des « particuliers » sont prêts à me recevoir. Deux problèmes : 1. manque de fric ; 2. envisage de trouver du boulot. Si parmi vous certains veulent m'aider, voilà mon adresse : Mlle Malika Belaid, 28, rue de l'Ourq, Paris-19e.**

**P.S. Ecrire si possible en anglais ou espagnol, car on m'ouvre le courrier. Merci d'avance.**

**ACTION MILITANTE AVEC COMMUNAUTE**

*Couple (28-26 ans) avec deux enfants (3 ans-16 mois) ayant expérience limitée de création artistique cherche à approfondir et à développer cette expérience en vue d'action militante avec communauté formée ou en voie de formation — salarié à l'extérieur si possible. Ecrire : Germain Muffeteau, 225 C, rue des Landes, 78 - Chatou.*

**CHERCHE GROUPE DE ROCK**

**Je cherche un groupe de rock pour m'accompagner. Je chante assez bath. Ecrire à Virginie Berton, 39, r. Molitor, Paris-16e.**

**FANFARE POLIORCETIQUE**

*Albert et sa fanfare Poliorcétique existent ! Avec son grand bastringue et sa Panthère en plastique. Si vous voulez les... hug !... rencontrer... hé... téléphonez oh...* 700-78-18.

**DES TRUCS BIEN A PERPIGNAN**

**Je voudrais connaître dans la région de Perpignan des mecs qui lisent « Actuel » et qui seraient OK pour qu'ensemble nous essayions de sortir de l'ombre en faisant des trucs bien (théâtre, musique, rencontres et surtout un canard). Contacter Bernard Cappi, 4, rue Gutenberg, 66 - Perpignan.**

**JE M'EMMERDE**

*Ma femme a foutu le camp, mes gosses sont en pension, je me retrouve seul et je m'emmerde. J'aime le cinéma, le blues, le pop. Je suis militant à la C.F.D.T. J'ai 27 ans, physique moyen, intelligence moyenne. S'il existe une jeune femme comme moi, qu'elle m'écrive en vue de contact futur. Ouvrière de préférence. Nationalité complètement indifférente. Celayron, 84, av. J.-Guesde, 69 - Venissieux.*

**A L'INTENTION D'ALAIN**

**J.H. 30 ans aimerait rencontrer fille sympa, pas mal, pas bête et pas farouche. Je suis pas mal, pas bête et pas farouche. Alors on pourrait s'entendre pour faire des trucs formidables. Ecrire au canard à l'attention d'Alain.**


**PETITES PUB: C'EST PAS CHER**

**C'est pas cher : dépêchez-vous, 200 F pour 1/21e de page, soit 35 mm de hauteur sur 60 mm ; 350 F pour 1/8e de page, soit 50 mm de hauteur sur 125 mm.**

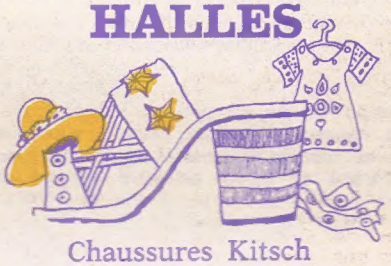
Qu'est-ce que

**®AQUA'BED**

c'est une poche de plastique remplie d'eau qui remplace à la fois votre sommier et votre matelas traditionnel. C'est un lit chauffant équipé d'un thermostat que l'on règle à la température désirée (jusqu'à 38°). Nous passons le tiers de notre vie à dormir. Le choix d'un lit est donc une chose sérieuse.

**Venez l'essayer... vous reposer : C.B.Z., 1, rue Cöetlegon, angle 94, rue de Rennes, Paris-6e. Tél. :548.07.69.**

**HALLES**



Chaussures Kitsch
en serpent de couleurs
Robes paysannes
Fringues de Londres
et d'Ibiza

**LA GRANDE TRUANDERIE**

**111, rue Saint-Denis Paris-1er**

Ouvert de 11 h à 19 h 30
sans interruption

Librairie
PELLUCIDAR
**32, rue Saint-Denis - Paris-1er**

**ACHAT - VENTE**

Toutes revues, journaux
BANDES DESSINEES
LIVRES - DOCUMENTS
TOUS GENRES
CARTES POSTALES

**COMMUNAUTE A MARSEILLE**
**Désire entrer en contact avec communauté à Marseille ou rencontrer une fille pour chercher ensemble : Michel Bruno, 50, bd Vauban, 13 - Marseille-6e.**

**POETES LIBERTAIRES**
*Poète marginal, anarchisant, illusionné à bloc, s'emmerdant dans un ghetto de gens sociables et délibérément cons par tradition humaine cherche autres poètes libertaires tout aussi méconnus à tort afin de correspondance et d'entente amicale. Ecrire : Alain Martin, 18, rue Sigisbert-Gandriau, 85 - Fontenay-Le-Comte.*

**VOYAGE STOP HOLLANDE**
**J.H. 17 ans cherche J.F. ou J.H. crazy, étranger de préférence pour voyage stop Hollande, Allemagne à Noël (15 jours).**

**RECHERCHE GUITARE**
**Offre d'achat valable pour la région grenobloise : recherche guitare bon état. Maximum consenti : 100 F. Contacter : Michèle Meunier, 19, rue de la Station-Ponsard, Grenoble.**

**QUI VEUT M'ECRIRE ?**
**Qui veut, des quatre coins de France, m'écrire. Nimporte quoi. Promets de répondre à plus ou moins longue échéance. 20 ans et demi. Manteuffel Erwin, 50, rue Victor-Hugo, 59 - Saint-Saulve.**

**JE RESSEMBLE A JIMI HENDRIX**
*J'ai 19 ans — je suis noir — mes amies (s) me disent que je ressemble à Jimi Hendrix mais je voudrais ressembler plutôt à Jonathan Jackson parce que j'apprécie ce que font les noirs américains et tout ce qui est noir — je ne suis pas raciste pour autant — c'est pourquoi je voudrais correspondre avec des filles du monde entier, France, Suède, Espagne, en passant par Cuba, Thaïlande, c'est-à-dire toutes les filles qui lisent Actuel et qui voudraient parler de la vie chez elles, des problèmes du racisme et surtout une noire américaine qui me parlera des panthères noires, du problème noir aux Etats-Unis que je connais un peu car je fais partie d'une organisation à Paris. Je préférerais que ces filles n'aient pas de préjugés racistes. Si elles peuvent envoyer une photo d'elles c'est très bien, mais ce n'est pas important. Répondrai à toutes les lettres.*
*Roger Bouaonlo, 62, rue de Villiers, 92 - Levallois.*

**UNE AMIE POUR LA ROUTE**
**Je suis strasbourgeois et j'ai 24 ans. Je travaillais dans l'industrie mécanique comme opérateur M., jusqu'en mars 1971, date à laquelle j'ai tout plaqué pour diverses raisons (dont vous connaissez certaines déjà mieux que quiconque) pour prendre mon sac à dos et la route. C'est formidable cette vie. Depuis six mois j'ai fait de telles découvertes et rencontré des gens si intéressants et différents d'avant que je pense encore continuer un bout de temps. Je compte maintenant me rendre en Espagne, via le Maroc, Algérie, Tunisie et remonter par l'Italie et la Suisse. Puis, au printemps, les pays scandinaves, l'Allemagne, que je connais. L'Angleterre et, qui sait, si toujours en vie, après l'Europe, le Monde. La solitude me pèse. Je ne pourrai tenir tout seul, surtout à l'étranger. C'est quand même assez dur, j'aimerais faire connaissance ou rencontrer une fille qui aurait le même esprit et également cette joie de voyage et de liberté. J'en ai évidemment déjà rencontré mais c'était du faux, ce n'était que pour encore m'exploiter. Je voudrais du sérieux. C'est-à-dire une vraie amie — quelqu'un qui daigne vraiment partir en partageant tout et ne se décourageant pas au premier obstacle et pas trop de principes cons... Ecrire à Actuel qui fera suivre.**

**FOUS, FOUS**
*Je suis triste parce que je cherche des amis (ies) freaks et fous, fous (de merveilleuse folie imaginative) et que je n'en trouve pas (ou peu), alors écrivez-moi : Melinda Martinet, 13, av. de la Sérance, 13 - Marseille-8e.*

**PARAPLUIE A VENDRE OU A DONNER**
*J'ai des numéros du Parapluie à vendre, ou à donner à ceux qui sont raides, ça pourrait en intéresser peut-être quelques-uns vu que dans ce village et ceux des environs il n'y a pas de librairies s'intéressant à la presse marginale. Jean-Louis Juzion, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83 - Le Luc.*

**DES NOUVELLES DE FRANK**
**Florance aimerait avoir des nouvelles de Frank, rencontré dans les brumes d'Amougies, revue au S.A.R.F. Depraux, 18, rue Henri-Barbusse, 92 - Levallois.**

**JEUNE HOMME**
**Jeune homme aimerait entrer en relation avec jeune fille, relax et sans complexe de même âge ou à peu près. Ecrire : Eric Deval, 26, rue du Dragon, 75 - Paris-6e.**

**JEUNE FILLE**
**Jeune fille 18 ans cherche types évolués pour échange idées, lettres, conseils (sujets : politique, pop, bouquins, voyages, hippies...) ceci par soif d'apprendre, de savoir, je m'emmerde dans mon coin, les gens sont cons...**
**Ecrire : Mlle Mainier Jullerot, 83, rue Paul-Painlevé, 45 - Montargis.**

**BOIRE UN POT « ACTUEL »**
*Je voudrais avoir des contacts avec les lecteurs havrais, ne serait-ce au départ que pour promouvoir votre canard. Dites-leur de venir boire un pot à Hermeville, où mon père tient le « Café de la Mairie ». Qu'ils demandent Charly, ils seront bien reçus.*

**CHERCHE STUDIO PAS CHER**
Ephraïm Lagoye-Gris cherche grande chambre dans appartement ou studio pas trop cher. Si possible sans mois d'avance et autres retenues. Téléphoner au journal.

**ENCORE UNE COMMUNAUTE**
**Communauté rurale en perte de vitesse, désirerait être aidée par des garçons et filles susceptibles de vivre en communauté. Nous avons loué à des fermiers une maison de huit pièces entièrement refaite après séisme. Le loyer est de 400 F par mois, ce qui n'est pas excessif vu la grandeur du bâtiment, nous sommes trois ici dont un enfant en bas âge, nous recherchons, pour le moment, du travail à l'extérieur, ce qui est assez difficile dans la région.**
**Ici nous faisons de la culture en jardin, et de l'élevage de basse-cour. La communauté ne pouvant se suffire à elle-même dans l'immédiat, nous demandons de l'aide extérieure, aux garçons et filles intéressés. Qu'ils nous écrivent ou qu'ils viennent à cette adresse : Gérard Jean-Jacques, « Le château », 64 - Issor par Asamits.**

**L'INTERNATIONALE POETIQUE**
**Si vous aimez Arthur Rimbaud, si vous pensez, comme lui, que la poésie c'est le contraire de la mort, des prisons, de l'ennui, de la misère quotidienne, du métro, du boulot, de la grisaille, si vous pensez qu'il faut changer la vie, c'est-à-dire donner le pouvoir à la poésie, à l'imagination, si vous pensez que se cache en tout homme un poète assassiné par l'usine ou le bureau, si vous désirez découvrir la poésie vivante du monde actuel et contribuer à la révéler, si vous désirez créer une Internationale poétique, envoyez vos noms et adresses (claires et précises) à : Michèle Cotte, 16, rue du Bourg-Tibourg, Paris-14e (vous recevrez toute documentation concernant le projet dans les meilleurs délais).**

**PROLOS DANS LA TOMBE**
*Invitons mecs et filles à venir nous voir pour discuter des tas de projets qu'on a dans la tête. Underground comme on l'est en ce moment c'est plus un souterrain, c'est une tombe (cri d'alerte) : venez le soir car nous sommes prolos et on bosse la journée, malheureusement. Salut et merci. J.P. Nerey - J. Salvat, GR 7, champ Berton, av. Pottic, Saint-Martin-d'Heres, 38 - Grenoble.*


**SARTRE :**
**DE L'EXISTENTIALISME AU GAUCHISME**
**LE DOSSIER DU MAGAZINE LITTERAIRE**
**N° 55/56**
**Quelques dossiers précédents :**
CELINE
GENET
MAO TSE TOUNG
LA SCIENCE FICTION
LA LITTERATURE ET LA DROGUE
BATAILLE
LES SIX NUMEROS 15 F
**Si vous désirez recevoir ces six numéros, découpez ou recopiez ce bon.**

NOM .....
ADRESSE .....

Règlement par chèque bancaire, virement postal ou mandatposte à notre C.C.P. La Source 30. 038. 23.
Date Signature

**ABONNEMENTS ETUDIANTS : 15 MOIS 40 F.**
Magazine Littéraire, 40, rue des Saints-Pères, Paris-7e. Tél. : 544.14.04 - 544.14.51.

GIVAUDAN * IMPORT DISQUES *
201, Bd St Germain, PARIS-7e - Tél. 548-10-44

**UNDER-GROUND**
*Arrivages hebdomadaires*
E.V.O., SEED, etc.
Livres anglais
**Librairie « Actualités »**
**38, rue Dauphine - Paris-6e**


**SUN RA EN FRANCE**
**13 novembre :** Montbéliard, Maison des Arts et Loisirs.
**17 novembre :** Nice, Palais de la Méditerranée.
**18 novembre :** Marseille, Centre dramatique du Sud-Est.
**19 novembre :** Grenoble, Maison de la Culture.
**20 novembre :** Bordeaux, Sigma.
**27 novembre :** Paris, Théâtre des Champs-Elysées.

**DAGON AGAIN**
**Si vous avez téléphoné à Dagon pour acheter notre belle sono WEM, nos micros ou notre batterie — ou parce que vous êtes le musicien schizophrène et génial que nous cherchons — notre téléphone était en dérangement. Récidivez, S.V.P.! (734-50-13).**

# COMMUNAUTÉS

**Vous continuez à nous écrire ou à passer des adresses de communautés. Nous ne pouvons guère vous aider. Il est difficile de donner ces adresses sans l'avis des groupes concernés. Un certain nombre d'adresses sont toutefois disponibles, publiées dans le bulletin des communautés ou amies d'« Actuel ». On ne débarque pas dans une communauté comme cela, on risque d'être mal reçu, ils n'ont pas que votre problème à régler mais d'abord le leur. Cela dit, vous pouvez leur écrire, ou même leur rendre visite quand ils vous y invitent. C'est souvent le cas des groupes suivants. Si vous voulez en savoir plus, et vous tenir au courant, écrivez à « C », le bulletin des communautés et cela uniquement pour vous abonner, le type qui le fait est trop seul pour vous répondre. « C » le bulletin des communautés, 8, allée Roland-Garros, 94 - Orly. L'abonnement à 10 numéros : 5 F en chèque ou timbres plus 10 enveloppes non timbrées munies de l'adresse. C.C.P. Michel Faligand, 5.929-60 Paris.**

**LE FALCOU**
adresse postale :
« Le Falcou », Merville, 31 - Castanet
**orientation :**
philosophique, alimentaire, religieuse, orientation politique « Lutte ouvrière » (Trotskyste), V.L.R. (Vive la Révolution), tendance Politique-hebdo.
**effectif permanent :**
4 (5)
[redacted]
**conditions de séjour pour les passants :** logement, nourriture gratuits. Nous jouissons d'un certain confort (chauffage, eau chaude). Accueil garantie. Mais nous ne pouvons recevoir que pour un séjour d'une durée limitée, afin d'avoir — en permanence — une chambre disponible pour les gens à dépanner.
**A noter :**
Autant que possible, prière d'envoyer un mot avant de débarquer au Falcou. Merci.

**POUR CREER UN VILLAGE COMMUNAUTAIRE**
Nous vivons en communauté urbaine depuis neuf mois afin d'amasser un capital qui nous permettra une transplantation rurale dans un an ou deux selon. De toutes les solutions envisagées, nous retenons l'installation dans un village groupant des communautés déjà formées et des personnes désirant vivre en. Chaque groupe garderait son autonomie, au départ. Tout du moins. Mais, la production serait regroupée et redistribuée. Cela éviterait l'échange, même interctaire, qui n'est rien d'autre que le moyen employé par notre paradis capitaliste. Que tous ceux qui sont intéressés par ce projet, qu'ils vivent en communauté rurale ou urbaine, ou qu'ils y aspirent, nous écrivent ou viennent nous voir le soir !
Jean Yves, Communauté Saint-Mandé — 10, bd de la Guyane, 94 - Saint-Mandé.
Ceux qui connaissent un village avec de la terre peuvent nous écrire, ils auront gagné.

**LE MAS DE LLECH**
adresse postale de la communauté : Mas Llech, 66 - Villefranche-de-Conflent.
orientation : anarchiste, végétarien.
effectif permanent : 10 personnes (cherchons des filles).
activités de base : culture biologique. Elevage de chèvres plus Actions militantes.
activités secondaires : artisanat (cuir et métal).
conditions de séjour pour les passants : participation obligatoire aux frais alimentaires.
à noter : drogue interdite à la communauté. Essais de recherches musicales. Amour libre.

**NEGRA**
adresse postale de la communauté : Negra, Montjoi, 82 - Valence-d'Agen.
orientation : Love, not ideals (amitiés, pas idéaux).
condition de séjour pour les passants : un sac de couchage s'ils veulent bien dormir. 6 F par jour pour la nourriture.
à noter : je vous aime.

**COMMUNAUTE DE CAPLONG**
adresse postale de la communauté : communauté de Caplong, 09 - Sentenac-de-Sérou.
orientation : philosophique et religieuse. Recherche de soi.
effectif permanent : 6.
activités de base des communiers : recherche, communion, yoga, méditation. L'activité rémunératrice est personnelle : culture, artisanat, travail à la ville...
conditions de séjour pour les passants : 6 F par jour, sincérité et tolérance.

**ENTRAIDE TECHNIQUE**
Recherchons maçons, menuisiers, arboriculteurs, jardiniers et manœuvres.
Communauté de Chalap, 30 - Sénéchas.

**COMMUNAUTE LE MESCLE**
adresse postale de la communauté : Le Mesclé, 09 - Foix.
orientation : survivre et vivre.
effectif permanent : quatre, cinq.
activités de base : agriculture.
conditions de séjour pour les passants : amener des tentes et participation aux frais de bouffe.
à noter : favorables à l'échange inter-ctaire. Accès impossible en hiver.

**TERRES LIBEREES**
Le soir du 15 août, à la TV peut-être avez-vous vu, ils ont présenté **Les Iles des Minquiers** (au large de Saint-Malo) et des **Ecrehous** (entre la côte du Cotentin et l'île de Jersay). Toutes les habitations sont libres, un seul habitant. Toute personne qui habitera un de ces logements pendant 10 ans en deviendra systématiquement propriétaire. Voilà donc des locaux gratuits pour installer une communauté, de la pêche et notamment du homard et de la langouste en quantité.
[redacted]

**COMMUNAUTE « LE PIED »**
14, rue Ledru-Rollin, Clermont-de-l'Hérault (34).
Communauté libertaire de Villeneuve-du-Bosc (09).

**PERMANENCES-CARREFOURS**
possibilités de dialogues, troc, amitiés, combines, entraide, adresses...
31 : chez Jacques Cousin, Hammeau de Belloc, Lapeyrouse-Fossat, tél. : 84-45-17.
44 : chez Jean-Pierre Plumelet, 23, bd Amiral-Courbet, ap. 633, 3e étage, Nantes, tous les lundis de 18 h 30 à 20 h 30.
69 : chez Monique Ribard et André Sommermeyer, 18 A, rue de l'Oratoire, à Caluire.

**PROJETS DE COMMUNES**
les informations sur les projets de communautés (intégration à un collectif déjà créé, création d'une communauté, d'un territoire libéré, d'un village communautaire...) sont reçues, stockées et diffusées par Chantal Talmon, 115, rue du Château, 92 - Boulogne, tél. : 825-82-58.

**AVEYRON**
Notre groupe s'est installé depuis le 5 juillet au hameau Frayssinous (communauté de commune de Rebourguil), 12 - Saint-Affrique, dans l'Aveyron. Nous pouvons donc accueillir tous les copains intéressés.

**LIEGE, BELGIQUE**
Nous voulons que tu saches, toi qui viens du soleil, de la neige ou de l'automne, que notre maison est triste et vide et bien trop grande pour nous seuls et que son bois, sa douceur, sa musique attendent ton escale. Toi qui a fait du bord des routes une rengaine, engourdi par le froid, balladé par les vents, toi qui espères un mot, un geste, un sourire, nous voulons que tu saches, qu'il existe un endroit où il fait bon dormir. L. Michel, rue des Anges n° - - 4000 Liège - Belgique.

**ARDECHE**
Avons mas (mauvais état) en Ardèche et voudrions contacter personnes intéressées pour créer communauté rurale (artisanat + agriculture + travail saisonnier facile à trouver à l'extérieur) sur des bases libertaires avec application du « droit à la paresse »... Si vous êtes intéressés, contacter : André Bodin, 47, avenue de Trudaine, Paris-9e, ou Gérard Bodin, chez M. Jauzion, Graverolle Maurice, à 07 - Saint-Alban-sous-Sampzon.

**HAUTES-ALPES**
Communards ! au lieu de passer un mauvais hiver, vous pouvez le passer chez nous (chauffage central, 9 pièces) en partageant les frais de loyer, de chauffage, d'électricité sur base prorata avec nous. Ecrire : Vie Nouvelle, La Roche-des-Arnauds - 05.
Située dans une jolie, verte et spacieuse vallée des Hautes-Alpes, entourée de montagnes recouvertes de sapins, à une altitude de 933 mètres, la communauté Vie Nouvelle tente une expérience de vie alternative. Le climat est sain et agréable avec 300 jours ensoleillés par an. Loin des villes surpeuplées, elle se trouve près d'un vieux et paisible village de 700 habitants à 5 minutes de marche d'une gare de chemin de fer et à proximité d'une bonne route. La communauté cherche à promouvoir une santé meilleure grâce à une vie simple menée autant que possible au plein air, à une alimentation lacto-végétarienne équilibrée, et à une ambiance amicale détendue. Les conditions de vie dans la communauté sont plus ou moins comparables à celles d'une auberge de jeunesse intime, et la contribution quotidienne par personne est de 10 F pour les repas, le logement et autres facilités. Les réservations et paiements s'effectuent d'avance.
Prière de spécifier vos détails personnels et ce qui vous intéresse, date de séjour désirée, en joignant deux timbres de 30 centimes.
Vie Nouvelle, route de Manteyer, 05 - La Roche-des-Arnauds (Hautes-Alpes).

**DROME**
Nous sommes quelques-uns à retaper un château féodal dans la Drôme, en vue d'y créer une communauté agraire et artisanale. Nous cherchons des gens que ça peut intéresser. Qu'ils nous écrivent à l'adresse ci-dessous ou qu'ils passent nous voir. C'est le château de Piegros-la-Clastre. Il se trouve à droite de la route Valence-Die, au niveau du village de Blacons. (Il est marqué sur la carte Michelin de la région.) La Tribu, chez M. Huot, 26 - Saou.

UN BEL ALBUM
DE CRUMB TRADUIT
ET PUBLIE PAR ACTUEL
R. Crumb
HEAD COMIX
9,50F
HEAD COMIX
DE CRUMB, TRADUIT
ET PUBLIE PAR ACTUEL
EN VENTE CHEZ LES
MARCHANDS DE JOURNAUX
9,50 FRANCS
OU
POUR 8,50 F A ACTUEL
60, RUE RICHELIEU PARIS 2
(CHEQUE BANQUAIRE OU POSTAL AU
CCP N°4585-95
OFFRE SPECIALE
UN ABONNEMENT D'UN AN
A ACTUEL + LE CRUMB
35 FRANCS
EDITIONS
ACTUEL
nova-press